

strade

Recherches et
documents
■ Corse et
Méditerranée

JANVIER 2005 ■ N°12



Mélanges

strade

Recherches et documents

Corse et Méditerranée

n° 12

Mélanges

ADECEM/ALBIANA

Strade
est publiée avec le soutien
de la Collectivité territoriale de Corse
et du Conseil général de la Haute-Corse

**Association pour le développement des études corses et méditerranéennes
(ADECEM)**

Bureau :

Président : Georges Ravis-Giordani,
Vice-Présidents : Michel Casta, Nicolas Mattei, Jean-Paul Pellegrinetti,
Trésorière : Beate Kiehn,
Trésorier Adjoint : Patrice Segalou,
Secrétaire : Sylvain Gregori

Membres :

Jean-Bernard Brulet, Lucette Danielou-Ceccaldi, Mathieu Ferrari, Jeannine Giudicelli,
Anne Meistersheim, Joëlle Padovania, Pierre Santoni, Alain Venturini,

Directeur de publication : Georges Ravis-Giordani

Courrier et abonnement (20 euros) :

ADECEM, Hameau de Pruno, 20238 MORSIGLIA

Bon de commande ou d'abonnement : voir en fin du numéro

En couverture :

Albert-Timothée Giudicelli (en uniforme au centre)
en compagnie de membres de sa famille en Algérie vers 1935
(Collection Gregori et Biaggi/Association Sintinelle, droits réservés)

ISSN : 1165-922X

©Tous droits de publication, de traduction, de reproduction réservés pour tous pays.

Albiana, 2004

Mélanges

<i>Georges RAVIS-GIORDANI</i>	
Avant-propos	1
<i>Jacques BARTOLI</i>	
Trois soldats corses dans la Grande Guerre	3
<i>Sylvain GREGORI</i>	
<i>A Culuniale, a sciarpa e u suggellu</i> . Migrations coloniale et élites municipales : l'itinéraire « exemplaire » d'Albert-Timothée Giudicelli	17
<i>Christophe ROUX</i>	
La Corse et la science politique : une introduction à la littérature	29
<i>Sylvie GAUCHET</i>	
Les représentations du paysage, du XVIII ^e siècle à nos jours, au travers des récits de voyage et des guides touristiques	37
<i>Nicolas MATTEI</i>	
L'église Saint Nicolas d'Olmi-Cappella	49

Introuvables

<i>Camille LACOSTE-DUJARDIN</i>	
Ogresse berbère et ogresse corse : images de la femme méditerranéenne	63
<i>Serge DEMAILLY</i>	
La Corse en dépendance. Éléments pour une réflexion rétro-prospective	69

AVANT-PROPOS

Georges RAVIS-GIORDANI

CE DOUZIÈME NUMÉRO DE *STRADE* peut paraître, à première vue, et comme tout numéro de mélanges, hétéroclite. La réunion des textes qui le composent n'a pas été concertée ; pourtant elle ne manque pas de sens, dans la mesure où elle reflète quelques-unes des préoccupations qui traversent la société corse en ce début du XXI^e siècle et aussi l'état de la recherche sur la Corse qui, sans qu'on s'en aperçoive toujours, évolue.

L'article de Jacques Bartoli n'est pas seulement l'écho assourdi d'une blessure, celle de la grande guerre, jamais totalement refermée. Il témoigne aussi d'un intérêt nouveau porté à la parole de ceux qui vécurent l'horreur et l'absurdité de cette guerre. Au-delà du témoignage oral de ceux qui en sont revenus, presque tous aujourd'hui disparus, la lecture de ces lettres de poilus retrouvées constitue un gisement de paroles qu'il s'agit de sauver de l'oubli et de la destruction. Paroles ordinaires, paroles « de peu » comme on dit « des gens de peu », mais précieuses car elles sont celles de la première génération qui a appris à lire et à écrire sur les bancs de l'école de la république. C'est que, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la culture écrite, et plus particulièrement l'exercice épistolaire, sont l'affaire des classes aisées. Les préoccupations dont témoignent ces lettres sont celles de soldats pauvres, « civils en uniforme » – on devrait même dire paysans en uniformes – brutalement jetés dans un univers social étranger, puis dans le feu de la guerre : le souci de ceux qu'ils ont laissés au village, le besoin d'être tenu informé de ce qui s'y passe, de recevoir ces lettres qui leur prouvent qu'on ne les oublie pas ; et toujours, bien sûr, le danger, dont ils ne parlent pas directement mais qu'on sent présent entre les lignes. Il faut souhaiter que cet article conduise certains de nos lecteurs à exhumer des archives familiales les lettres qui y dorment encore.

Exemplaire, l'itinéraire d'Albert-Timothée Giudicelli l'est assurément. On y trouve tous les éléments sociaux, économiques, moraux d'une aventure collective qui conduisit, à partir de la fin du

XIX^e siècle, un grand nombre de jeunes Corses à bâtir leur carrière et leur destin dans le cadre de la construction et de l'administration de l'empire colonial. La thèse, maintenant publiée de Charlie Galibert, l'exposition du Musée de la Corse, « Corse-Colonies » qu'on doit à Anne Meistersheim ont ouvert ce chantier de recherches qui était, jusqu'ici, resté en friche. Tout comme Jean-Simon Bonardi, Albert-Timothée Giudicelli couronnera sa carrière militaire par une longue carrière politique, au niveau modeste d'une mairie de village. Son témoignage, fidèlement retranscrit par Sylvain Gregori, fourmille de notations sur les complexités des alliances politiques dans la deuxième moitié du XX^e siècle ; il montre aussi à quel point l'expérience militaire d'Albert-Timothée lui fut utile pour gérer sa mairie : un transfert de technologie en quelque sorte. Ici encore, il faut souhaiter que de tels témoignages, rassemblés, étudiés, comparés, viennent enrichir l'histoire et l'ethnologie de la Corse du XX^e siècle.

L'article de Christophe Roux, enseignant à l'Institut de Sciences politiques de Lille, est d'une nature différente ; non pas le récit et l'analyse d'une expérience particulière mais une réflexion théorique et le bilan d'une situation générale. Comme les deux premiers, il plante toutefois un jalon dans un champ de recherche récemment ouvert, celui d'une approche scientifique du phénomène politique et plus particulièrement du nationalisme insulaire. Analysant rapidement quatre thèses de science politique, dont trois ont abouti à des publications, il conclut en constatant que l'approche « politiste » de la réalité contemporaine corse emprunte trop souvent ses modèles d'explication aux schémas du passé ; et en balisant le terrain d'une recherche qui ne peut se développer qu'à condition de faire du comparatisme, d'éviter les partis pris idéologiques et de poser les bonnes questions.

Sylvie Gauchet aborde un domaine plus neuf qu'il n'y paraît : l'histoire du paysage, non pas tel qu'il s'est construit réellement, comme on pourrait le faire dans le sillage du livre pionnier d'Emilio Sereni, *Storia del paesaggio agrario italiano*, mais plutôt en appliquant à la perception des paysages corses une démarche qui rappelle celle des travaux d'Alain Corbin sur l'histoire de la sensibilité. Le paysage est ici étudié tel qu'il a été perçu par les voyageurs, les artistes, les auteurs de guides touristiques. L'intérêt de ce travail est de montrer comment, peu à peu, la représentation de ce paysage laisse apparaître de plus en plus les activités humaines et l'histoire et par conséquent humanise et historicise ce qui pouvait apparaître, jusque-là, comme une donnée naturelle intangible. C'est un bel exercice de lecture fine de l'histoire des représentations.

Nicolas Mattei, connaisseur avisé du baroque corse, – il faut espérer que sa thèse soit bientôt publiée – consacre ici à l'église Saint Nicolas d'Olmi-Cappella une étude précise fine complète qui est, appliquée à un monument singulier, une superbe leçon d'histoire de l'art et d'histoire tout court. Considérant la largeur des murs et des voûtes, il critique, corrige et complète les données fournies par les textes des visites pastorales et même les photographies ; ce faisant, il reconstitue avec prudence l'histoire probable du monument. En même temps il réinvestit les tableaux, les retables et les décors de leur riche charge symbolique et nous fait pénétrer dans l'univers mental et moral des fidèles qui ont construit et fréquenté cette église.

On le sait, *Strade* s'est donné aussi pour mission de publier des documents inédits et des articles qu'on peut dire introuvables parce que parus dans des revues ou des ouvrages difficilement accessibles ; et il nous faut remercier Camille Lacoste-Dujardin et Serge Demailly de nous avoir autorisés à republier leurs textes.

L'analyse structurale et comparée à laquelle se livre Camille Lacoste-Dujardin de quelques contes berbères et corses aboutit à distinguer, sur le vieux fond commun aux civilisations méditerranéennes, une série de figures et de traits culturels qui mettent en œuvre la femme, mère et épouse, bonne fée ou ogresse, mais aussi les espaces de la maison et de l'extérieur, l'alimentation (et les fantasmes de la dévoration), la sexualité, le mal et le malheur.

En ces temps de racisme anti-maghrébin, on se prend à rêver à ce que pourrait être, dans nos villages et nos quartiers, la rencontre et l'échange, apaisés et féconds, de ces cultures cousines, proches et différentes, à travers les hommes et les femmes, Corses et Maghrébins, qui les portent en eux.

L'article de Serge Demailly, publié trois ans après Aleria, se voulait une réflexion théorique, « historique et matérialiste » sur les fondements économiques et sociologiques de la « question nationale » telle qu'elle peut se poser pour une formation sociale régionale périphérique. Pertinent et stimulant, nourri de références historiques et ethnologiques, il amorçait une réflexion qui ne s'est guère développée sinon, beaucoup plus tard et sur un autre registre, plus anthropologique, à travers le livre du regretté Nicolas Giudici, *Le crépuscule des Corses*. Il appelait une discussion sérieuse et sereine, un affrontement d'idées et d'arguments qui aurait permis de dégager les enjeux, de révéler les lignes de fracture.

À la lecture de ces pages, on mesure ce que le débat politique autour du mouvement nationaliste de ces trente dernières années aurait gagné à se hisser et à se maintenir à ce niveau.

Trois soldats corses dans la Grande Guerre ¹

Jacques BARTOLI

LA CORSE A PAYÉ UN LOURD TRIBUT à la Grande Guerre. Les effets en ont été terribles ; des familles se sont éteintes durant ces années-là, la guerre et la tuberculose ont fermé bien des portes condamnant des maisons au délabrement de l'indivision.

Nombre de familles de nos villages détiennent encore lettres et cartes postales envoyées par les soldats. Ces écrits permettent de mieux comprendre le vécu et le destin de ces hommes si peu différents en somme de tous leurs frères d'armes du « Continent ». C'est le sentiment que laissent les témoignages de Jean-Baptiste Scapula, parti à la guerre à l'âge de quarante ans, de Simon et Paul Casanova, deux frères morts à la guerre à l'âge de vingt et un et vingt ans.

L'examen de leurs correspondances ménage une entrée dans la mémoire courte, il livre la psychologie des personnages et permet ainsi de suivre l'itinéraire d'hommes qui, issus d'un milieu très spécifique (deux villages corses : Sainte-Marie-Siché et Ampaza, au Sud de l'île) furent projetés dans un autre milieu, une autre culture et qui confrontés à l'horreur et au destin assumèrent l'une et l'autre avec courage et même enthousiasme et ivresse. On découvre une vision plus intériorisée et subjective de la guerre vécue par des anonymes, des « gens de peu » ² qui présentent la guerre à travers leurs sentiments, leur conscience des faits et des choses. Leurs témoignages permettent de broser des portraits d'individus qui dans leur singularité ont contribué à l'apparition d'un même type de soldat et de héros, qu'on a appelé le Poilu, se fondant tous dans une même entité.

Quels hommes incarnés par Simon, Paul et Jean-Baptiste, partiront à la guerre ?

Des jeunes gens accomplissant leur service militaire, des réservistes, en l'occurrence les représentants d'une population de paysans, cultivateurs, éleveurs

1. Extrait d'un mémoire qui développe un sujet proposé à des étudiants de Licence d'Histoire à Paris IV : « la guerre de 1914-1918 dans la mémoire de votre famille ». Année 2001-2002. Les lettres de Jean-Baptiste Scapula ont été conservées par Marie Dominique Giannesini née Scapula, sa fille, arrière-grand-mère de l'auteur. Les lettres de Simon et Paul Casanova ont été confiées par leur sœur à sa petite fille Antoinette Nivaggioni, née Olivetti, tante de l'auteur.

2. Selon l'expression de Pierre Sansot.

dans des proportions modestes, bergers, artisans... Pour eux le départ signifie la rupture avec le milieu originel et la plongée dans l'inconnu. Dans leurs lettres ils racontent le voyage, l'installation, renseignent sur les conditions d'adaptation, montrent que la famille qu'ils ont quittée est au centre de leurs préoccupations. Toutefois ils affrontent une autre réalité qu'il faut vivre au quotidien, précisément la vie du soldat. D'autres besoins surviennent et d'autres préoccupations qui peuvent les éloigner de la famille. Les jeunes gens expriment le désir de s'adapter à leur nouvelle condition et l'ambition d'adhérer pleinement à la culture française s'impose aussi à eux.

Quelles images Simon, Paul et Jean-Baptiste nous transmettent-ils de la guerre ? Comment l'ont-ils vécue ? Ces soldats paysans montrent qu'ils ont l'étoffe des héros lorsqu'ils sont confrontés aux réalités des privations et des combats, lorsque la mort rôde. Ils ont intégré les valeurs militaires et guerrières. Ils racontent avec une ardeur patriotique touchante les actions, les temps de repos, les permissions espérées, les espoirs de victoire et sans jamais exprimer de sentiment de frustration ils pensent œuvrer pour la victoire et la gloire alors même que leur destin sera tragique.

Simon, Paul, Jean-Baptiste quittent leurs villages respectifs, Ampaza et Sainte-Marie-Siché à quelques mois d'intervalle, octobre 1913, novembre 1913, août 1914. Les deux premiers ne reviendront pas, ils tomberont au « champ d'honneur », le troisième retrouvera son village en 1917, la santé considérablement altérée par les lésions que causèrent à ses poumons les gaz toxiques qui infestèrent les zones de combat.

Simon Casanova, né le 10 janvier 1893, part le premier pour accomplir son service militaire³. Écrivant de Barcelonnette le cinq octobre et le six novembre 1913, il fait le récit de son voyage et de son installation : « *j'ai fait un assez bon voyage, la mer était calme, j'ai souffert un peu mais pas beaucoup* ». Les adverbes modalisateurs laissent deviner que l'enthousiasme fait défaut. « *Nous sommes arrivés à dix heures à Marseille, il y avait Jeanne et Victorine au bateau mais on ne m'a pas laissé sortir* ». Il découvre l'enfermement, l'embrigadement, synonymes de privation de liberté pour un homme qui est habitué à une relation plus souple avec l'espace et le temps. Les

cousines, pionnières de la diaspora, attestent de la présence rassurante de la famille sur cette terre nouvelle mais ne peuvent apporter un peu de baume sur un cœur meurtri ; la déception n'est pas avouée mais elle est perceptible dans le non-dit. « *Nous sommes restés toute la journée dans le Fort Saint Jean, nous sommes repartis le lendemain à 4 heures du matin pour Barcelonnette, il y a 42 km ce qui nous a coûté 5 F, on ne nous les a pas encore remboursés mais je crois qu'on nous les remboursera* ». Le rapport à l'argent est particulier : dans le milieu d'où il vient on peut jouir en abondance de ce que produit la terre lorsqu'elle est travaillée par des bras vigoureux. Mais si l'on mange à sa faim l'argent est rare tant il est difficile d'organiser un commerce. Les familles vivent en autarcie de l'exploitation d'un lopin de terre, de l'élevage au minimum de quelques chèvres et cochons. Ceux qui ne disposent pas même de ce minimum ne peuvent payer avec de l'argent ce qu'il leur faut acheter.

Toutefois, la première impression laissée par la nouvelle localité est encourageante : « *Me voici arrivé à mon poste le 3 à 5 heures du soir, c'est une jolie petite ville, de jolies casernes toutes neuves qui ne sont pas encore finies* ». Tout ce qui est « neuf » est un luxe, et a son prix !

Paul Casanova, né en 1895, quitte le village le mois suivant, il a devancé l'appel, la destination est Toulon ; son écriture est moins assurée que celle de Simon, il se montre moins disert. Le voyage n'est pas évoqué mais la ville l'impressionne par son importance, lui le campagnard habitué au milieu rural. « *La ville de Toulon me plaît mais comme je suis toute neuve je ne peux pas traverser toute la ville autrement je me perdre* ». Il faut explorer ce monde nouveau. Simon se montre plus précis en ce qui concerne les conditions de vie dans les premiers jours. Il est confronté à des situations qui l'embarrassent. « *Je ne sortirai d'ici que dans dix jours... je ne suis pas encore habillé, on ne m'a donné qu'un habit de treillis blancs et par conséquent je ne peux pas sortir... Ce ne sera que d'ici dix jours* ». La récurrence des formulations négatives montre combien il se sent « empêché », contraint... Déjà il envisage de renvoyer dans la famille les vêtements personnels qu'il ne va plus porter, il faut les préserver, ils peuvent encore servir. « *Je ne peux envoyer les habits maintenant car je ne peux pas sortir* ».

3. Les tensions internationales, l'adoption du plan XVII du général Joffre, le renforcement militaire de l'Allemagne et la volonté du Président de la République Raymond Poincaré de montrer la détermination de la France à l'allié russe, avaient entraîné le retour au service militaire de trois ans le 16 juillet 1913, abrogeant la loi du 21 mars 1905 qui avait fixé sa durée à deux ans. Sont donc appelées la même année, la classe 1912 (à vingt et un ans selon l'usage) et la classe 1913, à laquelle appartient Simon (à vingt ans).

mais tout de suite que je sortirai, je les enverrai. » Ce renvoi, dans une portée symbolique, marque peut-être la rupture avec la vie que l'on laisse derrière soi tandis que se profile un autre univers pressenti mais non immédiatement explorable : la ville mystérieuse. Cette nouvelle « *vie est assez bonne, on mange assez bien, l'eau est bonne, il fait un peu froid et nous avons la neige à cinquante mètres.* » On note la persistance des adverbes qui donnent une coloration en demi-teinte aux appréciations. Toutefois, en connaisseur et consommateur il reconnaît la qualité de l'eau de montagne qui lui apporte une réelle satisfaction. Quelques mois plus tard : « *Il n'y a aucun amusement à Barcelonnette seulement on sort pour tuer la journée (jour de fête) on va se balader avec une petite sur les bords de l'Ubaye et comme ça le temps passe.* » Bien sagement il décide d'éviter « *de se fourrer dans un café* » car là « *on s'abrutit, on dépense son argent et quelquefois on se saoule et on se fait ramasser et c'est au moins 18 jours de prison alors la meilleure des choses on sort après la soupe, on prend son café puis on prend une demoiselle par la main et on va se promener par-ci par-là jusqu'à la soupe du soir. Mais ça ne peut pas se faire tous les jours rien que les jours de fête et les dimanches quand on n'a pas de service ou de semaine.* »

Jean-Baptiste Scapula, né en 1874, quitte Sainte-Marie pour se rendre d'abord à Bonifacio, dès la déclaration de guerre de l'Allemagne le 3 août 1914⁴. Il y intègre son régiment qui vraisemblablement gagne Ajaccio pour s'embarquer à destination de Marseille. Boufarik⁵, le chien préféré de Jean-Baptiste, par deux fois parvient à rejoindre son maître, à Bonifacio d'abord puis à Ajaccio (après la première tentative il a été ramené à Sainte-Marie). À la surprise générale, il fait irruption sur le quai d'Ajaccio et saute à bord au moment où le navire appareille. Cette audace lui vaut d'être adopté par tout un régiment, il en devient la mascotte et se voit attribuer un matricule par le capitaine. Il tombe sous les balles de l'ennemi le jour où son maître reçoit le baptême du feu en septembre 1914.

Les frères Casanova sont partis pour effectuer leur service militaire, Jean-Baptiste lui part pour le front. L'atmosphère de fébrilité, d'incertitude, le

désordre sont perceptibles dans la lettre qu'il écrit de Bonifacio à sa compagne Anne-Marie Livrelli, la mère de ses deux filles Marie Dominique et Antoinette Scapula, le 15 septembre 1914 : « *j'ai tardé un peu vous répondre, c'est que je voulais vous annoncer le jour exact de notre départ. C'est depuis samedi que nous sommes sur le qui-vive (...) je ne peux pas vous faire connaître ma destination puisque je l'ignore mais à la première occasion je vous enverrai une carte de Marseille si j'ai le temps* ». Sans doute éprouve-t-il le sentiment de ne plus rien maîtriser et comme Simon ou Paul de ne plus s'appartenir. L'événement que constitue le départ imminent est vécu dans ce qu'il a de crucial et rendu avec une tonalité dramatique. L'heure est au questionnement : qui suis-je, de quoi suis-je capable ? La réponse semble être celle-ci : je suis tout amour pour les miens mais je ferai mon devoir pour la patrie⁶. Durant son séjour à Bonifacio, avant de quitter la Corse, Jean-Baptiste sollicite la permission d'aller embrasser encore une fois sa mère, sa compagne, ses filles, sa lettre en témoigne : « *dans ta lettre tu me fais un reproche que je ne mérite pas, tu me dis que je recule devant mon devoir, c'est que tu me crois bien ingrat ma chère amie, tu ne devines pas l'immense consolation que j'aurais eue avant de partir pour ma nouvelle destinée à embrasser les êtres chéris que je laisse aux pays et surtout ma pauvre mère au cœur sensible ; j'ai eu la faiblesse de demander la permission au capitaine il m'a répondu qu'à la fin de campagne il m'en donnerait une perpétuelle (...) aussi puisque je n'ai pu avoir cette consolation n'ayons point de faiblesse il faut que la destinée suive son chemin.* » La séparation est douloureuse et Jean-Baptiste n'a pas comme Simon et Paul le sentiment d'avoir l'avenir devant lui, il n'a plus l'âge de partir à l'aventure.

Comment ces villageois vont-ils s'adapter à la vie militaire ? Il faut accepter de s'engager dans une nouvelle vie. Simon et Paul ne tardent pas à se montrer rassurants : « *n'ayez pas de soucis de moi parce que je ne manque de rien* » et « *mauvais temps, froid excessif mais seulement nous sommes bien habillés.* » Il faut apprendre à vivre avec les autres, ces inconnus dont on va devoir partager le quotidien. La bonne surprise est qu'on ne se découvre guère très différent. Simon : « *Les*

4. La mobilisation a eu lieu en France et en Allemagne le 1^{er} août 1914.

5. Boufarik est le nom d'une ville d'Algérie : le Maghreb n'est pas une terre inconnue pour des villageois corses qui comptent parmi leurs proches des hommes déjà tentés par la vie coloniale.

6. « Au moment où la population apprit la mobilisation, elle montra (...) qu'elle ne l'attendait ni ne la souhaitait (...). Des sentiments comme l'anxiété, la tristesse, la résignation, des manifestations comme les pleurs furent plus rares ; la résolution, l'entrain, l'élan patriotique, voire l'enthousiasme devinrent les attitudes les plus fréquentes (...). Les soldats eurent le sentiment d'aller combattre (...) simplement parce que la France, qui n'avait pas voulu la guerre, était attaquée et qu'elle devait être défendue. » Jean-Jacques Becker et Serge Bernstein in *Victoire et frustration 1914-1929*. Nouvelle Histoire de la France contemporaine. Point Seuil. Paris 1990, p. 26

soldats sont arrivés en même temps que moi, avant il n'y en avait pas, par conséquent nous sommes tous comme des bleus (...). Ce sont tous des Français mais de charmants garçons ». Bien sûr on recherche les compatriotes « *il n'y que deux Corses (...) mais tout de suite j'ai fait la connaissance* ». Ceux-là sont arrivés avant Simon. « *Et puis il y en a six qui sont arrivés avec moi mais dans ma chambre il n'y en a pas* ». Le sentiment d'appartenance à un groupe social est fort comme la volonté de maintenir un lien avec le lieu d'origine. La présence d'autres Corses rassure.

L'adaptation à la vie militaire se fait aisément, chacun des deux frères parvient à se valoriser. Paul écrit en juillet 1914 « *on a déjà commencé à me faire marcher avec les soldats et bientôt ils me donneront le sac et le fusil. Nous avons fait le concours de tir et j'ai gagné le cor de chasse en or, j'ai été le 12^e de tout le régiment* ». Simon se montre séduit par les perspectives de carrière : « *je compte suivre le peloton et j'espère au mois de mars être caporal* » confie-t-il dans sa première lettre et le 24 avril 1914 il peut annoncer la bonne nouvelle « *le colis a servi pour arroser mes galons. Je me trouvais sans le sou en ce moment. Maintenant ça changera un peu car au lieu d'un sou par jour j'ai 4 sous* ». Il n'entend pas s'en tenir là : « *maintenant je veux vous parler un peu de service, ces quelques jours ça n'a pas été si dur mais maintenant ça va commencer le peloton, non pas le peloton des élèves caporaux mais le peloton des sous officiers c'est-à-dire de sergent donc nous passerons l'examen vers le 10 juillet et ceux qui sortiront avec les premiers numéros auront la chance d'être nommés à la classe c'est-à-dire au mois de septembre (...) un peu fatigué ce soir car c'est deux jours que nous marchons (...) hier au tir nous sommes partis à 3 heures du matin et rentrés à 5 heures du soir et ce matin (...) partis à 4 heures (...) rentrés à 4 h 1/2 du soir nous avons fait des manœuvres du bataillon, on a fait la soupe et le café en campagne, dans ces quelques jours on va faire les marches d'épreuve qui vont durer 4 jours (...). L'exercice est rude* ». Le 10 mai 1914 : « *Cette semaine nous avons fait 100 km en 4 jours mais ce n'était pas moi le plus fatigué et puis lorsque j'arrive je ne fais plus rien, je fais tout faire à mes hommes.* » Simon a le sentiment de jouir désormais d'une position plus avantageuse, il est à un poste de responsabilité, il se montre soucieux de sa carrière et exprime des exigences qui contrebalancent les besoins affectifs : « *je serais très heureux de venir passer quelques jours avec vous car il me semble que c'est déjà 10 ans que je manque, mais j'espère que lorsque je viendrai j'aurai les galons de Sergent* ». Le contenu d'une lettre datée du 5 juin 1914 montre que la formation militaire s'intensifie.

Pour la première fois le mot « guerre » se forme sous la plume de Simon. Il s'agit de s'initier aux tirs de combat et de réagir à une alerte de mobilisation à l'occasion d'une fausse déclaration de guerre. « *Un peu fatigué ces quelques jours car nous avons commencé les tirs de combat, la première section de la « septième » va monter à Saint-Vincent, c'est un fort qui se trouve à 30 km de Barcelonnette (...) En plus, avant hier nous avons une alerte de mobilisation c'est-à-dire une fausse déclaration de guerre et nous avons eu un travail épouvantable car il faut que dans trois heures on soit prêt à partir en guerre et tout au complet et pour ça il faut aller toucher au magasin tous les effets de guerre des hommes de l'escouade, tous les vivres et les munitions et en plus emballer tous les autres effets et dans les 3 heures il faut que tout ça soit fait et moi, ce jour, j'étais encore de garde et j'ai été relevé tout de suite, une heure après, par les auxiliaires, puis dans la semaine prochaine nous allons en voir une autre.* » « *Partir en guerre* », « *déclaration de guerre* », même si l'on n'est encore que dans le « faux », le mot est lâché. L'activité semble plus fébrile, la préparation intensive, la précipitation trahit une inquiétude non encore avouée.

Les frères Casanova suivent une préparation à la guerre pendant leur service, Jean-Baptiste Scapula est mobilisé à la déclaration de la guerre et la lettre écrite de Bonifacio trahit le désarroi du changement brutal compensé par une réflexion de l'homme adulte qui se résigne. Pour les premiers la transplantation semble s'être faite sans heurts ; les occasions de se valoriser, les satisfactions d'amour-propre, les relations tendres à peine esquissées, l'éveil à la vie amoureuse peut-être, ont masqué la déchirure sur laquelle ils restent très discrets. Toutefois il faut relever cette confiance de Simon à sa mère « *Vous embrasserez bien fort Nini pour moi et je vous dirai une chose que lorsqu'il arrive une lettre de la maison je ne peux pas la terminer de lire, les larmes coulent à flots dans mes yeux mais tachez de faire ce que vous pouvez et ne pensez pas à moi* ». Nini, le petit frère, figure attachante qui surgit à maintes reprises, cristallise toute la tendresse dont les grands frères sont capables ; ils sont bien fiers de lui et rêvent de le gâter (« *petite automobile* », « *bicyclette* »). Les jeunes gens s'efforcent de taire les sentiments, il faut montrer que l'on est brave, que l'on est un homme ; le père de famille au contraire valorisant l'expression des sentiments pour en souligner la force.

Derrière eux, ils laissent principalement des femmes privées désormais d'un soutien irremplaçable.

Jean-Baptiste ne mentionne que les êtres chers, les amis, prenant des nouvelles dans chaque lettre de leur santé. Simon et Paul font de même mais ils expri-

ment en plus le souci constant des tâches qui doivent être accomplies aux champs et à la ferme, tâches qui incombent désormais aux femmes : la mère, les sœurs. Dans les premières lettres qu'il envoie à celles-ci Simon, l'aîné, qui a pris la place du père décédé se présente comme le soutien de la famille et mentionne l'allocation que la mère pourrait recevoir en compensation du manque à gagner qu'occasionne l'absence du fils « Vous me rendez compte de ce qui se passe à Ampaza. Je vous prie de faire le travail de Pancrace au plus vite. Cherchez à faire ce que vous pouvez » puis « vous autres qu'est-ce que vous faites ? Vous serez déjà occupés (corsisme) à la cueillette des olives ; la récolte est-elle bonne ? Avez-vous tué le cochon ? Est-il bien gras ? Les vaches vont-elles « veauter » toutes les deux, vous me donnerez le résultat de tout. » Il s'exprime en aîné responsable, c'est lui qui dirige la petite communauté familiale et il essaie de tenir son rôle même de loin. Plus tard : « j'ai été heureux d'apprendre que tout va bien à la maison, tachez de faire votre possible moi je fais ce que je peux (...) je voudrais vous faire demander une permission agricole au mois de juin pour venir faucher les foin (...) Vous me donnerez votre avis ». Le fils aîné se montre respectueux de l'autorité maternelle mais désormais d'autres préoccupations concurrencent celles du paysan : « puisque vous me dites que vous vous débrouillez pour faucher le foin et pour planter quelques haricots je ne dérange pas de mon service et la permission si je pouvais l'avoir je la prendrais au mois de septembre car je pourrai obtenir 25 ou 30 jours ». Ne pas « déranger » signifie qu'il suivra les classes dont il a déjà parlé et passera son examen dans de bonnes conditions. Les femmes désormais assument les difficultés, en juin 1914 Simon écrit « vous m'avez dit que vous avez vendu la grande vache au curé d'Azilonu ça c'est votre affaire vous voyez mieux que moi les circonstances de la maison, je crois bien que toutes seules vous ne pouvez pas faire une bande de vaches, tachez d'entretenir celles qui vous restent »⁷. L'absence des hommes se fait sentir, le relais est passé mais il faut se résigner à une réduction de la « roba » (l'ensemble des possessions) et « tachez d'entretenir le mieux possibles les treilles et la vigne surtout les ceps que j'ai plantés l'année dernière ne les laissez pas à l'abandon ».

Désormais il faut compter avec le courage des femmes et s'en remettre à elles mais la tâche est lourde et le manque à gagner notable « Vous m'avez dit dans votre lettre que vous n'avez rien reçu pour l'allocation comme soutien de famille⁸ par conséquent que je fasse une demande d'ici avec l'avis de mon capitaine. Je me suis occupé de ça et j'ai demandé à parler au capitaine, ici on n'est pas dans le civil à pouvoir parler aux gens dans tous les coins de rue, ici il faut demander l'autorisation et se présenter comme il faut. Enfin je lui ai parlé et je lui ai exposé la situation de la famille. Il m'a dit qu'il n'y pouvait rien faire car ce sont des choses qui regardent l'autorité civile (...) il m'a dit si vous voulez refaire la demande je me chargerais de l'envoyer mais elle ne vous sert à rien, plutôt que votre mère en fasse une par l'intermédiaire du maire adressée au préfet (...) essayez si vous pouvez réussir à quelque chose mais je crois que ce sera inutile ». Toute démarche d'ordre administratif paraît insurmontable et dérisoire à ce jeune qui pressent, peut-être obscurément, que le monde qu'il a laissé derrière lui n'a plus d'avenir : il n'y a plus d'espoir de réussite sociale, le travail est dur et les rémunérations dérisoires, on ne peut rien attendre qui puisse apporter une amélioration en matière de gains et de profits. Sa nouvelle vie lui apporte plus de certitudes, des efforts payants, gratifiants. La carrière militaire embrassée mettra à l'abri du besoin. Ainsi le souci de ce que l'on laisse derrière soi et que l'on veut préserver le plus possible se concrétise chez Simon par cette démarche aléatoire : la demande d'une allocation.

Chez Jean-Baptiste, cette préoccupation prend une autre forme : il devient urgent, dans les circonstances, d'officialiser par un mariage son union avec Anne-Marie Livrelli sa compagne de longue date. Avec humour, le premier juin 1915, il informe des progrès accomplis dans son entreprise de régularisation : « C'est bien sérieux cette fois-ci, les pièces nécessaires à notre union sont parties aujourd'hui même pour le ministère de la guerre lesquelles seront visées par le président de la République (...). Tu peux être un peu fière car ton nom sera lu à travers les lunettes de M. Poincaré et figurera désormais dans les archives du ministère de la guerre peut-être à côté de ton glorieux et infortuné cousin le Capitaine Livrelli, le martyr de Tombouctou. »

7. « L'agriculture se trouva presque immédiatement dans une situation difficile par suite de la mobilisation de pratiquement les trois quarts de sa main d'œuvre active masculine (...). Dans un premier temps les problèmes de main-d'œuvre furent résolus par le dévouement des femmes et par le remarquable effort de solidarité qui (...) se manifesta dans les campagnes. Mais un tel effort ne pouvait être prolongé indéfiniment. » Jean-Jacques Becker et Serge Berstein in *Victoire et frustration 1914-1929*. Nouvelle Histoire de la France contemporaine. Point Seuil. Paris 1990.

8. Lettre de Simon du 5 juin 1914.

Le 16 juin 1915 « *je crois que les pièces nécessaires à notre mariage doivent être arrivées à cette heure, tu me le feras savoir de suite, sans aucun retard.* » Cette démarche rappelle que l'union libre est pratique courante dans la société corse d'alors et surtout parmi les gens du peuple. Quand un jeune homme et une jeune femme désiraient s'unir ils se prêtaient à un rituel fort répandu. Le jeune homme préparait et réalisait l'enlèvement de la belle (avec le consentement tacite des membres des deux familles, généralement dans la confiance) qu'il emmenait dans la maison de ses parents. Dès que la nouvelle était connue, on se préparait à fêter le nouveau couple. L'« *intrecciu* » était officialisé(e) sans que l'on jugeât nécessaire de se présenter devant le maire ou le curé ; comportement surprenant à première vue dans un milieu très chrétien. Bien sûr, Jean-Baptiste se préoccupe de mettre sa famille à l'abri, les circonstances l'obligent à envisager l'éventualité de sa disparition.

Si le soldat se préoccupe du sort de la famille, celle-ci s'efforce de lui apporter un soutien matériel tout autant que moral, et les besoins du militaire, du combattant sont clairement exprimés dans les écrits. Avec la formule « *Envoyez-moi...* » souvent accompagnée de l'expression « *au plus vite* ». Le lecteur découvre l'importance des colis et de l'argent dans le quotidien de l'exilé.

« *Je ne manque de rien* » dit Simon mais « *j'ai oublié de vous dire de m'envoyer les rasoirs car on rase (comprendons gratuitement) et on n'a pas le droit de demander rien mais c'est l'usage de donner deux sous lorsqu'on se fait raser ou couper les cheveux mais ça ne serait rien mais on rase quelquefois avec le même rasoir des personnes qui ont des maladies (...)* vous me les envoyez tous les deux avec ma grande boîte et la pâte à aiguiser (...) je vous prie de m'envoyer si vous pouvez un petit colis mais c'est plutôt pour la caisse que pour le colis ici tout le monde ont une caisse avec son cadenas pour mettre ses petites affaires, cartes à lettres, chaussettes, savon, toutes les choses qu'on pourrait voler. Il y en a ici des caisses mais elles coûtent bien cher 30 sous et 2 francs ». Il tente de préserver quelques habitudes alimentaires « *vous y mettez alors dedans quelques pommes et une poignée de noix pour manger avec mon pain le matin. Vous tâchez de me l'envoyer au plus vite si c'est possible* ». Paul fait connaître un besoin d'argent urgent « *En ce moment j'ai besoin d'argent vous tâchez de m'en-*

voyer 15 francs la prochaine fois que vous écrirez mais le plus tôt possible si vous pouvez par le retour du courrier ». La nuit de Noël, Simon a obtenu la permission de se rendre à la messe de minuit, il attend sagement au café de Paris « *Je suis sorti avec mes camarades et nous avons passé un bon moment ensemble ; maintenant 10 heures justes, les autres sont allés manger dans un restaurant peut-être ils avaient de l'argent à gaspiller (...) le moindre repas est de 30 ou 40 sous (...) j'ai préféré aller prendre un café* ». Il écrit durant deux heures aux êtres chers.

Jean-Baptiste fait savoir⁹ que la cousine de Bollène lui a « *envoyé un joli colis de saucissons, de friandise ainsi que du tabac que j'ai prisé avec les camarades comme cela se fait d'habitude* ». Plus tard « *Chère Anne-Marie, je te remercie de ta lettre, ainsi tu peux continuer à m'envoyer de l'argent de cette façon bien entendu lorsque tes ressources te le permettront, seulement je te conseille de les mettre sous une double enveloppe* ». Puis « *Quant au linge dont tu me parles pour le moment je n'en ai pas besoin, si tu veux, tu peux m'envoyer deux ou trois mouchoirs* » mais pas « *ces tout petits mouchoirs rayés et surtout qu'ils ne soient pas blancs ; tu peux ajouter quelques paquets de cigarettes de façon que le colis soit inférieur à 1 kg (...) et à tout ça, je préfère quelques sous* »¹⁰. Et encore « *Bien chère épouse, tu me promets un peu d'argent ainsi qu'un colis pour la fête du 15 (fête du village le 15 août), je te remercie, et l'argent et le colis seront les bienvenus seulement je te prie à l'avenir que tu auras la généreuse idée de m'envoyer n'importe quoi, n'attends pas les fêtes car il y deux ans qu'on n'en connaît plus ; les jours de fête c'est lorsque nous sommes dans une localité où l'on peut se payer quelques douceurs quand on a quelques sous* »¹¹. Il apparaît que Simon a gagné son autonomie financière avec les galons, dès l'attribution des 4 sous par jour il n'a plus demandé d'argent à la famille. Quant à Paul, sa dernière demande formulée dans sa dernière carte le 24 décembre 1914 est « *envoyez-moi du papier à lettre pour que je puisse vous écrire !* » quatre jours avant sa mort.

Tous demandent qu'on les aide à mieux supporter les privations toutefois ils se montrent touchants dans l'intérêt qu'ils portent à la détresse des autres, le malheur est aussi ailleurs, ils le savent.

Il faut bien reconnaître que dans toutes les lettres les interrogations premières concernent les êtres chers. Mais après eux vient la cohorte des parents et

9. Lettre du 1^{er} juin 1915.

10. Lettre du 29 mai 1915.

11. Lettre du 9 août 1916.

des amis dont on continue à s'informer. La vie des autres s'infiltre dans la vie des soldats que l'on sent émus, compatissants aux joies et aux peines de tous. Simon : « j'ai été très heureux d'apprendre que vous jouissez tous d'une parfaite santé et de savoir des nouvelles du pays quoiqu'elles ne soient pas trop bonnes en ce moment. Ca m'a fait beaucoup de peine de savoir que la fille d'Angelin soit toujours malade d'autant que la misère sévit dans la famille et qu'elle se trouve multipliée par quatre », « que Ignace Piazza d'Olmo soit à la fin de ses jours (...) quant au fils de Pritorsta j'aime bien qu'il soit tombé dans cette famille (il s'agit d'une union) car elle (la jeune femme) a des frères qui pourront lui dresser la tête s'il l'a tordue ».

Jean-Baptiste écrit : « je suis heureux de te savoir en bonne santé (...) mais en même temps j'ai eu un immense chagrin en apprenant la mort d'Angèle Marie, pauvre fille, tu sais bien que j'avais une affection presque paternelle pour cette fille à cause surtout de sa santé que je voyais chancelante, tu diras à son père et sa mère que je partage leur douleur et puisse l'ombre innocente de leur fille infortunée protéger ses frères des dangers continuels où ils se trouvent ». Celui qui côtoie la mort se montre sensible à celle des autres et fait apparaître la détresse d'une famille dont les fils sont à la guerre et la fille meurt de maladie.

Tout à coup, c'est la guerre. Simon et Paul jusque-là avaient agi en hommes accomplissant un service militaire obligatoire et assumant la déculturation avec l'espoir d'une promotion sociale. Cela supposant l'intégration des valeurs militaires et l'adhésion à un système d'éducation, de culture. L'épreuve des combats est l'aboutissement logique de leur préparation. Pour Jean-Baptiste, il s'agira de mettre à profit, brutalement, les souvenirs d'une formation reçue lors d'un service militaire effectué au siècle dernier ! Il est dur de quitter la famille. La guerre de Simon ne sera pas celle de Jean-Baptiste mais tous partent confiants malgré la panique et les incertitudes au moment des préparatifs de départ.

La guerre sera courte à ce qu'on dit et la victoire paraît assurée. Même si les soldats sont déstabilisés par le manque d'information, ils veulent bien admettre que le secret est nécessaire. Dans sa lettre du 12 août 1914, Simon rend compte de l'effervescence, la panique, l'incertitude dans lesquelles on se prépare à partir au front, vers la nouvelle grande inconnue : « les réservistes arri-

vent il y a un travail du diable pour habiller tous ces types (...) Je vous avais dit dans ma dernière lettre que nous étions partis pour la frontière et bien nous sommes toujours là et nous attendons toujours des ordres pour partir ; je crois qu'on partira dans ces quelques jours, je ne sais pas où on ira, je ne peux rien vous dire à ce sujet ». Jean-Baptiste se veut rassurant, lui aussi ignore sa destination : « Nous sommes sur le qui-vive (...) je pars le cœur (...) plein d'amour pour vous, on nous mettra dans les places fortes puisque nous sommes les plus vieux ». Simon écrit le 12 août encore : « Vous avez vu sur les journaux que les Français sont déjà en Allemagne ¹² et jusqu'à présent tout va bien sur les frontières, je crois bien qu'on prendra la revanche de 1870 ». La guerre semble gagnée d'avance, l'idée qu'elle sera courte et que le triomphe est assuré est admise par des soldats qui en outre conviennent de la nécessité du secret. Simon, le 4 octobre 1914 : « Nous fêterons ça (la médaille militaire) à mon arrivée, j'espère que les hostilités seront bientôt terminées et la victoire sera à nous sans aucun doute ». Appréciations qui expriment l'ignorance, la confiance aveugle et la naïveté. « je ne peux pas vous mettre l'endroit où je me trouve car c'est expressément défendu, on ne veut pas faire savoir où se trouvent les troupes ». Et les hommes s'impatientent, acceptant pourtant leur sort sans se plaindre : « nous autre on n'a souffert de rien jusqu'à présent on mange bien sauf qu'on couche toujours par terre habillés et pas toujours sur de la paille, mais je commence à en prendre l'habitude ». Certes, ces jeunes hommes sont prêts, et l'idée d'aller au combat les galvanise, on retient dans la lettre de Simon la récurrence du mot « partir » et du lexique correspondant, de même que cette confiance qui montre que l'idée d'aller au combat enthousiasme, utilisant une expression que vraisemblablement il s'est appropriée (en raison de sa méconnaissance de la langue argotique en Français) : « Je me languis d'arriver sur le champ de bataille pour bouffer les tripes de quelques Allemands ».

Désormais il faut mobiliser tout son être pour affronter le nouvel objectif, toute autre affaire est renvoyée à plus tard « après la guerre ». Mercredi 3 septembre 1914, Simon répond à sa famille qu'il n'est plus temps de s'occuper des problèmes personnels. Sa famille lui a réclamé une fiche signalétique toujours pour faire aboutir une demande d'allocation : « Je vous ai fait répondre tout de suite, j'en ai parlé au sergent-major pour la pièce qu'il fallait et il m'a

12. Les forces françaises occupèrent Mulhouse le soir du 7 août 1914. Cette nouvelle souleva une vague d'enthousiasme dans toute la France. La conquête fut pourtant éphémère.

dit qu'il ne pouvait rien faire en ce moment car il y avait trop de travail à la compagnie (...) ils n'ont même plus un bureau pour écrire (...) et ce n'était pas le moment de s'occuper d'affaires particulières par conséquent je crois que pendant la période de la guerre vous ne pouvez rien toucher ce sera une affaire à régler après la guerre ». L'intérêt général établissant des priorités, l'individu renonce à sa vie propre, il n'est plus qu'un combattant agissant, tendu vers un but, qu'on pousse comme un pion sans l'informer. Plus d'un an après, Jean-Baptiste confirme que l'on avance toujours dans le flou ¹³ : « on ne nous explique pas grand-chose (...) Ma chère et bonne Anne-Marie je pars pour une destination inconnue, à l'arrière peut-être mais je n'en sais rien encore... ». Le 9 août aux environs de Nancy : « je ne peux te dire combien de temps je resterai ici ». Malgré les mois qui passent, on retrouve les mêmes situations et les mêmes espoirs : « les enfants doivent être grandies, comme je serais heureux si je pouvais les voir rien qu'un instant, Enfin ne pensons pas pour le moment (...) dans la bonne espérance que cela tout de même peut être plus tôt qu'on ne le croit, surtout à présent que l'Italie s'est déclarée avec nous » ¹⁴ (28 novembre 1915). À sa mère le 2 août 1916 : « La fin de cette horrible guerre est plus proche qu'on ne le croit ». Le 3 août : « Les affaires vont bien comme les apparences le font deviner ». Le 4 janvier 1917, l'espoir et toujours là : « Bien chère fille (...) la nouvelle année qui commence nous donnera la paix glorieuse que nous désirons et je me permets de te dire qu'elle est certaine » (dernière lettre).

Jean-Baptiste, Simon, Paul sont jetés dans la guerre : tous trois sont confrontés aux mêmes réalités pourtant chacun vit une aventure singulière.

Dans la tourmente, Jean-Baptiste choisit de « ne pas dire » comme s'il ne voulait pas voir et il exprime les rêves d'échappée. Certes les images terribles de la guerre surgissent çà et là sous sa plume, mais il lui est difficile d'en parler : « je ne préfère pas parler de ces affaires... je te raconterai cela plus tard », et il choisit de privilégier d'autres thèmes dont la récurrence prend force de leitmotiv : les permissions, les fêtes...

Le mot de permission est récurrent au point qu'on ne peut éviter d'en mesurer tout l'impact psychologique. Comme si dans sa tête il avait choisi de ne pas être là, de continuer à vivre ailleurs. La maison restant le jardin secret. Jean-Baptiste n'a pas encore quitté la Corse que

déjà, à Bonifacio, il sollicite la permission d'aller embrasser une dernière fois les êtres aimés. Le 9 avril 1915, il apparaît fortement ému : « Chère fille, une circulaire m'apprend à l'instant même que les permissions pour la Corse sont supprimées ou suspendues, tu me diras si c'est vrai et pour quel motif car on ne nous explique pas grand-chose nous. À la poste on doit savoir, vous n'avez qu'à demander à mon ami François, vraiment si cela est exact je serai obligé de passer ma permission chez les parents de Bollène, il faudrait que je le sache sans retard. Le 16 mars 1916 : « je devais partir en permission le 24 février, ma permission était déjà établie, malheureusement une bataille terrible est engagée aussi au lieu de partir en permission, j'ai été obligé de partir en pleine nuit ravitailler les troupes (...) pour le moment les permissions sont suspendues dans la division, seulement si un peu de calme revient, je suis le premier à partir ». Le 3 août 1916 : « si les affaires vont bien (...) dans le courant du mois de septembre je viendrai en permission (il vient de quitter « l'enfer de Verdun », 3 août 1916). Le 4 janvier 1917 : « j'attends avec impatience mon tour de permission (...) dans ma prochaine lettre je t'envoierai une carte du secteur où je me trouve ». Et l'on revient de permission régénéré ; Jean-Baptiste évoque le 10 septembre 1915 un retour de permission qui fut l'occasion de festoyer.

Ainsi, dans la tourmente, on ne néglige pas les opportunités de célébrer la joie de vivre et de communier entre galériens. « Ma chère Anne-Marie et mes chers enfants, après un voyage presque d'agrément j'ai retrouvé mes chers camarades (...) j'ai payé une petite fête à mes amis avec quelques bonnes choses rapportées d'Ajaccio et de Marseille et qu'on ne m'a pas volées cette fois car je les surveillais avec jalousie et je t'assure que nous avons largement trinqué à ta santé ma chère amie ainsi qu'à la prospérité de nos enfants ». Le 29 mai 1915 : « L'Italie s'est déclarée avec nous aussi en son honneur nous avons organisé en plein champ de bataille une magnifique fête champêtre, les boches qui n'étaient séparés de nous que de 400 m nous écoutaient chanter de leurs tranchées pour connaître les motifs, seulement on les a mis au courant en hissant par-dessus la tranchée d'un de nos postes le plus avancé une pancarte écrite en grosses lettres allemandes leur disant que leur alliée était avec nous ; dans leur rage ils nous ont envoyé plus de 200 marmites »¹⁵ et la fête continue malgré le danger :

13. Lettre du 9 avril 1915.

14. Lettre du 28 mai 1915. Le 23 mai 1915, l'Italie a déclaré la guerre à l'Autriche, se rangeant ainsi du côté des pays de l'Entente (France, Angleterre, Russie).

15. Les « marmites » sont des obus de gros calibre.

« mais nous avons nos abris contre l'artillerie ce qui nous a permis de continuer notre fête ou presque à chaque coup de canon on criait d'une formidable voix : Vive l'Italie ! Le soldat se régale d'une mise en scène qui institue un jeu collectif, grande partie de plaisir.

On n'oublie pas les fêtes traditionnelles, on communie à distance avec les êtres chers. Le 30 mars 1915 à l'approche des fêtes de Pâques : « Chère mère je profite d'une excellente occasion pour te faire cette humble carte (...) tâche de faire la fête comme d'habitude et moi de mon côté j'en ferai autant si on me le permet ». Jean-Baptiste engage les proches à oublier la guerre et donner priorité à la fête donc à la vie, en l'occurrence il s'agit d'une fête religieuse à laquelle il faut donner tout son sens, celui du passage, la foi doit reconforter et rendre plus fort. C'est aussi une invitation à respecter la tradition qui veut alors en Corse que chaque famille fasse cuire les « cacavelli », les gâteaux de Pâques que l'on ne prépare dans une maison que si la famille ne porte pas de deuil, Jean-Baptiste engage à oublier le deuil qui est au fond des cœurs.

Mais le temps des souffrances au front se prolongeant, un jour de désarroi pas suffisamment contenu, sous sa plume le mot fête prend un autre sens : « tu m'as promis un colis pour la fête (du 15 août), dorénavant n'attends pas les fêtes (...) car les fêtes on n'en connaît pas depuis deux ans (...) et la fête ici c'est quand on a quelques sous et que l'on peut s'offrir quelques douceurs, dans une petite localité calme ».

Mais comment occulter l'horreur de la guerre ? C'est impossible. Les images surgissent et d'abord celle du Poilu, dont Jean-Baptiste apparaît comme une incarnation, qui s'engluant dans une situation inhumaine trouve des contrepoints à l'horreur.

Confronté à l'épreuve du feu, Le 30 mars 1915, Jean-Baptiste annonce : « je suis dans les postes avancés », et seulement dans une lettre du premier juin 1915 on apprend que depuis le baptême du feu il n'a pas quitté le front « nous allons au repos, il paraît que cette fois-ci c'est sérieux. D'ailleurs on le mérite car c'est depuis septembre que je suis sur le front toujours en première ligne, ce sera le moment de vous envoyer ma photographie de Poilu ». À sa fille : « je t'envoie cette carte pour te montrer l'endroit où j'ai vécu le baptême du feu, en septembre dernier ».

Avec la désignation de poilus apparaît chez les combattants le sentiment d'appartenir à une famille d'hommes entre lesquels se tissent des liens forts. Le 9 avril 1915, Jean-Baptiste parle d'une première séparation durement vécue : « j'ai quitté mes camarades de fortune avec émotion, surtout le compère Alphonse (le compère en Corse est celui dont on a baptisé un enfant, ou que l'on a choisi pour parrain d'un enfant), heureusement qu'il est employé dans un régiment territorial, tu dois bien comprendre (à sa fille) qu'il y a une différence avec un de réserve active ¹⁶ » (comme lui). Mais déjà d'autres amitiés vont naître : « Ici je me trouve très bien, avec les hommes du Midi ». Écrivant à sa mère le même jour : « on m'a versé dans un régiment territorial cela fait que je suis avec le sergent Félix Ornano (un homme du village), avec les Marseillais qui sont de charmants camarades ». Il reste dans l'attente des nouvelles de ceux du village qui se battent ailleurs. Le 16 juin 1915 : « J'ai encore changé de secteur je me trouve en ce moment plus au Nord, en face de Colmar, tu me dis que Joseph Bernardini est en convalescence depuis deux mois, tu me diras s'il a été malade ou blessé (...) je suis obligé de te quitter car il faut que je parte en reconnaissance demain je ferai une lettre plus longue aux enfants. Ton Poilu qui t'aime. » En septembre 1915, il campe en quelques mots le personnage emblématique auquel il s'identifie, après un retour de permission : « J'ai retrouvé mes chers camarades, mes chers voisins ainsi que mon occupation habituelle c'est-à-dire la tranchée, le créneau et ainsi que tous mes accessoires de destruction ». Le 28 novembre 1915, il « part pour une destination inconnue à l'arrière peut-être ». Après un temps de silence (mais des lettres ont certainement été perdues), les témoignages de Jean-Baptiste viennent compléter l'image du poilu, lorsqu'il se trouve confronté aux heures les plus terribles de la guerre, vivant les grands rendez-vous de l'Histoire.

« Depuis le 21 février ¹⁷ une bataille est engagée ¹⁸ aussi au lieu de partir en permission j'ai été obligé de partir en pleine nuit pour ravitailler les troupes près du champ de l'action, en ce moment je suis bien loin des Vosges. Je n'ai guère de repos surtout qu'il faut ravitailler les troupes presque toujours en campagne avec un temps affreux ; aussi moi et mes deux amis (mes chevaux) nous sommes presque fourbus. Heureusement,

16. La réserve d'active rassemble tous les hommes ayant effectué leur service militaire et soumis à l'obligation de disponibilité (et donc mobilisés en 1914). L'armée territoriale est une fraction des réserves de l'armée de terre constituée par les classes les plus anciennes. Les soldats en faisant partie sont moins exposés.

17. Lettre du 16 mars 1916.

18. La bataille de Verdun a commencé le 21 février 1916.

malgré toutes les misères, la santé est toujours excellente et rien que le souvenir de votre image chérie me donnera la force de supporter encore des misères ». L'inquiétude est vive pour « ceux qui se battent actuellement à Verdun (...) vous me donnerez des nouvelles » et « je ne peux pas vous donner beaucoup de détails de peur que ma lettre ne vous parvienne pas aussi donnez-moi toutes les nouvelles que vous avez (...) répondez-moi de suite. » La lettre du 3 août 1916 permet de savoir qu'il est allé à Verdun : « Depuis quelques jours j'ai quitté l'enfer de Verdun. » On voit apparaître les formules que l'histoire retiendra sous la plume des soldats, « en ce moment je suis dans un secteur assez tranquille, pour le moment du moins, là-bas c'était terrible » pourtant il ne se laisse pas aller à ressasser l'horreur, il veut évacuer les images du cauchemar « C'était terrible et les soldats de Guillaume¹⁹ en conserveront un bon souvenir de Verdun ». Au moyen de l'ironie on minimise les souffrances des siens pour ne retenir que les prouesses militaires. L'ironie est aussi dans le jeu sur les connotations du mot « terrible », terrible pour les allemands à qui on a mené la vie dure « d'ailleurs je te raconterai ça plus tard » et déjà il glisse, il faut parler d'autre chose.

Cela est difficile pourtant car l'horreur s'est infiltrée dans l'inconscient et ressurgit quand on essaie de ne pas l'évoquer. « Je suis en ce moment dans une localité assez agréable aux environs de Nancy mais cela ne durera pas tout au plus un mois car une fois la division reposée et reformée on ira ailleurs, elle a été bien éprouvée dans les attaques de Thiaumont-Fleury²⁰ ; mon pauvre régiment a beaucoup souffert et mon malheureux camarade et ami Guillaume a eu les deux jambes emportées par un éclat d'obus dans une rue de Verdun » à nouveau « enfin il vaut mieux ne pas parler de ces tristes affaires (...) Je ne peux pas te dire combien de temps je resterai ici mais je pense qu'on n'y restera pas longtemps, ce qu'il y a de plus important c'est que ma santé est excellente et que les bavares trouvent à qui parler devant le glorieux Verdun ».

En contrepoint à l'horreur, la bonne santé du soldat est toujours excellente ou n'a jamais été aussi bonne (on peut en douter) et la fierté d'avoir bien combattu avec comme un pressentiment de vivre un

moment qui s'inscrit dans l'histoire, un moment exceptionnel, « le glorieux Verdun », Jean-Baptiste a choisi l'image du rocher pour symboliser sa résistance tant physique que morale : dans la première lettre il annonce « je serai ferme comme un rocher », le 30 mars 1915 « je suis comme au commencement de la guerre ferme comme un rocher ». Et la « gloire » éclabousse aussi ceux qui sont partis inconnus du village si lointain et l'on s'informe. « Parmi les nouveaux promus au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur et blessés, j'ai lu dans le bulletin des armées ce nom que je t'envoie dans ce rectangle que j'ai détaché du journal. Tu auras la bonté de me dire si c'est bien Antoine de Vico c'est-à-dire le frère de Lillo, tu me diras en même temps si sa blessure est légère ou grave ».

Toutefois la fragilité psychologique du Poilu s'exprime dans le besoin d'occuper les pensées de ceux qui sont restés²¹. On remercie ceux qui prennent des nouvelles. On s'étonne du silence de certains. « Joseph pourrait bien au moins tous les ans me faire une simple carte, voilà juste deux ans de guerre et j'ai pas encore eu le bonheur de lire la moindre petite carte de lui ni de sa femme » (3 août 1916). À la fille cadette moins empressée que ne l'était l'aînée : « ma chère enfant, tu ne m'écris plus méchante ! Pourtant je ne me couche jamais sans penser à toi. Quand je reviendrai en permission je te tirerai les oreilles pour me venger. Je t'embrasse bien tendrement ».

Mais Verdun ne sonne pas la fin de la guerre et Jean-Baptiste poursuit son périple hasardeux, le 4 janvier 1917 il écrit de la Somme. La condition du soldat n'a guère changé : « quant à mon occupation j'ai pas besoin de te dire qu'elle n'est pas brillante, je suis très sale, la boue nous donne des difficultés affreuses ». Il croit toujours que « la paix glorieuse » n'est pas loin, qu'elle est certaine mais l'angoisse perce à travers l'expression de la volonté de tenir et de surmonter les misères. « Enfin ma fille il faut aussi avoir de la patience et j'en aurai jusqu'au bout tout ce que je désire c'est de ne pas tomber malade quant au reste c'est-à-dire toutes les misères sans compter le danger, on y est habitué ». Ces hommes ont appris

19. Guillaume II, Empereur d'Allemagne de 1888 à 1918.

20. Le 23 juin 1916, près de 70 000 Allemands attaquent le front de Thiaumont-Fleury. Ils s'emparent de la ferme de Thiaumont et prennent pied dans le village de Fleury mais sont bloqués aux abords du fort de Souville. Ce sont les derniers grands assauts de la bataille de Verdun.

21. « Toutes leurs pensées sont tournées vers la famille et la communauté qu'ils ont quittées. Permissions, lettres et colis entretiennent les liens (...) grâce aux lettres reçues, grâce à celles qu'ils écrivent, ils continuent de vivre une vie familiale à distance. Ils conseillent l'épouse et les parents sur la tenue de l'exploitation agricole (...). Ils s'occupent aussi de l'éducation des enfants, se renseignent sur les moindres incidents survenus au village et informent leur famille sur tous les « pays » qui sont au front et dont ils ont des nouvelles. Après plusieurs années de tranchée, les soldats restent des civils en uniforme. « Stéphane Audouin-Rouzeau *l'enfer, c'est la boue !* in 14-18 : Mourir pour la patrie. L'Histoire. Point Seuil. Paris 1992.

à tout supporter et là est l'héroïsme. « Dans quelques jours je t'envoierai une carte de la Somme (...) je ne peux pas te l'envoyer à présent parce qu'ici impossible de s'en procurer mais dans quelques jours nous allons au repos un peu à l'arrière ». C'est la dernière lettre de Jean-Baptiste, les gaz ont eu raison de sa robustesse.

Le poilu déshumanisé dans sa gangue de boue prêche la vertu de la patience et la voix de Jean-Baptiste renvoie l'écho de celle de Simon. « Il faut avoir de la patience c'est ça la guerre »²². Jean-Baptiste assume sa condition de poilu avec une sorte d'humilité qui le conduit à privilégier dans ses récits les relations avec ses « *pauvres camarades* », Simon laisse apparaître une autre relation celle qu'il entretient avec ses supérieurs. Il veut être apprécié et remarqué. Quand il écrit à ses parents en septembre 1914 il est certain d'avoir déjà atteint un palier, « *l'affaire* » qui préoccupe sa famille sera réglée très facilement après la guerre grâce à ses mérites personnels. « *Je crois qu'on ne m'oubliera pas car je me suis assez distingué jusqu'à présent* ». La deuxième partie de la lettre va justifier cet espoir : *je vais vous raconter un peu ce qui se passe ici* ». Simon a affronté le feu et s'est illustré à l'issue d'un grand combat.

Les circonstances se produisent qui vont permettre au « héros » de naître. Cette émergence se fait par l'accomplissement dans l'action tant attendue. Tout se passe donc comme si depuis le premier jour de son incorporation Simon s'était préparé pour cette apothéose qu'il décrit lui-même. Il introduit son lecteur sur le champ de bataille et décrit les phases du combat, valorisant son action et sa personne, on notera la récurrence du moi pour justifier cette impression. La date même est symbolique et comme choisie par le destin, c'est celle de la fête du village. « *Nous avons fêté le 17 septembre par un grand combat dont la septième compagnie a subi le plus de pertes mais qui a son tour a causé le plus de mal à l'ennemi* ». L'horreur est occultée non parce qu'il refuse d'en parler mais parce qu'il ne la voit pas comme telle. « *L'ennemi qui nous ayant tourné par derrière nous a obligé à quitter nos positions.* » Simon jouant un rôle de premier plan, donne le meilleur de lui-même et échappe aux hommes du commun en se distinguant par sa bravoure « *et moi par deux fois je suis resté seul sur la ligne de feu contre un nombre infini d'ennemis mais toujours avec sang-froid et confiance dans mon fusil j'ai tué à moi tout*

seul plus de douze Allemands sans compter les blessés dont je n'ai pu me rendre compte car nous étions dans un bois qui avait 4 km de long. Après un quart d'heure de combat, seul, j'ai été obligé de me replier à mon tour car j'avais des ennemis de tous les côtés et il est tombé peut-être plus de 100 balles à côté de moi ». La mort rôdait mais le héros ce jour-là était invincible il se sentait protégé « *il y en a juste une qui m'a touché légèrement la capote et la chemise et elle s'est arrêtée à la peau, peut-être il y avait quelqu'un qui priait pour moi* », imperturbable dans l'accomplissement des gestes qu'on attend de lui mais jugeant à la lumière des croyances qu'il transporte avec lui.

La réflexion finale est révélatrice d'une mentalité spécifique : les êtres sont sous la protection de leurs patrons ou de ceux qui les aiment très fort, vivants ou morts. Le récit de cette phase de bataille de tonalité quelque peu épique (lyrisme, hyperboles, valorisation du moi) valorise l'action de Simon qui seul va maîtriser une situation extrême au péril de sa vie. C'est la consécration pour ce jeune paysan qui sort des rangs et non de l'école. La relation avec les supérieurs s'en trouve magnifiée : « *j'ai été félicité par tous mes chefs et cité à l'ordre du régiment, je crois aussi que je serai proposé pour la médaille militaire* ». C'est à la patrie qu'est dédiée cette petite victoire « *donc mes chers parents ne vous faites pas de mauvais sang pour moi car si je meurs j'ai déjà rempli mon devoir envers la patrie mais j'ai confiance dans mon fusil et j'espère de revenir avec la victoire* ». Ce type de héros veut faire son devoir et croire en lui-même. Dans la lettre du samedi 4 octobre 1914 il laisse éclater sa fierté et le sentiment d'avoir contribué à valoriser toute sa famille, l'honneur du héros rejaillit sur les siens. « *Maintenant je vais vous dire quelque chose qui vous fera grand plaisir ainsi qu'à moi car je les ai gagnées à la pointe de la baïonnette. J'ai été nommé sergent depuis le 1^{er} octobre et je suis proposé pour la médaille militaire, j'espère que je l'aurai dans le courant du mois d'octobre. Voici le texte que le commandant m'a fait recopier et qui me sera très utile dans la vie si j'ai la chance de revenir en bonne santé et qui en même temps sera un honneur pour toute la famille* ». Une ombre au tableau : Simon est inquiet de ne pas avoir de nouvelles de Paul, « *lui qui n'est pas si débrouillard* ».

Il avait l'étoffe du héros, il croit que le destin l'a projeté dans la gloire, il croit en la victoire, et il meurt le jour même où il écrit à ses parents son bonheur de s'être réalisé dans une action d'exception.

22. Dernière lettre de Simon, datée du 4 octobre 1914.

Les lettres de Paul sont écrites le 3 novembre et le 13 et le 24 décembre 1914 après la mort de Simon dont il n'aura pas connaissance ; peu loquace il laisse entendre qu'il a été blessé, hospitalisé, *« je suis à Toulon depuis 3 ou 4 jours, je suis presque guéri (...) je ne crois plus repartir (...) je n'ai ni convalescence, ni permission, je suis simplement au repos (...) j'ai espoir de venir bientôt parmi vous »* mais en décembre la tragédie est en marche *« je ne sais si je pourrai aller en convalescence, peut-être retourner au feu, je crois sortir de l'hôpital d'ici une quinzaine de jours »*. Il est renvoyé rapidement au feu. Le 24 décembre 1914 il écrit *« les fêtes de Noël, je les passe dans les tranchées couvertes de neige »*. Le 28 décembre la mort le frappe, il a vingt ans.

Avec la disparition des deux frères triomphent la tragédie et le dérisoire. Celui qui rêvait de gloire et celui qui n'en rêvait pas sont condamnés à une mort anonyme et sans sépulture. La famille sans nouvelle fit entreprendre des recherches et, grâce aux témoignages de camarades retrouvés, le jour et le lieu où s'accomplit le destin de chacun furent précisés. Simon est tombé près de l'étang de Boucouville et Paul à Massiges (Marne).

Il n'est pas possible aujourd'hui de connaître Simon, Paul et Jean-Baptiste autrement que parce qu'ils révèlent d'eux-mêmes à travers leurs écrits. Mais l'écriture épistolaire a la propriété d'être plus intime et la lettre était alors le seul moyen d'établir le lien et de le maintenir avec les êtres chers. Or, il a bien fallu admettre que les mères, les épouses destinataires de ces confidences ne pouvaient prendre connaissance par elles-mêmes des textes qui leur étaient adressés. Elles connaissaient peu et mal la langue française. Anne-Marie ne pouvait ni lire ni converser et encore moins écrire dans cette langue, tout comme Pauline Casanova, la mère de Simon et Paul. Les auteurs des lettres écrivent dans une langue qu'elles ignorent, elles ne peuvent donc être informées de leur contenu qu'à travers des traductions en Corse, la langue qu'elles pratiquent au quotidien et qui ne s'écrit pas ; ils se trouvent placés dans cette situation absurde et si peu naturelle d'avoir à emprunter un mode d'expression étranger dans lequel on ne les reconnaît pas, on ne les retrouve pas. C'est dire s'ils peuvent donner aux femmes le sentiment qu'ils sont encore plus loin d'elles. Jean-Baptiste et Simon ont tiré profit des quelques années de scolarisation qui les ont menés jusqu'au certificat d'études, ils écrivent en français avec embarras mais aussi fierté. Il faut deux heures à Simon le soir de Noël au café pour écrire une lettre

bien soignée. C'est un véritable exercice d'écriture. Mères et épouses attendent donc qu'on leur traduise les lettres, et c'est là le rôle des enfants plus jeunes qui apprennent le français à l'école. Marie-Dominique Scapula traduisait pour sa mère et sa grand-mère les lettres de son père Jean-Baptiste, et il lui fallait ensuite traduire en Français par écrit les réponses proposées en Corse par les deux femmes. De même Simon et Paul pouvaient compter sur le secours des sœurs et du petit Nini. L'une des sœurs avait obtenu le certificat, quand au petit dernier, Nini, les frères sont fiers *« qu'il soit si intelligent »*, qu' *« il apprenne bien le français »* et ils conseillent à leur mère de l'encourager dans cette voie.

Jean-Baptiste passait pour un « lettré » dans son village. Très jeune, il avait été reçu au certificat d'études et il avait le goût des livres, chose rare dans un milieu de villageois rompus aux travaux des champs. Cette situation qui l'oblige à s'exprimer en français n'est pas pour lui déplaire et dans ses écrits il joue un peu avec les formules galantes ou précieuses. Beaucoup de ses lettres de la guerre ont été égarées pour la simple raison qu'elles étaient attendues non seulement par sa famille mais aussi par une partie des habitants du village : ses lettres circulaient, lues à haute voix, traduites par ceux qui le pouvaient et souvent ne revenaient pas dans les mains des destinataires initiaux.

Après la guerre il est revenu vivre au village, retrouvant bon an mal an, la maladie des poumons progressant, sa vie de paysan, ses activités agricoles. Il offrit à ses filles l'opportunité de poursuivre plus avant leur scolarité, sa fille Marie Dominique put étudier à Ajaccio, ce qui lui donnait un sérieux avantage. Si Jean-Baptiste a retrouvé son île pour ne plus la quitter, peu d'années après son retour ses filles gagnaient le continent et commençaient une carrière de fonctionnaire. Simon et Paul s'étaient engagés dans une carrière de militaire. Sans doute ne seraient-ils pas revenus à la terre, et leur petit frère dès qu'il fut en âge de le faire partit pour le continent. La déculturation imposée par la vie militaire a été acceptée. Elle ouvre en même temps d'autres horizons, continentaux, montre une autre société et l'espoir d'une ascension sociale que le village ne peut offrir.

À partir de leurs différences, les spécificités qui tiennent au milieu originel, aux mentalités à la culture, Simon, Paul et Jean-Baptiste ont contribué à créer une figure emblématique que l'on comprend mieux si d'abord on les comprend eux. Les hommes ordinaires se muent au fil des mois, dans la tourmente, en héros de l'abnégation, héros anonymes auxquels on inculque

d'autres valeurs qui demandent le sacrifice de leur vie. L'Histoire ne retient pas leur nom mais celui du protagoniste à part entière qui tient le premier rôle sur le théâtre de la guerre : le poilu.

Cependant, l'histoire individuelle de ces hommes, si on s'y intéresse, éclaire aussi l'histoire de leur île et celle du monde rural en général. Les hommes sont partis pour la guerre et la rupture avec le milieu originel est consommée : la guerre change les mentalités, si on revient on n'est plus le même. Les Corses qui menaient une vie rude au village et la campagne ne retourneront pas à leur existence antérieure, désormais ils savent que l'avenir est ailleurs dans les perspectives qu'offre l'adhésion à une nouvelle culture : il faut apprendre le Français et commencer des carrières nouvelles. La terre ne nourrit pas ses hommes, l'heure de la diaspora ne va pas tarder à sonner.

A Culuniale, a sciarpa è u suggellu

**Migration coloniale
et élites municipales :
l'itinéraire exemplaire
d'Albert-Timothée Giudicelli**

Sylvain GREGORI

« La grandeur de la France faisait, en effet, partie de notre univers d'enfants. Nous regardions avec envie, sur nos cartes de géographie, tous ces pays teintés en rose qui symbolisaient la puissance et la gloire de notre pays. [...] Bien avant de les découvrir, j'avais écouté avec émerveillement le récit des exploits accomplis par nos compatriotes dans les « colonies » terme vague et imprécis qui désignait aussi bien les possessions françaises d'Extrême-Orient que celles de l'Afrique. Des noms de pays mystérieux, remplis de personnages de légende, d'histoires incroyables et de senteurs exotiques, jalonnaient les chemins de ces humbles soldats qui s'étaient engagés dans les armées coloniales pour manger à leur faim et revenaient en congé au village tous les deux ou trois ans, auréolés du prestige de ceux qui ont voyagé. [...] Je me rappelle, par exemple, de la rudesse du drap de la tenue militaire que portaient ces braves sous-officiers qui me faisaient sauter sur leurs genoux tout en me racontant leurs prouesses. »¹

CES LIGNES RÉDIGÉES par Pierre Soavi, Albert-Timothée Giudicelli aurait pu les écrire, comme il aurait pu en être un des innombrables et anonymes inspireurs. À elles seules, elles résument, dans un style empreint de nostalgie, l'aventure coloniale des Corses tout au long de la première moitié du ^{xx}e siècle. Parmi ces milliers de jeunes migrants, très souvent militaires dans les troupes coloniales, un petit *fiumorbacciu*, bien décidé à « voir du pays », signe son engagement dans l'armée française. Nous sommes le 10 mai 1928. Il porte le numéro matricule 1327 du registre d'Ajaccio. Pour Albert-Timothée Giudicelli, c'est le début d'une nouvelle vie.

Ce récit de vie s'inscrit dans une problématique d'histoire contemporaine coloniale qui se doit d'accorder aux témoins une place privilégiée ² même si, en Corse peut être plus qu'ailleurs (?), la mémoire de

1. P. Soavi, *Les vents de l'oubli, Souvenirs d'une enfance corse*, Albin Michel, Paris, 1995, p. 16-17.

2. Un projet de recherche sur ce thème a été récemment lancé au sein de l'Association des Chercheurs en Sciences Humaines (domaine Corse).

ce passé devenu politiquement « honteux » a été abandonnée au domaine du privé, reléguée dans le champs du familial, avec tous les risques d'amnésie(s) collective(s) que cela sous tend. Car finalement l'histoire de la colonisation française et celle de l'île sont étroitement mêlées. Au-delà de la classique interrogation portant sur son degré d'exemplarité, l'étude de ce parcours colonial corse, selon l'approche du récit de vie teinté de *microstoria*³, nous permet non seulement d'évoquer mais surtout de lier entre eux certains grands phénomènes politiques et sociaux qui bouleversent et accélèrent l'histoire d'un XX^e siècle insulaire encore trop négligé par une partie de l'historiographie corse...

I. À l'origine d'un engagement colonial : misère, modèles et « curiosité »...

Dans Chisà au lendemain de la grande guerre

Albert-Timothée Giudicelli est né dans le petit village de Chisà, alors hameau de Ventiseri, le 3 décembre 1907. Fils d'un paysan pratiquant l'agropastoralisme, il est le sixième enfant d'une famille qui en compte huit.⁴ Son enfance est semblable à celle de tous les Corses au lendemain d'une grande guerre qui a profondément marqué la mémoire des communautés villageoises.⁵ Activités pastorales et agricoles rythment une vie quotidienne parfois interrompue par une scolarisation aussi courte que chaotique mais permettant tout de même d'apprendre la langue française, l'écriture, la lecture et le calcul. Albert-Timothée garde un souvenir pourtant mitigé de cette période :

« J'ai été très peu à l'école. Mes parents n'étaient pas là. J'ai été chef de famille avec ma sœur et mon jeune frère. J'ai appris à faire à manger tout seul, avec mon frère André et ma sœur Benoîte. Mes parents étaient appressu e capri. C'était le seul moyen de vivre. On n'avait pas de ressources. [...] On faisait de la culture, le jardin, les châtaignes, le bois. À l'époque, ce n'était pas facile. En réalité chez nous, le fainéantisme n'existait pas ! Chacun de son côté travaillait. On avait des pommes de terre, du maïs, des haricots, du blé. J'ai semé du blé, moi, en haut, au-dessus de Chisà. On en était réduit à aller à un commerçant qui habitait à Mignataghja. Il montait à la fois à Ventiseri et à Chisà. À l'époque c'était contingenté. La balle de farine était

de 100 kg – à 120 elle est venue bien après – il faut pas croire que tout le monde pouvait se précipiter et prendre le nombre de farine qu'il voulait. On faisait la distribution au prorata des effectifs avec la balance : « Voilà ! Toi, il te revient tant de kilos ! ». Du sucre, c'était pas souvent qu'on en voyait la couleur. Du café, encore moins. C'était surtout les ressources issues du terroir qui comptaient. Il y avait les châtaignes qui demandent pas mal d'occupation : il faut nettoyer les châtaigniers, ramasser les châtaignes, les faire sécher et les amener propres au moulin pour les transformer en farine. Il y avait des fruits : des pommes, des poires, des figues et tout cela. D'ailleurs à Ventiseri, à l'époque ils n'étaient pas riches et souvent l'intestin était vide. Donc, ils montaient chez nous pour se ravitailler pour avoir des châtaignes, des pommes de terre, un peu de tout. Et ils disaient : « Chisanaccioli, Chisanaccioli, techjii à pomi è à granaghjoli. » Mais en attendant, nous, on avait de quoi manger. On ne souffrait pas tandis qu'eux n'avaient rien. C'était comme ça jusqu'à peu près en 1930. Ah ! C'était une période dure ! Mais on était compensé parce qu'on s'entendait tous. On se donnait la main. On se rendait la fougasse le jour même. On faisait des fournées de pain, l'un donnait la fougasse à l'autre et l'autre la rendait sur le champ. Ou alors on abattait le cochon et celui qui n'en avait pas, on lui donnait un morceau. C'était la solidarité qui existait entre toutes les familles. [...] À l'époque, au village, les gens étaient solidaires les uns des autres. Ils se donnaient la main. La solidarité était une voie naturelle. Tout le monde avait le souci de l'autre et se rendait service mutuellement et continuellement. Il n'y avait pas de haine, pas de rancune. Il y avait que le souci de vivre en société. Alors bien entendu, on n'avait pas beaucoup de moyens. C'était plutôt la misère, surtout à l'issue de la Grande Guerre. [...] À l'époque où mon père avait été mobilisé, en 1914, on a fait courir le bruit que c'était par erreur, qu'il fallait faire les démarches en vue de sa libération. Mais en définitive ce n'était pas une erreur. Ils ont mobilisé tout le monde. Il a été démobilisé après l'armistice du 11 novembre. Il y a eu beaucoup de morts à Chisà – si je me rappelle bien – il y a des familles entières qui ont été tuées : les Moracchini : trois des quatre enfants ne sont jamais revenus. De beaux gars, ils respiraient la santé. Il y a eu Richard et Jean-Charles qui étaient deux frères de Minichina, qui y sont restés. Puis il y a eu le père à Jean

3. Ce récit de vie a été rédigé à partir d'entretiens enregistrés que l'auteur a eu avec Albert-Timothée Giudicelli à Travu les 27 janvier 2000 et 4 novembre 2003 ainsi que de nombreuses discussions informelles. La mise en forme et retranscription du témoignage se sont inspirées de l'ouvrage de J. Poirier, S. Clapier-Valladon et P. Raybaut, *Les récits de vie, théorie et pratique*, PUF, Paris, 1993.

4. Ses parents sont Jean-Adnèr Giudicelli (1871-1949) et Sophie née Giudicelli (1872-1942). Ils ont eu comme enfants : Antoine-Toussaint (1895-1960), Isidore (1904-1990), Innocent (1906-1988), Charles-Cupidon (1901-1989), Félicie (1902-1984), Albert-Timothée (1907), Jean-Pierre André (1910-1997) et Benoîte (1913-1989).

5. Le monument aux morts de Chisà compte 19 tués lors du conflit de 1914-1918.

Moracchini, Lilina et puis le mari de Gianna Maria, Jérôme. Il a été tué 24 heures avant l'armistice je crois. [...] C'était la misère mais on se contentait. Mon père et ma mère avaient huit enfants. C'était pas souriant. On faisait comme on pouvait. [...] Le soir on se rencontrait, on allait à la veillée chez l'un ou chez l'autre. On parlait des cultures, des affaires, jamais de politique. On chantait. »

Les motivations d'une carrière coloniale

Cette nostalgie d'une solidarité villageoise répond donc au dénuement relatif – dû à une organisation du travail archaïque – dans lequel la population de cette communauté vit. Aussi, poussés par une crise économique qui frappe de plein fouet cette économie agropastorale structurellement faible, alors que l'île connaît un seuil de saturation démographique, les candidats au départ sont nombreux. Chisà ne réchappe pas à ce phénomène dont les répercussions se font sentir jusque dans ce petit village isolé du Fiumorbu. Albert-Timothée est d'ailleurs lui-même conscient de cette situation :

« Ce qui m'a poussé à m'engager ? C'est que dans le temps, surtout à Chisà – je crois que c'était la situation de tous les villages corses, tout au moins les villages reculés – il n'y avait rien, aucune issue, aucune possibilité de travailler ou d'avoir une situation. Et donc comme moi, beaucoup d'autres ont pris ce chemin et se sont engagés. [...] L'exode de Chisà a commencé à cette époque-là. Il y a eu, à un moment donné, beaucoup, beaucoup de militaires à Chisà et ils étaient presque tous dans la Coloniale. »

À l'image d'Albert-Timothée et d'autres habitants de Chisà, les jeunes Corses n'ont souvent pas d'autres « choix » que d'opter pour la migration dont l'armée n'est qu'une des possibilités.⁶ Mais l'engagement militaire présente divers avantages : seule profession dont le contrôle – contrairement au recrutement administratif – échappe encore au pouvoir claniste, un recrutement croissant au cours de la 1^{re} moitié du xx^e siècle, proportionnellement à l'extension territoriale de l'empire colonial et un niveau d'instruction sommaire. Cependant, si l'engagement d'Albert-Timothée est évidemment largement tributaire de la situation socio-économique est-il pour autant une décision complètement individuelle en vue d'une promotion sociale ? Pas totalement puisque celle-

ci s'inscrit également dans une stratégie de groupe qui semble avoir pour unique but la survie des membres qui ne peuvent pas trouver leur place dans la division familiale du travail. Sur huit frères et sœurs, une seule n'a jamais séjourné dans les colonies ainsi qu'un seul frère, encore que celui-ci soit parti occuper un emploi sur le continent. La famille Giudicelli, en effet, a déjà vu l'engagement dans la Coloniale et le départ pour les colonies de l'aîné de la fratrie Antoine-Toussaint :

« Antoine-Toussaint a dû partir en Indochine en 1920, par là. Il était adjudant de la Coloniale lui à l'époque. Il s'est d'ailleurs marié à Philippeville. En 1924, il est revenu d'Indochine où il a retrouvé notre beau-frère Jacques-François ? [...]. »



A. T. Giudicelli, en 1979

6. Concernant l'ampleur des engagements volontaires des Corses dans les troupes d'Outre-Mer voir S. Gregori, *Hanu fattu e culunie, Les Corses dans les troupes d'Outre-Mer de la fin du xix^e siècle à l'entre-deux-guerres*, in Collectif (sous la direction d'A. Meistersheim), *Corse-Colonies*, Albiana-Musée de la Corse, Ajaccio-Corte, 2003, p. 18-39, voir également F. Casta, *Engagés volontaires dans l'armée*, in collectif (sous la direction de F. Pomponi), *Le Mémorial des Corses, Les Corses à l'extérieur 600-1950*, tome 6, éditions Le mémorial des Corses, Ajaccio, 1981, p. 444-449.

7. Jacques-François Giudicelli, adjudant-chef d'infanterie coloniale, était également originaire du village de Chisà. Dans les années 1930, il

De retour à la vie civile, Antoine-Toussaint a donc été, un modèle pour Albert-Timothée. D'ailleurs, d'autres retraités coloniaux incarnant une modeste réussite sociale comme un certain sens de l'aventure⁸ ont influencé sa décision. Néanmoins, il refuse de faire de la motivation financière, la principale origine de son engagement dans l'infanterie coloniale et préfère évoquer l'esprit d'aventure :

« Certains Corses étaient partis des villages – et pour cause ! – et en allant aux colonies, ils avaient réalisé quelques économies car sur place ils ne pouvaient pas dépenser de l'argent. Et ces gens-là, retournant au village avec l'uniforme et quelques sous, racontaient ce qu'ils avaient vécu à la colonie et, de là, certains se dirigeaient vers la colonie. [...] C'est un peu vrai qu'on est parti aux colonies parce qu'on était mieux payé mais ce n'est pas tout à fait juste. Et pour autant en ayant pu gagner davantage en même temps on perdait l'avantage au point de vue de l'avancement. Car l'avancement dans les troupes métropolitaines stationnées en France allait beaucoup plus vite que l'avancement des gens qui étaient aux colonies. Il y avait un écart au moins de 15 mois ! [...] Moi, je crois que les gens des villages de l'intérieur avaient la curiosité de voir un peu le monde. Ce n'est pas uniquement question d'argent. À l'époque on ne savait pas trop si on gagnait plus ou moins en étant dans la coloniale ou la métropole. ⁹ Moi, je le vois comme ça. Les jeunes des villages de l'intérieur comme moi n'avaient jamais vu un bateau, encore moins un avion. On n'était pas sortis de notre trou comme on dit. Par conséquent, on n'avait reçu aucune formation, on n'avait aucun métier. On était un peu ignorant et après la guerre de 14-18, la misère a aggravé la situation. [...] Alors quand on entendait des anciens qui avaient fait la colonie et qui racontaient ça, on voulait partir... »¹⁰

II. L'initiation d'un jeune Corse : la Coloniale en Afrique

L'engagement au 15^e Régiment de Tirailleurs Sénégalais

À 18 ans, Albert-Timothée tente un premier engagement. « Bon pour le service », on lui propose une carrière dans la Marine nationale. Par ignorance avoue-t-il et déjà fermement décidé à faire carrière dans la Colo, il refuse de signer et attend d'être appelé sous les drapeaux. À partir du 10 mai 1928, il commence donc son service militaire au 173^e RIA, à Calvi et à Corte où il gagne rapidement ses galons de caporal. Mais la vie de garnison en Corse l'ennuie. Ce n'est vraisemblablement pas l'aventure militaire à laquelle il s'attendait. Aussi, il décide rapidement de signer un nouvel engagement dans les troupes coloniales cette fois-ci. En 1929, il est envoyé au Dépôt des Isolés Métropolitains à Casablanca. Le premier contact avec le Maroc est rude :

« Au DIM, je n'ai pas trop aimé. J'étais avec des Arabes et je ne comprenais pas leur langue. Donc, pour moi, ce n'était pas gai. J'ai donc demandé à rengager au titre du 15^e Régiment de Tirailleurs Sénégalais à Philippeville. »

Il faut dire que pour ce jeune Corse, l'Afrique du Nord semble d'autant plus attirante que les Corses y sont fortement représentés, comme sa propre famille – stratégie familiale de survie oblige – et la communauté de Chisà d'ailleurs :

« En Algérie, les Corses étaient très nombreux, répartis dans toute l'Algérie. [...] Même au 15^e Sénégalais, il y en avait pas mal. [...] Le gros des Corses qui partait de l'île, le faisait pour se rendre en Algérie. Il y avait des familles entières qui étaient en Afrique du Nord, même de chez nous, il y avait la famille de Jean-Toussaint Capia qui était en Tunisie également... À Philippeville, il y avait les deux frères Cuttoli, un député, l'autre sénateur. [...] Mon frère

épouse une des deux sœurs d'Albert-Timothée et d'Antoine-Toussaint, Benoîte. Semble apparaître ici la notion d'un réseau villageois au sein même des unités coloniales en garnison en Indochine. Malheureusement, faute d'autres renseignements corroborant ou infirmant cette analyse, il ne peut s'agir là que d'une hypothèse.

8. Selon d'autres sources écrites et orales, cette soif de découverte et cet esprit d'aventure ne paraissent pas être des arguments artificiels et rétrospectifs censés être destinés à masquer ce que Charlie Galibert qualifie de volonté « [...] de diminuer ce qui en rapport avec la nécessité économique qui a dicté l'émigration » in C. Galibert, *Éléments d'une anthropologie de l'acteur et de l'observateur, Sarrola-Carcopino, village corse 1845-1939*, thèse de doctorat d'anthropologie, Université de St Denis de la Réunion, 2000, p. 334.

9. La Coloniale (infanterie coloniale et artillerie coloniale) était principalement en garnison dans les colonies contrairement aux troupes métropolitaines surnommées par les Coloniaux la « Métropole ».

10. À noter dans cet extrait la classique substitution de la troisième personne du pluriel à la première personne du singulier dans un récit éminemment narratif et personnel : il est évident que même si le narrateur a conscience d'avoir eu un parcours commun à d'autres habitants de Chisà et même d'autres Corses, il s'agit surtout du reflet de son état d'esprit d'alors et non uniquement de considérations d'ordre général.

Charles-Cupidon était chef de gare à Constantine. D'abord il y avait eu notre oncle, Charles-Félix, puis après son fils, Charles [...] et après, c'est mon frère qui a été chef de gare. [...] Mon frère aîné était à Philippeville, ma sœur aînée était à Constantine comme mon autre frère Jean-Pierre André [...] C'est d'ailleurs à Oujda que j'ai connu l'oncle de Georges et de Mado Moracchini. »

Après quelques mois en Algérie, Albert-Timothée est affecté dans de nombreuses colonies d'Afrique Noire pour de longs séjours :

« Ma première colonie c'était le Congo, à Bangui. J'y suis resté 3 ans et 5 jours. En 1937, j'ai fait le Dahomey, je crois que j'y suis resté 27 ou 28 mois. Après, j'ai fait la Côte d'Ivoire avant de retourner en Afrique du Nord. »

Une expérience de la colonisation et de la migration

Rétrospectivement, mais à lier avec le fort esprit de corps et de tradition historique développés dans l'arme coloniale, Albert-Timothée différencie parfaitement cette colonisation administrative et gestionnaire des années 1930 à laquelle il participe de celle plus militaire et conquérante du début du ^{xx}e siècle. Même s'il reconnaît que les choses n'ont pas toujours été menées à bien, l'œuvre colonisatrice française, en raison de ces caractéristiques, lui semble avoir été un bienfait pour l'Afrique :

« Après les campagnes coloniales, il y a eu des administrateurs, des éducateurs, ce sont eux qui ont colonisé l'Afrique Noire et l'Afrique Occidentale. Le gouverneur de l'Afrique Équatoriale c'était Antonetti je crois. En 1932, le Ministre des Colonies est venu en AEF. Quand j'étais en Oubangui-Chari, le chef de cercle avait reçu l'ordre de faire procéder, dans les villages, à la mise en culture de café, de kapok, etc. ... Le commandant de cercle avait convoqué les chefs de village. Et ces gens-là n'étaient pas animés d'une volonté absolue de travailler la terre. À vrai dire, on ne leur avait pas imposé d'emblée un mode de vie. On les a incités à travailler un peu comme on les a incités à apprendre à lire et à écrire mais pas au delà. »

La colonisation française – et ce n'est nullement une originalité à cette époque – est donc vécue comme un bienfait civilisateur apporté par la France auprès de population encore restée plus ou moins à l'état sauvage. La construction d'infrastructures modernes marquant un paysage inhospitalier de l'empreinte du « génie colonisateur » est la preuve même de ce

« devoir » d'Européen :

« [...] [en 1940] j'étais à Mostaganem où il y avait des légionnaires qui avaient été démobilisés parce que la guerre était finie. À Colomb-Béchar, ils avaient été embauchés avec 19 compagnies de réfugiés politiques adversaires de Franco que j'encadrais, à la construction de la grande poste, puis la gare de chemin de fer. [...] Et là, de Colomb-Béchar, on a réalisé la voie de chemin de fer qui n'existait pas jusqu'à Oujda. »

Mais, Albert-Timothée Giudicelli différencie la colonisation à la française des autres colonisations européennes en y remarquant l'empreinte d'intégration par le biais de l'école laïque notamment qui offre à certains indigènes – tout autant que l'armée – une certaine forme de promotion sociale au sein du système colonial comme le prouve cette anecdote :

« Je me souviens qu'un jour, au cours d'une promenade, je croise un Africain. Il se plante devant moi. J'essaye de l'éviter mais le voila qui se déplace à nouveau afin de me faire face. Je lui demande donc ce qu'il veut, avec un ton agacé :



A.-T. Giudicelli, vers 1935, en tenue de sous-officier de la Coloniale.

« Tu ne me reconnais pas ?
 – Non...
 – Tu as été mon chef ! Tirailleur Abdulhah ! »
Et il m'invite à boire dans sa case. Il me présente son jeune fils en me disant qu'il l'oblige à aller à l'école afin d'avoir une bonne place plus tard. »

De plus, comme c'est fréquemment le cas dans la Coloniale, le sergent Albert-Timothée emploie un Boy indigène afin qu'il s'occupe des tâches ménagères et de ses repas en échange de quelques pièces. La fidélité que celui-ci lui voue, vaut, aux yeux de l'ancien marsouin, argument prouvant l'entente entre les coloniaux et les populations locales :

« On n'était pas acharnés contre eux !!! On a tout fait pour leur prouver qu'on n'avait rien contre eux, qu'on voulait les éduquer, leur apprendre à parler français, etc... Il y a eu des progrès considérables même s'il reste encore beaucoup à faire dans ces pays. Et puis au début de la colonisation, c'était comme une guerre et on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs !!! Bien sûr ces gens-là n'avaient rien demandé, on était venus contre leur gré et naturellement ils avaient résisté. Mais à mon époque ce n'était plus la même chose ! La conquête était terminée... Il fallait quand même une certaine autorité pour arriver à un résultat mais on n'a pas mené ces pays à coups de matraques !!! [...] Il ne faut pas dramatiser comme certains l'ont fait. De là à dire qu'on a soumis ces gens-là à un régime autoritaire... C'est faux ! [...] Ce que j'avais remarqué moi-même au Congo. J'avais un boy que j'ai gardé trois ans avec moi. Si je l'avais malmené, il serait certainement parti. Or, fin 1934, l'année de mon rapatriement, je suis tombé malade avec une bielleuse et plus de 41 de fièvre. Le médecin-lieutenant-colonel De Carnasse venu à mon chevet – ça, c'était la vraie solidarité sous-officiers/officiers – m'avait condamné. Pourtant mon boy n'a jamais quitté ma chambre et pendant que j'étais malade, il couchait par terre sous mon lit. C'est donc que j'avais envers lui un comportement digne et non déplorable. Et comme moi, il y en avait certainement d'autres. Je n'ai jamais entendu dire là-bas qu'un officier ou un sous-officier maltraitait des gens de la localité. »

Pourtant, Albert-Timothée est bien conscient que la domination française entraîne de nombreux mouvements de résistance. Il cite l'exemple du Maroc lors de la guerre du Rif (1925-1926), contemporaine de son engagement, et dont les opérations de « paci-

fication » se poursuivront jusqu'au milieu des années 1930. Il est lui-même directement confronté à une opération de représailles lors de son ultime séjour colonial en Côte-d'Ivoire, fin 1948 :

« Nous étions au PC de Bouaké. On avait passé la journée comme d'habitude et le soir nous avions rejoint nos chambres comme toujours. Et, vers 1 heure du matin – autant que je me rappelle – le clairon sonne le rassemblement. Alors, ça a été une surprise. Tout le monde a bondi [...] Finalement, il y avait un milicien qui était notre partisan et qui avait eu vent qu'il y avait des préparatifs en vue de prendre d'assaut le PC. Les rebelles aidés par les communistes français avaient déposé des stocks d'armes au marché qu'ils devaient distribuer le moment venu et attaquer le PC par surprise. Et ce milicien était venu prévenir le commandant de cercle qui a téléphoné et mis en garde le colonel. On s'est levé et on s'est préparé. On a pris position autour du marché, on a fouillé. On a récupéré les armes qu'ils n'ont pas eu le temps de distribuer et on a déjoué la manœuvre. »

Ces séjours africains sont l'occasion de capitaliser une partie de la solde, car ne l'oublions pas, nous sommes ici dans le cadre d'une migration en grande partie économique. Aussi, comme tout émigré, Albert-Timothée consacre une partie de sa solde à la famille restée au village. Davantage que de plus ou moins modestes envois réguliers, il semble avoir plutôt opté pour des versements ponctuels relativement importants destinés à des opérations particulières :

« Quand je suis devenu sous-officier, j'ai aidé mon père. Je lui ai envoyé de l'argent. [...] J'avais envoyé à mon père la somme de 6 663 francs je crois. À l'époque c'était quelque chose ! Ça lui a permis d'acheter la part de terrain qu'avait son frère à Chisà.¹¹ [...] Étant au Congo, j'étais caporal-chef avec 401 francs par mois. Avec ça, j'ai fait des économies et quand je suis parti, j'avais 4 000 francs. Je les ai employés à la maison qui en avait besoin : la porte était à remplacer, le plancher aussi, les fenêtres étaient délabrées, etc... J'ai tout dépensé. Et ce n'est que quand j'étais en Allemagne que j'ai fait une délégation à mon père et lui ai donné au total 12 000 francs. Avant de mourir, il avait remis à mon frère aîné Antoine-Toussaint, 5 000 francs que l'on m'a fait parvenir. Mon père avait utilisé le reste pour faire le mur de soutènement devant la maison. C'est ma contribution personnelle. »

11. Le terrain en question est contigu à la maison familiale et aux parcelles voisines, son acquisition a donc accru le capital foncier familial.

De même, la formation militaire qu'il acquiert au cours de ses séjours coloniaux se transforme en une capitalisation d'une expérience administrative. Albert-Timothee n'est pas dans une unité combattante. Bien que peu instruit par quelques années d'école primaire, mais doué et appliqué, il est rapidement repéré par ses supérieurs pour une affectation dans une fonction administrative qu'il occupera jusqu'à la seconde guerre mondiale :

« En 1932, au Dahomey, j'avais été obligé de créer en somme un petit bureau du matériel et j'ai rempli les fonctions d'officier pendant trois ou quatre mois [...] Il n'y avait même pas d'archives. C'est moi qui les ai créées. Et quand on me demandait un renseignement, je n'avais pas de difficultés. C'était automatique, je savais où se trouvait le papier ou la circulaire. [...] À Cotonou, au Dahomey, je suis devenu sous-officier du matériel. Nous avions une grande baraque bâtie sur un rocher que l'on appelait « le blockhaus ». Là, j'étais le premier secrétaire à la section du recrutement. Le recrutement là-bas, c'était pas comme le recrutement d'Ajaccio ! C'est en principe le même procédé mais c'est un peu plus compliqué à cause des noms des gens. Il faut être habitué... C'est comme les Arabes ; à Casablanca, en 1929, ils n'avaient pas de noms. On les appelait par leur numéro matricule. [...] Après l'armistice de juin 1940, je suis affecté à Casablanca, au fichier des présumés « déserteurs » qui en réalité avaient rejoint le général De Gaulle après l'appel de Brazzaville. C'est moi qui tenait à jour tous les dossiers. C'était un piteux travail. Je le faisais sans arrière-pensée tout en ayant mes idées en faveur de De Gaulle. »

Dans cette armée d'armistice, les troupes coloniales sont tiraillées entre leur fidélité au Maréchal Pétain et le désir incarné par De Gaulle de reprendre la lutte contre les Allemands. Albert-Timothee, suspecté par ses supérieurs d'être favorable à la dissidence est affecté au Fort St Jean, à Marseille en compagnie d'un autre sous-officier corse originaire de Conca. C'est encore un travail administratif qui l'attend : il doit participer à la création d'un fichier des troupes coloniales interdit par les accords d'armistice et qui par conséquent doit être camouflé à la commission allemande de contrôle. Quelques mois plus tard, il est comptable dans une unité de tirailleurs indochinois. À la Libération de la Provence, il est affecté dans l'Armée de Libération, au sein de la 1^{re} Division Française Libre composée en quasi totalité de troupes coloniales. Comptable au sein d'un bataillon de tirailleurs annamites, il participe à la Libération du reste de la France au cours

de laquelle il est blessé par un éclat d'obus avant de prendre part à la campagne d'Allemagne.

Migration coloniale et identités

Initiation d'un jeune homme donc que ces différents séjours en Afrique Noire et au Maghreb. Ils lui font découvrir des peuples et des cultures, lui ouvrant ainsi un horizon dont il avoue de lui-même ne pas avoir soupçonné l'existence dans son Fiumorbu natal. Mais, peut-être davantage que ces séjours, c'est sa qualité de sous-officier encadrant des troupes dites indigènes qui lui donne l'occasion de côtoyer d'autres mentalités et d'établir ainsi des jugements de valeurs, au regard bien évidemment, de son expérience professionnelle :

« Les Indochinois parlaient assez bien le français. Les Sénégalais un peu moins. Mais les Sénégalais étaient certainement plus forts que les Indochinois. Car les Sénégalais – même aujourd'hui – ont conservé ce principe : ils avaient confiance dans le chef qui les commandait. Pleine confiance. Par contre, si jamais le chef lui avait promis quelque chose et ne le lui avait pas donné, alors, il devenait son ennemi à vie. Il ne tolérât pas ça. Mais j'insiste : il était vraiment confiant dans le chef qui le commandait. L'Indochinois l'était moins... »

La migration, facteur d'intégration à la nation ? Oui, mais pas seulement. Comme toute immigration, celle des Corses dans les colonies a entretenu certaines formes de sociabilités et de solidarités entre migrants insulaires. En première place de ces réseaux de solidarité facteurs de cohésion identitaire, la famille. Lorsqu'Albert-Timothee arrive en Algérie, il y a déjà été précédé comme il sera suivi par d'autres frères et sœurs : Charles-Cupidon, chef de gare en Algérie, Innocent qui fait une partie de son service militaire au 15^e RTS avec Albert-Timothee, Jean-Pierre André qui arrive à Constantine au début des années 1930, Félicie qui est partie enfant avec leur oncle Félix qui était chef de gare... à Constantine. La parentèle compose le second cercle de solidarité, encore avant les amis.

Toutefois, au sein de l'armée coloniale, certaines expressions de la corsitude comme l'adhésion à une amicale corse de la diaspora est moins automatique qu'au sein de la société civile. Albert-Timothee n'a jamais fait partie de ce type d'association. Pourquoi ? On peut avancer deux raisons : d'abord parce que les marsouins ¹² ne côtoient cette société civile qu'à de

12. Surnom donné aux soldats de l'infanterie coloniale car à l'image de ces cétacés, on les retrouvait toujours dans le sillage des navires conquérants.

rares moments (quartiers libres et permissions), enfin parce qu'au sein même du régiment où ils sont affectés les coloniaux corses ont tendance à avoir des pratiques et rituels palliatifs à ceux des amicales comme notamment à se regrouper entre eux à certains moments de leur service ou de leur vie en cantonnement (repas au mess des sous-officiers ou des officiers, quartiers libres etc...). Au fil des entretiens, Albert-Timothée évoque sans s'y attarder pour autant plusieurs autres corses qu'il a côtoyés dans diverses unités coloniales : les commandants Grimaldi et Colombani au 15^e RTS, le lieutenant Quilichini et un adjudant d'origine insulaire en AEF, le commandant Massoni à Bouaké, un sergent de Conca affecté avec lui d'Afrique du Nord à Marseille. Le vecteur identitaire qu'est la langue corse est évidemment couramment utilisé entre coloniaux d'origine insulaire selon les situations et les individus :

« On parlait très souvent corse entre nous-même avec les officiers. En fait ça dépendait des situations. Certains parlaient plus naturellement en corse qu'en français alors on répondait évidemment en patois ! Parfois on disait un ou deux mots en corse dans une phrase en français. Ça dépendait... Et les continentaux quand ils entendaient parler corse – c'était souvent comme ça lorsqu'on se rencontrait pour la première fois entre compatriotes – ils disaient : « Tiens ! Les Corses se sont trouvés !!! » ou « Les Corses sont arrivés ! » ! »

Ainsi, le regard des continentaux renvoie lui aussi une certaine image communautaire, d'une représentation, souvent stéréotypée – de la corsitude (ou de la corsité ?) : sa profession, sa petite taille, son fort caractère et son origine insulaire font qu'Albert-Timothée est inévitablement surnommé par sa hiérarchie et ses camarades « Napoléon ».

III. Retour à Chisà : de la *Culuniale* à la *Bassa Pulitica*

Le retour au village d'un jeune retraité colonial

Bloqué dans son avancement au grade d'adjudant-chef, après vingt-trois ans de service dans la Coloniale, Albert-Timothée prend sa retraite militaire à l'âge de 43 ans et regagne son village natal de Chisà.¹³ Il y trouve un contexte qu'il juge bien différent de celui qu'il y avait connu avant de le quitter en 1928. À ses yeux, le prin-

cipal changement réside dans la politique qui est devenu l'élément structurant de la vie quotidienne alors que dans les années 1920 elle en était, toujours selon lui, complètement inexistante. Et, effectivement, il semble bien que durant les années 1930, cette communauté villageoise ait connu un rapide phénomène de politisation.¹⁴

C'est en 1947, que le sénateur radical-socialiste Paul Giacobbi élève le hameau de Chisà – jusqu'alors dépendant de Ventiseri – au rang de commune. Selon le témoignage d'Albert-Timothée – alors il est vrai toujours dans l'armée à cette période – cette création communale est une opération politique. Dans cette Corse de l'après-libération, radicaux giacobbistes et communistes s'affrontent. Malgré les espoirs politiques et sociaux suscités par la Libération, la politique claniste a repris ses droits dans une Corse dont l'économie est au plus bas. Afin d'étendre son réseau d'influence, au sein du Conseil général notamment, Paul Giacobbi veut créer des municipalités qui lui sont acquises. Cette création communale entre dans ce cadre. Même si, officiellement, ce geste est présenté comme étant destiné à remercier le groupe de résistants locaux qui l'a caché après son évasion du camp de Prunelli di Fiumorbu en juin 1943. C'est l'équipe d'obédience radicale composée d'anciens résistants devenus giacobbistes qui a en charge de « prendre » la tête de la nouvelle municipalité de Chisà. Cet exemple est tout à fait classique d'une lutte municipale où parenté et parentèle jouent un rôle déterminant. À une époque de pénuries, forte du soutien de l'omnipotent Giacobbi lui-même puissamment appuyé par le premier représentant insulaire de l'état et de ses réseaux parisiens et coloniaux, la délégation de Ventiseri tente de mettre en place un système clientélaire à Chisà, afin d'en obtenir les suffrages. Comme le prouve la rudesse du vocabulaire employé par Albert-Timothée, l'enjeu est de taille et les rancunes vont être durables :

« À la fin de la guerre, le gouvernement avait décidé, pour subvenir aux besoins des uns et des autres d'instituer des cartes de vêtements. Et là, nous étions à la merci de la délégation spéciale, parce qu'à l'époque, nous faisons partie de la commune de Ventiseri. La délégation spéciale de Ventiseri était représentée à Chisà par P.G., le secrétaire était son frère B., les membres étaient leurs oncles M. et S-J. G. Cette délégation distribuait un peu à la légère et surtout avec du parti pris en, faveur des leurs. Ils appréhendaient la politique à titre personnel. C'est certainement à cette

13. Il se marie avec Joséphine Rossi, originaire du petit hameau de Bura, en 1954.

14. Outre les propos du narrateur, le phénomène semble également attesté par l'existence, à une date relativement précoce (mai 1934) dans l'histoire du PC insulaire, d'une cellule communiste dans le village de Chisà, in rapport du 10.12.1935 de Leandri, Archives du Communisme Français, microfilm 742. Sur le phénomène de politisation des communautés villageoises voir M. Agulhon, *La République au village*, Le Seuil, Paris, 1979 et J.-L. Briquet, *La tradition en mouvement, clientélisme et politique en Corse*, Belin, Paris, 1997.

époque-là que P.G. projetait de faire le nécessaire pour que Chisà devienne une commune avec espoir d'en être le maire. Or c'est le contraire qui s'est produit. C'est feu Henri Giudicelli qui est devenu maire en 1947. »

L'entrée en politique d'Albert-Timothée

La gestion de l'équipe radicale n'a donc pas fait l'unanimité dans le village. La mise en place de leur système clientélaire serait, aux dires d'Albert-Timothée, la cause de leur échec politique. Rapidement un *contru-partitu* d'obédience gaviniste se fait jour. La majorité des habitants exprime son insatisfaction en reportant ses votes sur l'équipe de droite conduite par Henri Giudicelli, parent d'Albert-Timothée. Les radicaux perdent ainsi la municipalité qu'ils avaient créée. Cependant, bien que sollicité à l'aube du scrutin municipal de 1953, par la nouvelle équipe municipale gaviniste, l'ancien colonial est très réticent à entamer une carrière politique :

« Ceux qui m'ont demandé de faire de la politique c'est le premier-adjoint Jacques Pierre Faby, Anatole Giudicelli de Bura, Angeli, Henri Giudicelli, le maire décédé un an après, mon beau-frère Jacques-François. Il y avait aussi le deuxième adjoint Ferreri, issu de Bigorno et en même temps, il concourrait pour être maire à Bigorno. Alors à Bigorno, il était radical et à Chisà, il était gaviniste. Moi je venais de quitter l'armée et je me fichais pas mal de Gavini et des autres. Je ne voulais pas, sous aucun prétexte faire de la politique. Jamais de la vie ! Il a fallu tout un marchandage, des interventions parce que je ne voulais pas. Alors qu'ils avaient établi un plan et moi je devais entrer comme premier adjoint. Et si je refusais, le plan était sans effet. Tout était à recommencer et il fallait à tout prix gagner la bagarre. [...] Je ne voulais pas faire de la politique mais il fallait le faire. [...] C'était les giacobbistes qui avaient tout en mains depuis la naissance de la mairie. La délégation spéciale de Chisà c'était des giacobbistes. Elle avait tellement bien servi la population : tout pour eux, rien pour les autres. Ils étaient 4 familles et se partageaient tous les avantages et les autres dans tout le village n'avaient rien du tout. Nous les gavinistes, on est parti à 8 ! Eux étaient 72 et à 12 voix près on a gagné les élections. »

Plusieurs arguments poussent l'ancien adjudant-chef colonial à rejoindre le camp gaviniste : ses opinions gaullistes acquises durant la guerre et ses liens familiaux.

De même, son expérience administrative est également un atout précieux pour son camp dans la gestion quotidienne d'une municipalité. Mais le consensus dont Albert-Timothée est l'objet s'inscrit aussi dans une stratégie électorale – le « *plan* » qu'il évoque – intrinsèquement imbriquée dans un schéma de représentation(s) et de représentativité au niveau local du même type que celui décrit par Charlie Galibert.¹⁵

Au cœur de la Bassa Pulitica

Le 26 avril 1953, Albert-Timothée est donc élu premier adjoint de la commune de Chisà sur la liste gaviniste. Cette modeste élection municipale intervient à une époque de reconquête du pouvoir par une droite insulaire pourtant laminée politiquement à la Libération de l'île à cause de son ralliement au pétainisme. C'est sous la houlette de Jacques Gavini – d'ailleurs remis en selle par Paul Giacobbi qui voit à travers lui un moyen de faire perdre aux communistes et au FN son électorat traditionnellement pietriste – que la droite insulaire se reconstitue lentement. Mais elle est encore loin d'être majoritaire dans le département.¹⁶ Aussi, la commune de Chisà va, toujours selon Albert-Timothée, payer le prix de son ralliement politique au gavinisme dans une Corse dont les structures de pouvoir demeurent entre les mains des radicaux :

« À partir de là, les radicaux sont partis en guerre systématique contre tous les projets et toutes les subventions en faveur de Chisà. [...] J'ai fait comme j'ai pu. [...] Ventiseri ne faisait rien pour Chisà. La route n'était même pas accessible par les véhicules ! [...] Ce qui explique que moi, pendant trois ans, je n'ai pas eu un centime. François Giacobbi a commencé à m'accorder des subventions ou à prendre en charge les travaux que j'étais dans l'obligation de faire exécuter. Il allégeait les emprunts qu'on faisait pour faire exécuter ces travaux à 90 et 95 %. Obligé ! La commune n'avait pas un radis ! Mais, au bout de trois ans, Giacobbi, peut être sur intervention de Rocca-Serra – je n'en suis pas sûr –, a tourné casaque et chaque fois que je faisais un emprunt, il l'allégeait. Ce qui fait qu'après ça a été très bien. J'avais de bons rapports avec Rocca-Serra, seulement il était à Porto-Vecchio... par le syndicat de l'eau de Solenzara, il m'a fait obtenir une subvention de 10 millions, ce qui m'a permis de faire un emprunt de 15 millions pour l'eau. Je crois que c'était en 1968, par là. [...] Tiberi

15. « [...] les distinctions militaires et les promotions d'un soldat sorti du rang n'ont pas manqué de [...] réaliser autour de lui une sorte d'unanimité et de respect qui pourrait conduire à une représentation publique suffisante pour en faire un maire possible. » in C. Galibert, *Éléments d'une anthropologie de l'acteur et de l'observateur*, Sarrola-Carcopino, village corse 1849-1939, op. cit., p. 513.

16. Sur le contexte politique de l'époque voir J.-P. Pellegrinetti et A. Rovere, *La Corse et la République, la vie politique de la fin du second empire au début du XX^e siècle*, Le Seuil, Paris, 2004.

était maire et conseiller général de Ventiseri. Il était giacobbiste ! En 30 ans, il n'a rien fait pour moi ! Jamais en 30 ans ! »

Le 15 mai 1955, après la mort du maire Henri Giudicelli, Albert-Timothee, devenu premier magistrat de Chisà, se rode à la *Bassa Pulitica*.¹⁷ L'ancien marsouin ne manque pas de faire immédiatement le parallèle entre la situation administrative de Chisà et son expérience de chef de bureau au Dahomey en 1932.¹⁸ Cette expérience professionnelle dans l'administration coloniale lui permet de gérer, tant bien que mal, cette petite commune malgré l'animosité du clan rival qui, selon une tradition établie, s'incline en emportant avec lui les archives municipales :

« Je n'avais pas de papier en mairie. [...] j'ai trouvé la mairie vide. Il n'y avait rien ! Même pas une enveloppe !!! [...] Avoir été dans les bureaux à l'armée ça m'a servi beaucoup en tant que maire. Ça m'a permis de mieux m'organiser. Ça a été assez long. Je n'avais personne avec moi, ni adjoint, ni secrétaire, rien du tout... Il a fallu que je me démène et attention... j'étais souvent accroché au téléphone avec mon frère aîné qui était à Ajaccio qui lui était un ancien conseiller municipal¹⁹ et à la sous-préfecture de Corte pour m'informer, savoir comment s'y prendre. »

À son tour, il mobilise sa clientèle afin d'être périodiquement réélu jusqu'en 1984, date à laquelle il cède son écharpe à un candidat communiste. La solidarité familiale joue bien sûr un rôle primordial à chaque renouvellement de mandat. Au point que même un de ses frères, militant communiste sur le continent, apporte pourtant sa voix à chaque échéance municipale à son frère, candidat de la droite... Albert-Timothee maîtrise rapidement les pratiques qui vont caractériser le système clanique corse lors des élections. De façon « classique », il différencie ses procédés et son esprit de ceux de l'équipe radicale précédente :

« Eux [les radicaux], ils disaient que ce n'était pas la peine de rendre service aux gens parce qu'une fois qu'ils étaient servis, ils ne m'auraient même plus regardé ! Un des membres [de la Délégation Spéciale] disait à son neveu : « Si tu veux des électeurs, il faut

taper fort ! ». Autant dire que de gré ou de force, il fallait que les électeurs décident de voter pour eux... C'est une solution qui ne tient pas debout. Les électeurs votent ou ne votent pas. Ce n'est pas en les maltraitant qu'ils vont revenir. Ça, c'est fini ! C'était bon dans le temps : on enfermait les électeurs au moment du vote... Aujourd'hui, on ne peut plus le faire. D'ailleurs, il y a eu un changement quand ils ont vu comment je travaillais. J'ai récupéré en peu de temps sept familles qui auparavant étaient avec les radicaux. Ils sont venus avec moi parce que moi je les ai servi comme si de rien n'était. Je ne me suis pas arrêté à savoir s'ils votaient à droite ou à gauche. [...] Quand je suis arrivé, il y avait 305 électeurs. »

De même, les opérations précédant les votes par correspondances qu'il décrit de façon quasi naturelle. Avant chaque élection, il se déplace sur le continent afin de mobiliser son électorat installé hors de l'île²⁰ :

« J'allais voir les électeurs, pour leur donner les documents nécessaires pour voter par correspondance. Parfois, il fallait aller dans les commissariats pour y établir les documents nécessaires. Ce n'était pas facile. Dans certains commissariats on nous faisait des difficultés : « Vous n'avez qu'à voter sur place ! ». Mais c'était le cas pour tous les Corses sur le continent... À la première élection, je suis revenu avec 31 électeurs. On a gagné par 12 voix. La seconde fois, je suis revenu du continent avec 51 électeurs. Là, ils [les radicaux] ont reçu la bastonnade pour de bon ! »

Dans le domaine des représentations symboliques de la République, certes non dénuées d'un caractère pratique²¹, la construction de la mairie intervient tardivement à cause du manque de ressources de la commune. Elle s'avère néanmoins indispensable :

« On avait loué une pièce, ça servait de mairie. Mais on déménageait souvent au gré de la volonté du loueur. J'ai construit la mairie à Chisà après 1965 je crois, avec les bénéfices des allègements accordés par Giacobbi et j'ai acheté une machine à écrire avant que Ventiseri les ait ! »

17. Pour une analyse complète de ce phénomène, voir G. Ravis-Giordani, « L'Alta Pulitica et la Bassa Pulitica, valeurs et comportements politiques dans les communautés corses XIX^e-XX^e siècles » in *Études Rurales*, n° 63-64, juillet-décembre 1976, p.-171-189

18. Voir plus haut.

19. Antoine-Toussaint avait été conseiller municipal de Ventiseri quelques années auparavant.

20. Marseille est la ville où nombre d'habitants originaires de Chisà se sont installés.

21. Contrairement à l'érection du monument aux morts du village qui n'intervient qu'en 1954 après une âpre lutte entre la municipalité gavi-niste et une partie de la section locale des anciens combattants acquise aux giacobbistes...

En dehors de ces pratiques clientélares, d'autres coutumes sociales et ethno-anthropologiques caractérisent la vie politique locale à l'instar d'autres communautés insulaires :

« Même aux élections dans le temps, il y avait des chansons improvisées même quand j'étais encore maire. Les gagnants chantaient au détriment des perdants. Ça durait une heure, un jour et puis c'était fini. Mais sans rancunes. Maintenant c'est plus la même chose. On ne peut pas comparer. »

En 1984, après trente ans passés à la tête de la municipalité, Albert-Timothée s'incline devant le candidat communiste.

Exceptionnel parce que tous les anciens coloniaux ne sont pas devenus maires de leur village d'origine, le témoignage d'Albert-Timothée Giudicelli n'en est pas moins exemplaire et ce à plus d'un titre. À travers les motivations de ce *Fiumorbacciu* apparaissent l'ensemble des raisons qui ont poussé des milliers de jeunes corses à s'engager dans les troupes coloniales : modèles sociaux, contexte économique et soif d'aventure que seul la mythification d'un empire colonial est capable d'assouvir. Si chacun de ces migrants, en tant qu'individu, a eu sa propre perception et son propre vécu de « leur » colonisation, le témoignage d'Albert-Timothée recoupe une conviction bien établie et généralisée : celle du bon droit de l'œuvre colonisatrice de la France.

Mais, au niveau d'un horizon plus réduit, celui de la Corse, ce parcours est tout autant symptomatique de grandes évolutions que connaît la société insulaire au XX^e siècle.

Ainsi, ce cas d'élite municipale issue en grande partie de l'expérience aux colonies révèle également une autre évolution que connaît le monde politique insulaire après la seconde guerre mondiale : le glissement idéologique des élus issus du monde ancien combattant colonial de la gauche vers la droite. En effet, durant l'entre-deux-guerres, le monde ancien

combattant corse est organisé et politisé par le PRDS de Landry : le cas de Simon-Jean Bonnardi (1870-1951) ancien colonial maire de Sarrola-Carcopino durant deux décennies, étudié par Charlie Galibert²² ou l'exemple de Jean-Charles Murati (1883-1941), retraité de l'infanterie coloniale, conseiller général et maire de Muratu durant l'entre-deux-guerres cité par Pascal-Ange Torre²³ en témoignent tous deux.²⁴ Toutefois, à partir des années 1950, comme le révèle l'itinéraire d'Albert-Timothée Giudicelli, le gavinisme semble avoir assuré son retour sur l'échiquier politique insulaire par une captation du courant gaulliste – remède garanti à la collusion des pietristes avec le vichysme – et passant inévitablement par l'élection d'élus qui sont des anciens cadres des troupes coloniales et de l'armée d'Afrique se réclamant du général De Gaulle.²⁵ La carrière municipale d'Albert-Timothée Giudicelli le révèle comme celle que nous avons pu retracer par ailleurs²⁶ d'Ange Bonetti, (1904-1974) ancien adjudant-chef du 8^e RTM et maire gaviniste de Chiatra di Verde durant onze ans.

Plus généralement, ce récit de vie témoigne fidèlement de cette pesanteur traditionnelle des valeurs militaires au sein de la société et de la culture insulaires qui explique cette « vocation » coloniale comme modèle d'ascension sociale, modèle en bien des points déjà archaïque en 1920-1930 si on le compare à l'ensemble national. L'engagement dans les troupes coloniales a indubitablement été un facteur de promotion sociale, même relative. Mais, surtout, la formation administrative de ces cadres inférieurs coloniaux a bel et bien généré un renouvellement voire une recomposition des classes dirigeantes insulaires au moins au niveau municipal. Ces phénomènes prouvent finalement en quoi la migration coloniale peut également se révéler comme facteur d'intégration à la nation, sans pour autant être synonyme d'acculturation.

22. C. Galibert, *Éléments d'une anthropologie de l'acteur et de l'observateur, Sarrola-Carcopino, village corse 1945-1939*, op. cit., et du même auteur, *La Corse, une île et le monde*, PUF, Paris, 2004.

23. P.-A. Torre, *Le radicalisme en Corse sous la Troisième République*, thèse de doctorat, Université de Paris XIII, 2001, 4 volumes.

24. Une étude du monde ancien combattant corse au XX^e siècle reste à faire et permettrait d'explorer cette piste de recherche.

25. Cependant, il faut préciser que durant cette même période, la gauche résiste bien et par exactement le même moyen. Ainsi, la fédération corse du PCF, qui, à la faveur de la Résistance, a rallié à elle de nombreux militaires de carrière à la retraite comme par exemple le lieutenant d'artillerie coloniale François Cucchi (1901-1963) conseiller municipal communiste de Sartène dans les années 1950.

26. Nous remercions ici son fils, Marc Bonetti, pour nous avoir laissé consulter et reproduire ses documents familiaux.

La Corse et la science politique : une introduction à la littérature

Christophe ROUX

LES ÉTUDES DE SCIENCES HUMAINES et sociales ayant choisi la Corse pour terrain ont pris un essor particulièrement visible dans les années 1970, et en leur sein, l'histoire, l'ethnologie et la linguistique se sont taillées la part du lion. Ce n'est pas un hasard si l'essentiel des structures de recherche universitaire spécialisées sur le domaine corse, essentiellement basées en Corse et en Provence, a dû son impulsion à des représentants de ces disciplines. L'objet de cet article est de contribuer à l'enrichissement de la démarche par l'introduction, dans le concert des approches, des travaux issus de la science politique, essentiellement française puisque, principe tacite de territorialité oblige, c'est de France que proviennent les quelques études s'étant penchées sur la Corse dans cette discipline et que nous présenterons ici.

Cela suppose au préalable de présenter très succinctement cette discipline peu visible dans les études corses. La science politique représente la branche des sciences sociales qui étudie les phénomènes politiques. Derrière cette définition d'aspect tautologique, les manuels renvoient classiquement à deux acceptions (science de l'État et science du pouvoir), toutes deux jugées insatisfaisantes, la première étant trop limitée (il existe des phénomènes politiques hors de l'État), la seconde trop extensive (des relations de pouvoir existent qui ne sont pas politiques). Bien que ces propositions sont d'ordinaire dépassées en faveur d'une approche dite « constructiviste » du politique (selon laquelle il n'existe pas de définition a priori mais un processus de construction du caractère politique ou non de problèmes traités par les individus), contentons-nous d'indiquer, en simplifiant à l'extrême, quelques-uns des objets étudiés par bon nombre d'études de science politique : les mécanismes électoraux, les partis politiques, les mobilisations syndicales ou les mouvements sociaux, les questions de la légitimité du pouvoir ou de la violence sont de celles régulièrement traitées dans ce cadre. Dès lors, les présupposés du langage courant, que ce soit lorsque la science politique évoque « sciences po »

(c'est-à-dire l'Institut d'études politiques de Paris, vivier des élites nationales françaises où la science politique n'est que l'un des cours dispensés) ou que ce soit par référence au « politologue » (ce spécialiste interrogé lors des grandes consultations électorales par les journalistes et qui rebutent un certain nombre de praticiens préférant le terme de « politistes »), sont extrêmement réducteurs.

En outre, cette jeune discipline (Favre 1989), par ailleurs présidée depuis un certain nombre d'années par un originaire de l'île (cf. Leca 2001), n'existe pas seulement comme simple savoir mais procède de l'activité, comme pour toute discipline, d'une communauté scientifique. Tout un ensemble de traits constitutifs le rappelle. Dans l'organisation universitaire d'abord : des enseignements dans les Instituts d'études politiques et depuis les années 1960 dans les Facultés de droit ainsi que dans certaines Facultés de lettres, un concours d'agrégation universitaire propre depuis le début des années 1970, une section spécifique au CNRS (aujourd'hui la section 40) en sont les points saillants. Cela se retrouve dans le domaine de la recherche avec l'association professionnelle (l'Association Française de Science Politique, née en 1949, à laquelle s'ajoutent celle des enseignants chercheurs et celle des doctorants et leur liste de diffusion), plusieurs revues spécialisées (celle de référence, la *Revue Française de Science Politique*, publiée depuis 1951, est l'une des plus ancienne d'Europe), ainsi que des manuels et des collections spécialisées chez les éditeurs universitaires. Bref, la discipline est une réalité forte dans le panorama des sciences humaines et sociales françaises. Elle l'est aussi au niveau européen et international où le Royaume-Uni et, surtout, les États-Unis constituent des places fortes richement dotées en moyens et expliquant le rôle désormais acquis de l'anglais comme langue de communication internationale.

Ainsi définie, la science politique se présente sous le registre de la spécificité. Pourtant, cela ne signifie pas qu'elle pratique l'exclusive. On sait que l'étude des phénomènes politiques peut faire et a fait l'objet d'une multitude d'approche concurrentes : l'histoire, l'anthropologie et la sociologie, voire la philosophie et la psychologie, peuvent fournir leur contribution. Dès lors, il est possible de rencontrer l'expression « sciences sociales du politique » (une revue – *Politix*, fortement influencée par les perspectives de la sociologie bourdieusienne – a carrément adopté cet intitulé dans son sous-titre) pour renvoyer à une conception lâche des frontières de la science politique, lui permettant de coopérer avec les autres disciplines et d'intégrer leurs apports dès lors que l'on s'attache non seulement à collecter des faits mais aussi

à formuler des hypothèses interprétatives ou à élaborer sur leurs bases des modèles théoriques. Cette insistance sur la transdisciplinarité est d'ailleurs une spécificité française par rapport à ce qui se fait dans les pays voisins, et est particulièrement recommandée pour l'étude des phénomènes politiques observés en Corse.

Ce rappel, que nous avons réduit au minimum indispensable dans une intention pédagogique, était nécessaire pour signifier aux chercheurs s'étant penché sur la Corse que, aux côtés des piliers de l'histoire et de l'ethnologie, il existe un domaine qui a apporté sa contribution. Nous verrons d'abord qu'elle l'a fait dans une mesure qui nous paraît certes étrangement faible au regard de ses potentialités, et pour des raisons parfois critiquables. Pourtant, ces inhibitions ne doivent pas ignorer l'apport des quelques travaux dont nous rappellerons l'origine et les apports.

1. Les raisons d'une omertà académique

D'emblée, une remarque s'impose : la Corse n'a que peu intéressé les politistes. Alors que la passion pour la politique figure au premier rang du vademecum des clichés sur la Corse et ses habitants, et que l'île revient périodiquement à la une de l'actualité française, c'est là un paradoxe. Comme on le lira plus loin, l'inventaire des ouvrages que l'on peut regrouper sous ce label disciplinaire est vite fait et c'est sur les doigts de la main que s'épuise le comptage des travaux essentiels. Évidemment, il n'a jamais été préconisé de ne pas étudier la Corse. Mais l'île, parce qu'elle est souvent évoquée dans le débat public en France, a quelque prétention à recevoir une attention qui se fait désirer. Avant d'aller plus avant, tâchons de comprendre quels sont les motifs de ce faible investissement. Nous proposerons ici des hypothèses en nous appuyant sur le cas de la branche constituée par l'analyse électorale.

La sociologie électorale est en effet l'un des domaines les plus classiques d'investigation en science politique, où la France possède une tradition propre initiée par les géographes. Depuis le début des années 1980, chaque consultation électorale est analysée par des politistes et donne lieu à une publication, comme lors des élections régionales en France depuis 1986 (Perrineau 1987, Habert, Perrineau et Ysmal 1992, Perrineau et Reynié, 1999), avec des chapitres régionaux. Or, dans aucune d'entre elles la Corse ne figure. Lorsque paraît le premier volume « régional » en 1987 sous le titre évocateur France : le baptême des urnes, rappelons que l'on a déjà voté trois fois en Corse-du-Sud et quatre fois en Haute-Corse ! C'est en relisant

dans le détail d'autres recherches et en discutant avec les spécialistes que les raisons de cette exclusion tacite se dégagent. Avant tout il faut mentionner le fait que la science politique n'est guère implantée à l'Université de Corse où elle est une discipline optionnelle au sein du cursus juridique (ailleurs elle est une branche autonome à partir du second cycle) : cela prive les coordinateurs d'un correspondant local aux faits de la chronique politique et parlant le même langage disciplinaire lors des appels à contribution. Qu'à cela ne tienne : on peut imaginer qu'un chercheur en poste sur le Continent soit attentif au cas corse. Ce sont alors les spécificités insulaires qui viennent s'opposer à l'inclusion de la Corse dans le cadre français. Ces spécificités sont de trois ordres.

Elles sont d'abord institutionnelles : le particularisme statutaire fait que, par souci d'homogénéité et de comparabilité, des règles électorales propres à l'île (l'anticipation électorale autorisée par le statut Defferre, les deux tours de scrutin organisés dans le cadre du statut Joxe ou le seuil de représentativité resté à 5 % contre 10 % ailleurs en 2004) sont des éléments qui viennent troubler l'uniformité des conditions de déroulement du scrutin. À la vérité, ce choix, qui se retrouve par exemple dans les recherches italiennes restreignant leur cadre d'étude aux quinze régions à statut ordinaire en ignorant les cinq régions à statut spécial, ne constitue pas un véritable obstacle, mais procède plus du souhait d'éviter de prendre en compte une difficulté supplémentaire dans une recherche déjà complexe. On habille parfois cette manœuvre en considérant que la Corse ne constitue pas un territoire métropolitain mais d'outre-mer, ce qui nous paraît un abus de langage.

Une deuxième source de spécificité est celle de la difficile insertion des cadres politiques corses dans des tendances nationales plus larges. Les récentes élections territoriales de 2004 en ont encore apporté l'exemple : par rapport au Continent, certains partis se présentent en Corse exceptionnellement faibles (le PS, l'UDF, le FN) tandis que d'autres sont absents en tant que tels (extrême gauche, écologistes) ; dans le même temps, la famille des partis régionalistes, marginale en France où ses résultats globaux des années 1990 tournaient en métropole autour du demi pourcent des suffrages exprimés, a en Corse un poids inédit avec la relative importance des partis nationalistes. Il est dès lors extrêmement délicat d'intégrer ces traits spécifiques dans des logiques plus larges. Pourtant, l'esprit scientifique voudrait que là où un territoire fait exception à des tendances observées ailleurs, on aille à la recherche de ses causes : la spécificité devrait

exciter la curiosité au lieu de pousser au boycott. C'est ici que l'on retrouve la dernière spécificité non dite sur la Corse : celle de la nature de son vote.

Pour le dire avec une brutalité que n'osent avancer nos spécialistes, il existe une clause implicite qui justifie, en addition aux trois précédentes, le traitement particulier de la Corse : le vote y serait trop influencé par la fraude et le clientélisme. Du point de vue des principes, toute démocratie représentative suppose un citoyen éclairé et informé, dégagé de tout lien communautaire qui fait de son suffrage le résultat d'une libre appréciation des qualités du programme du candidat qui se soumet à lui. Ce mythe démocratique, dont un certain nombre de travaux empiriques ont tôt montré, dès les années 1960, qu'il ne correspondait pas à la réalité, continue cependant à structurer le discours de l'analyse : l'acte électoral est un vote d'opinion et non un vote d'échange, comme cela advient dans la relation clientélaire. Si la compétition qui procéderait de ces stratégies concurrentes de captation des voix contre des faveurs n'a pas le sens qu'il faut, comment prétendre pouvoir analyser la rationalité de l'électorat, a fortiori quand les pratiques de fraude sont massives et accentuent la distorsion ? C'est en dehors des études précédemment citées qu'il faut découvrir ces motifs. Ainsi, l'entrée « Corse » du Dictionnaire du vote de Paul Bacot se contente de cette laconique définition : « Région française dotée d'un statut particulier... et, encore récemment, d'une solide réputation de tradition de fraude électorale » (Bacot 1996, 53-54). C'est toutefois dans un volume plus ancien (Bon & Cheylan, 1988, 208) que l'exclusion de la Corse, rangée comme souvent dans la catégorie « Outre-mer » (sic), est argumentée comme suit : la Corse présente en effet des variations sans rapport avec les tendances nationales. C'est explicitement cet écart (« nous n'avons pu tenir compte des données de la Corse, qui s'écartent trop des habitudes « continentales » » écrivent-ils) qui justifie le traitement particulier du territoire insulaire. Celui-ci trouve sa raison dans la prégnance du clientélisme, certes non pas spécifique à cette région puisqu'il « demeure largement présent dans la vie politique de nombreux départements méridionaux », mais dont l'intensité ne rend pas possible le fait « de considérer les résultats électoraux comme un indicateur des positions politiques des électeurs ». Le système politique corse fonctionne selon « d'autres règles » et l'analyse électorale renvoie alors à celle « du système des clans » et des « systèmes sociopolitiques qui gouvernent les comportements électoraux en Corse ».

Il n'est pas question ici de nier la réalité des pratiques incriminées en Corse : elles existent. Du point de vue de l'analyse, les conséquences qu'en tirent les analystes sont cependant contestables à deux titres. D'abord, il est improbable que ce soit exclusivement à la lumière conceptuelle du seul vote d'échange que l'acte électoral puisse être appréhendé en Corse (les 49 % réalisés par les gauches aux territoriales de 2004 le suggèrent) : il peut coexister avec le vote d'opinion, et les patrons n'ont pas les ressources pour assurer à tous les clients les faveurs nécessaires. Surtout, il est contestable de présenter ces phénomènes comme des spécificités corses et de croire qu'elles n'ont pas cours sur le Continent. Il ne s'agit pas de se placer sur le terrain du Corse offusqué par les préjugés qu'il s'agirait de déplorer en affirmant que les habitants de l'île sont aussi vertueux que sur le Continent, mais d'utiliser les facilités d'observation qu'offrent la Corse (pratiques plus ostensibles, comme le fait de ne pas entrer dans l'isoloir, même si l'on est plus rigoureux sur cet aspect de la procédure de nos jours, ou bien conjugaison de la faiblesse démographique et du surémiettement communal) pour interroger les pratiques en cours dans d'autres régions françaises. Il est clair qu'à cet égard localiser les déviations à la marge du territoire permet de réaffirmer qu'au centre le corps est sain ; et, accessoirement, pour les chercheurs, suivre cette dichotomie, c'est aussi ne pas remettre en cause des techniques d'investigation (reconstitution des réseaux sociaux et de leurs dynamiques immédiates) qui seraient encore plus lourdes que celles traditionnellement utilisées (principalement celles du sondage d'opinion) et compliqueraient grandement leur tâche.

À travers cet exemple, on voit donc que la Corse, en partie en raison d'un défaut de structures, mais surtout par le fait d'une certaine spécificité et des usages qui en sont faits, reste dans l'ombre de l'exotisme. De cette marginalité ont pourtant dépassé quelques travaux que nous présenterons après avoir rappelé les grandes orientations de recherche qui se sont développées en sciences sociales sur la politique corse.

2. Les approches de la science politique sur la Corse

Comme nous l'avons dit, la politique en Corse est abordée suivant le registre de la spécificité. C'est cette spécificité qui fournit les titres les plus évidents pour attirer l'attention des chercheurs, et deux traits saillants de celle-ci, constitués, pour reprendre les termes du débat public, par « le clan » et « le nationalisme », ont largement orienté les études pluridiscipli-

naires qui se sont penchées sur la Corse. Il convient de préciser que ces deux phénomènes se rattachent à deux domaines sur lesquels il existe une littérature extrêmement vaste au niveau international.

Un premier courant, où les chercheurs corses ont exercé un rôle moteur via l'histoire et l'anthropologie, s'est attaché à l'étude du fonctionnement de la politique locale : cela s'est principalement structuré autour du phénomène clanique à la suite des travaux pionniers de Georges Ravis-Giordani, Francis Pomponi et de Gérard Lenclud à partir de la deuxième moitié des années 1970. À une époque marquée en Corse par la montée en puissance du nationalisme qui se posait en rupture vis-à-vis des clans, les chercheurs se sont attelés à étudier scientifiquement ce processus mis à l'index. C'est ainsi qu'a été mise en lumière la structure binaire *partitu/contrapartitu*, fonctionnant sur la base d'allégeances puisant dans des liens de parentèle et des échanges clientélares et agencés selon une structure pyramidale partant du plus petit ou plus grand échelon territorial.

Un second courant, où en revanche les chercheurs corses ont été davantage en retrait, est celui de l'analyse du phénomène nationaliste. Si ses protagonistes tendent à devenir bavards, avec une multiplication de témoignages dans la période récente, ses analystes sont peu diserts. Ce silence est particulièrement étonnant lorsque l'on constate les innombrables études que la contestation nationalitaire a suscitées dans d'autres régions d'Europe. À défaut de place, contentons-nous d'indiquer les grandes étapes de l'appréhension du phénomène nationaliste : c'est, semble-t-il, de la sociologie que sont venues, à partir de la fin des années 1970, les premières interprétations, proposées par Wanda Dressler (1979), auteur d'un rapport de recherche inédit mais qui fournissait ce qui semble être la première analyse articulée de la mobilisation autonomiste et qui la liait aux politiques de développement régional impulsées dans l'île à partir de la fin des années 1950. Que ce soit sous l'angle des mobilisations (que l'on y recoure par le terme générique d'action collective ou ceux, plus spécifiques, de mouvements sociaux) ou bien sous celui du nationalisme (pour lequel les études se sont multipliées, dont les auteurs de plus grande envergure, britanniques, ont été largement traduits – ce qui est exceptionnel quand on connaît le provincialisme français en la matière – et qui dispose de plusieurs revues anglophones spécialisées et de manuels), le corpus théorique est très abondant et la plupart des pays d'Europe ont été visités : ainsi les nationalismes gallois, écossais ou la question irlandaise au Royaume-Uni, les tensions entre Wallons

et Flamands en Belgique, la force des revendications en Catalogne et au Pays Basque, voire en Galice, ou la révolte populiste de « Padanie » ont été l'occasion d'innombrables études. Tel n'est pas le cas pour la Corse, malgré les éléments d'histoire contemporaine existants (la reconstruction non publiée de Dottelonde 1984, plus récemment Pellegrinetti et Rovere, 2004, 4^e partie).

Les travaux que nous entendons introduire ici s'inscrivent majoritairement dans le deuxième champ. Faute de place nous n'incluons pas ici les travaux des géographes dits de l'école d'Hérodote qui se placent dans la démarche « géopolitique », sous-discipline assez structurée (un réseau de chercheur, un fondateur, un cursus universitaire à l'université de Paris VIII, une revue) : les réflexions sur la Corse ont été relativement conséquentes au regard du peu d'attention générale que l'île a reçue. Différents articles publiés dans la revue *Hérodote* et pas moins de deux « Géopolitiques » : l'une par Pierre Tafani (1986), une longue contribution aux trois volumes de la *Géopolitique des régions françaises*, et republiée dans le cadre d'une coédition Fayard et La Marge, la seconde par Marianne Lefèvre en 2000. Si toutes les deux insistent sur le caractère particulier des modes de régulation politique en Corse, la seconde se distingue par sa position normative plus explicite, que l'on peut rattacher au « camp républicain ».

J'entends ici évoquer, de manière plus substantielle que je ne l'ai fait ailleurs, les quatre ouvrages qui se rattachent à l'apport de la science politique depuis la fin des années 1980.

John Loughlin, le pionnier irlandais

La thèse du politiste irlandais John Loughlin, soutenue en 1987 à l'Institut Universitaire Européen de Florence – cette institution, bien que située en Toscane, est une enclave anglo-saxonne quant à sa manière de concevoir la discipline et ne relève donc pas des cadres « italiens » – se penchait sur la Corse comme cas de nationalisme ethnique et de régionalisme en France : tels étaient ainsi dépeints les traits caractéristiques de la question corse étudiés par Loughlin dans les années 1980, en référence à la période intense d'activisme du FLNC alors uni, d'affirmation de mouvements politiques et de mesures d'accommodation consistant en la mise en place du premier statut de décentralisation de 1982. Si le premier chapitre annonçait un recours à différents éléments de théorisation, le reste de la thèse est, pour l'essentiel, une reconstruction historique qui, en simplifiant, se focalise sur trois phases essentielles de la tension entre centre et périphérie : d'abord, la

période d'intégration nationale qui court du Second Empire jusqu'au sortir de la Seconde Guerre mondiale (l'auteur, bien qu'étranger, y montrant une belle capacité à expliciter le caractère dual du processus qui a permis la construction d'un lien fort à la République française tout en maintenant un particularisme corse indéniable) ; ensuite la période de mobilisation nationaliste à partir, conventionnellement, de 1959 ; enfin, les politiques d'accommodation mises en œuvre dans le cadre des premières lois de décentralisation. L'analyse, bien qu'assez nettement descriptive, a le mérite d'être, à notre connaissance, la première à avoir ancré la réalité politique corse dans le champ des questionnements de la science politique. Malheureusement, l'étude est restée confinée à son statut de thèse non publiée, stockée dans une bibliothèque sur les hauteurs de Florence.

Jean-Louis Briquet et la synthèse clientéliste

La tradition en mouvement, version publiée en 1997 d'une thèse soutenue trois années plus tôt en Sorbonne sous la direction de Jacques Lagroye, peut apparaître à certains égards comme le prolongement de la synthèse qu'Antoine-Marie Graziani avait fourni de la période génoise ; l'historien achevait en effet son ouvrage sur ces mots : « au fond, les gouverneurs génois peuvent passer, bons ou mauvais, forts ou faibles, intègres ou malhonnêtes, les principaux insulaires continuent, eux, leur domination séculaire sur la Corse » (Graziani, 1997, 216). Persistance des notables malgré le progressif affermissement des tendances absolutistes de la République de Gênes : c'est cette même persistance, cette fois sous le régime de la République française, que Jean-Louis Briquet entend interpréter.

Sa démarche s'inscrit dans le courant de la sociologie historique du politique. Il entend renverser la vision commune d'une politique archaïque pour en expliciter le dynamisme. Tradition oui, mais en mouvement, nous indique le titre : la permanence de la structure clanique suppose moins l'opposition que l'adaptation au changement. Pour l'expliciter, l'auteur fournit au passage une synthèse critique de la vaste littérature sur le clientélisme et revient sur les périodes charnières de l'histoire de la Corse républicaine. Après avoir rappelé le fonctionnement du rapport d'obligation, l'auteur passe en revue les vagues de modernisation politique qui ont conduit à la diffusion des modes actuels de politisation, et insiste de manière décisive sur l'importance du développement de l'État-Providence et des fonctions lui étant afférentes pour rendre compte de la capacité des chefs de clans à

obtenir des nouvelles ressources. C'est sous l'angle des rapports d'obligation que l'auteur éclaire la période jusqu'alors relativement peu étudiée de la Troisième République. Les réformes mises en œuvre (développement de l'État-Providence sous la Troisième République ou décentralisation sous la Cinquième République) se trouvent ainsi systématiquement captées par la classe politique insulaire et capitalisées en ressources activées dans la relation clientélaire, ce qui explique que les statuts Defferre et Joxe n'aient pas bouleversé la donne politique dans l'île.

Ajoutons deux autres éléments découlant de l'exploration menée par Briquet. D'une part, bien qu'il ne systématise pas la démarche comparative, en plusieurs points de son exposé l'auteur remarque que les processus observés en Corse ont des équivalents dès lors que l'on s'extrait de l'optique particulariste et que l'on se rappelle que l'on étudie un cas de politique en milieu essentiellement rural. D'autre part, cette focale sur la dynamique clanique le conduit à analyser la mobilisation nationaliste comme une tentative, plus sérieuse dans son ampleur que celle consistant dans l'entre-deux-guerres et communiste dans l'immédiat après-guerre, de contester le monopole de représentation de la classe politique insulaire en termes de positions dans le champ social dans un contexte de mutations socio-économiques profondes. L'ouvrage constitue donc l'un des guides essentiels de la compréhension du politique en Corse.

Emmanuel Bernabeu-Casanova : une application du modèle de Hroch

Le livre d'Emmanuel Bernabeu-Casanova, tiré de recherches initialement menées dans le cadre d'un mémoire de fin d'études à l'Institut d'Études Politiques de Grenoble (c'est à ce titre que nous incluons son ouvrage dans la catégorie « science politique », même s'il bifurquera ensuite vers la géopolitique de l'école d'Hérodote) pour s'inscrire dans la démarche de science, retrace lui aussi la genèse historique du nationalisme corse, mais en s'appuyant sur un modèle théorique bien précis : celui de l'historien tchèque Miroslav Hroch. Ce dernier est l'auteur d'un classique de la littérature sur le nationalisme, originellement publié en langue allemande en 1968, puis traduit en langue anglaise (une édition anglaise en 1985 et une américaine en 2000). Passant en revue différents mouvements de renaissance territoriale en Europe centrale et orientale au XIX^e siècle, il met en évidence l'existence de deux grandes tendances à l'œuvre dans les mobilisations nationalistes. D'une part, celle-ci est le fait d'une élite intellectuelle mobilisée qui constitue la seule tendance sociologique à l'œuvre dans

des cas fort divers entre eux ; d'autre part, toutes les mobilisations se développent selon une séquence en trois temps : une phase de mobilisation élitiste culturelle (phase A), une phase de mobilisation élitiste politique qui la prolonge (phase B), et une phase de diffusion de la mobilisation nationaliste vers les masses (phase C).

Bernabeu-Casanova considère la Corse comme un exemple de manifestation nationaliste et insère les phases de la mobilisation nationaliste corse dans le schéma élaboré par Hroch, et particulièrement sur la transition de la phase B à la phase C. Comme chez Loughlin, le cadre est largement descriptif, mais l'ouvrage semble également être pionnier en France dans la mesure où il s'attaque à la mobilisation nationaliste corse par le prisme, même utilisé de manière passive, du nationalisme, qui alimente d'ailleurs abondamment la bibliographie. L'auteur, qui a conduit un entretien avec Edmond Simeoni livré en annexe, estime que l'année 1984 (celle de la participation des mouvements légaux liés aux clandestins dans les institutions régionales tout en maintenant explicitement l'action violente) marque « l'échec » du nationalisme corse.

Xavier Crettiez et les logiques comparées de la violence

La question corse de Xavier Crettiez (1999) se présente comme un ouvrage de synthèse sur la contestation nationaliste corse. Les étapes de son développement sont présentées de manière plus articulée que dans les recherches de Loughlin et de Bernabeu-Casanova et en constituent l'exposé sûrement le mieux maîtrisé. Toutefois, la qualité essentielle de l'ouvrage réside dans l'attention particulière que l'auteur offre à la question de la violence politique qui constitua l'entrée par laquelle Crettiez s'attaquait à la Corse dans sa thèse de science politique (dirigée par Philippe Braud et également soutenue, en 1996, en Sorbonne). L'apport décisif de ce travail est l'optique comparative qui surplombe l'ouvrage : la thèse comparait les processus de violence politique en Corse et au Pays Basque, et cette mise en perspective sera étendue au cas nord-irlandais, dans le cadre de recherches coordonnées par l'auteur (Crettiez et Ferret 1999) au sein de l'Institut des Hautes Études sur la Sécurité Intérieure (un institut de recherche récemment créé au sein du ministère de l'Intérieur et éditant la revue *Les Cahiers de la Sécurité Intérieure*). En observant la violence corse avec celles basque et nord-irlandaise, les traits spécifiques en ressortent d'autant mieux : la relativement faible proportion des homicides et la prévalence de la destruction des bâtiments à l'explosif, le caractère ciblé des premiers lorsqu'ils surviennent, et le

caractère auto-limité d'une violence qui par la transgression vise surtout à la transaction avec l'État, sont caractéristiques. Point de guerre entre communautés comme en Irlande, ni de violence radicale comme au Pays Basque : la pression des clandestins corses cherche un dosage lui permettant de s'affirmer sans légitimer dans l'opinion une réaction radicale de l'État. Cette perspective comparée est également pionnière en ce qu'elle rompt avec la règle de la monographie corse, justifiée par une spécificité érigée en postulat. Ici, à la lumière de la comparaison, cette spécificité de la violence est renversée : la Corse n'est plus présentée comme la région française la plus violente politiquement mais se découvre comme la région d'Europe où la violence politique – dont la réalité demeure du reste sujette à caution en raison des dérives de droit commun d'un certain nombre d'auteurs d'attentats – est la plus contrôlée.

Conclusions

Au terme de ce trop bref survol de la littérature, quatre observations peuvent être faites pour résumer les principales tendances à l'œuvre.

1. Les études des sciences sociales du politique portant sur la Corse en France restent peu nombreuses : en cumulant les recherches provenant d'horizons divers, on arrive à un nombre limité de recherches. Les prises de positions des protagonistes des chroniques de la Corse contemporaine (politiques s'exprimant sur le débat « nationalisme corse versus République française » ou récits journalistiques) ont une bien plus grande visibilité que les résultats de la démarche des sciences sociales. Si l'on peut croire que ce déséquilibre traduit la différence entre une opinion publique plus réceptive à l'actualité qu'aux travaux universitaires, le passage régulier de la Corse au premier rang de l'actualité a pourtant de quoi alimenter la curiosité académique, tout comme cela a été le cas ailleurs dans d'autres régions d'Europe. La littérature francophone relative au Pays Basque et à l'Irlande du Nord l'atteste clairement.

2. Ces travaux se caractérisent, pour l'essentiel, par une perspective historique ou socio-historique : il semble y avoir, sinon un retrait des chercheurs dans le passé, en tout cas un schéma d'explication partagé pour l'ensemble des phénomènes observés en Corse et selon lequel les facteurs explicatifs de la réalité actuelle procède de mécanismes anciens à reconstituer.

3. Ces travaux sont en outre souvent limités par une perspective monographique. Alors que le discours dominant sur la Corse puise toujours dans le registre de la spécificité, aucune des investigations développées ne s'est attachée à tester « l'exception corse » : c'est sûrement un point regrettable car la confrontation avec d'autres régions, de France ou d'Europe, pourrait permettre de mieux comprendre les spécificités quand elles existent vraiment et de les contester quand on observe des similarités avec l'extérieur. D'ailleurs, cet isolement a reçu, ces dernières années, une légère inflexion : que ce soit par le rapprochement avec des régions méridionales françaises, d'un côté par la mise en perspective de la Corse avec le Pays Basque et l'Irlande du Nord pour l'analyse des violences nationalistes, de l'autre par l'apparition de comparaisons corso-sardes encouragées par des incitations européennes. On pourrait imaginer d'autres comparaisons sur d'autres thèmes, par exemple le clientélisme, supposé localisé en Corse et absent du Continent (Tafari 2003).

4. Ces études restent également mal diffusées : comme on l'a dit, les « études corses » procèdent largement de l'histoire, de l'anthropologie ou de la linguistique, qui nourrissent l'essentiel des périodiques spécialisés (comme le vénérable *Bulletin de la Société des Sciences Naturelles et Historiques de la Corse* ou *Études Corses*) et des volumes universitaires édités en Corse. Une production essentiellement « autochtone » qui n'exclut pas des traductions de spécialistes étrangers (comme le montrent celles des recherches de Stephen Wilson ou de Marco Cini). On peut ainsi regretter que les rares études dont on a mentionné l'existence restent à l'état ingrat de thèses ou manuscrits non publiés et de ce fait réservés à l'usage d'un tout petit nombre de chercheurs : tel est le sort des recherches de Wanda Dressler, Pierre Dottelonde ou John Loughlin par exemple. Cette faible diffusion prive les chercheurs étudiant la Corse des apports d'une démarche disciplinaire dynamique dont nous souhaitons que chacun prenne conscience de l'existence pour pouvoir, par le croisement et l'enrichissement mutuel des disciplines, aboutir à une meilleure compréhension de l'île.

Références bibliographiques

- Bernabeu-Casanova E. (1997), *Le nationalisme corse. Genèse, succès, échec*, Paris, L'Harmattan.
- Bon F. et Cheylan J.-M. (1988), *La France qui vote*, Paris, Hachette.
- Briquet J.-L. (1997), *La tradition en mouvement. Clientélisme et politique en Corse*, Paris, Belin.
- Crettiez X. (1999), *La question corse*, Bruxelles, Complexe.
- Crettiez X. et Ferret J. (dir.) (1999), *Le silence des armes ? L'Europe à l'épreuve des séparatismes violents*, Paris, La Documentation Française.
- Dottelonde P., *Histoire de la revendication nationaliste corse (1959-1974)*, Paris, Institut d'Études Politiques de Paris, thèse de doctorat en histoire.
- Dressler-Holohan W. (1979), *Développement économique et mouvement autonomiste corse*, Grenoble, Université de Grenoble II, rapport de recherche.
- Favre P. (1989), *Naissances de la science politique en France (1870-1914)*, Paris, Fayard.
- Graziani A.-M. (1997), *La Corse génoise*, Ajaccio, Alain Piazzola.
- Habert P., Perrineau P. et Ysmal C. (dir.) (1992), *Le vote éclaté, les élections régionales et cantonales des 22 et 29 mars 1992*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Leca J. (2001), « Une relecture cavalière des débuts », *Revue Française de Science Politique*, 51 (1-2).
- Lefèvre M. (2000), *géopolitique de la Corse. Le modèle républicain en question*, Paris, l'Harmattan.
- Loughlin J. (1987), *Regionalism and Ethnic Nationalism in France : A Case Study of Corsica*, Florence, Institut Universitaire Européen, thèse de doctorat en sciences politiques et sociales.
- Pellegrinetti J.-P. et Rovere A. (2004), *La Corse et la République. La vie politique de la fin du second Empire au début du XXI^e siècle*, Paris, Seuil.
- Perrineau P. (dir.) (1987), *Régions : le baptême des urnes*, Paris, Pédone.
- Perrineau P. et Reynié D. (dir.) (1999), *Le vote incertain, les élections régionales de 1998*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Tafani P. (1986), « La Corse », in Lacoste Y. (dir.), *Géopolitique de la France*. Tome III. La France du sud-est, Paris, Fayard.
- Tafani P. (2003), *Les clientèles politiques en France*, Monaco, Ed. du Rocher.

Les représentations du paysage du XVIII^e siècle à nos jours, au travers des récits de voyages et des guides touristiques

Sylvie GAUCHET*

VOYAGEURS, ARTISTES-PEINTRES OU PHOTOGRAPHES, guides de voyages ou cartes postales ont forgé et continuent à façonner au travers de récits, de gravures ou de photographies, des représentations du paysage corse. Composées d'une succession d'images sans lien apparent, de données géologiques ou écologiques, ou bien encore étroitement imbriquées à la société qui les a produites, ces images qui évoluent avec le temps sont attendues, sinon recherchées par les visiteurs.

Il ne semble donc pas inutile d'analyser comment sont construites ces « unités paysagères » et comment il est possible de passer d'un paysage représenté à un paysage sujet d'analyse et de compréhension, voire finalité pour l'action.

Apportées massivement par le tourisme, ces images sont importantes car, en précisant la demande vis-à-vis du territoire, elles influent sur les choix des habitants du pays. Elles sont souvent celles qui, à terme, seront appropriées par la population même. Les raisons en sont multiples : de l'intérêt économique à promouvoir ce que justement recherche le voyageur à la valorisation culturelle issue de la reconnaissance des spécificités locales.

Introduction

Aucune étude n'a, à ce jour, recensé et analysé l'abondante iconographie paysagère de la Corse en tant que telle, même si elle a enrichi certains ouvrages tel que le *Mémorial des Corses*. Nous ne reprendrons pas ici les premières descriptions, comme celles de Diodore de Sicile ou de Sénèque ; nous partirons du XVIII^e siècle pour tenter de comprendre quelles sont les

* Cet article reprend certaines des données collectées en 1995 par Sylvie Gauchet, E.N.S.P., département Sciences de l'homme et de la société, dans le cadre du protocole de collaboration scientifique unissant l'École nationale supérieure du paysage de Versailles et le parc naturel régional de Corse, en vue de la révision de la charte de ce dernier. Il est publié avec l'aimable autorisation du Parc naturel régional de Corse.

représentations qui ont façonné les attentes des visiteurs d'aujourd'hui. Nous avons choisi de les approcher au travers de quelques guides de voyages, d'images, de descriptions.

Approches sensibles et pittoresques confrontées aux descriptions précises, détaillées, « scientifiques » du territoire se sont succédées depuis le XVIII^e siècle et ont façonné des représentations des paysages que nous essaierons de caractériser.

Ces représentations auront d'autant plus d'impact sur le corps social qu'elles correspondent à des stéréotypes, à des clichés. Au XVIII^e siècle, les représentations illustrent la Corse de Paoli : « l'île sauvage habitée par un peuple démocrate de poètes et de philosophes naturels »¹ (Voltaire, Rousseau, Boswell, les théoriciens politiques de l'Aufklärung²). Ensuite vient la Corse des romantiques, puis celle des voyageurs-reporters de la fin du XIX^e siècle, celle des illustrateurs de récits de voyage. Ces récits ont une certaine importance, car ils annoncent le tourisme actuel. En parallèle apparaît l'image de la Corse île-jardin, royaume de la plaisance, paradis climatique, qui forme une sorte de prolongement insulaire de la Côte d'Azur ou de la Riviera.

Nous articulerons cette étude sommaire autour de quelques grandes axes :

- les premières représentations de paysages corses au XVIII^e siècle, images rapportées par les navigateurs, les géographes, les militaires ;

- les représentations véhiculées par la littérature romantique et les récits de voyageurs au cours du siècle passé ;

- les représentations d'artistes des XIX^e et XX^e siècles, à partir, notamment, des études de Jean-Marc Olivesi, conservateur du Musée de la Corse ;

- les paysages proposés à la découverte des touristes au travers de guides de voyages (guide du Touring Club de France, guide vert Michelin, guide de la Manufacture, guides Gallimard).

- les images de la Corse d'aujourd'hui, proposées au grand public, par Emmanuel Saïller, photographe et reporter, et racontées par Gabriel-Xavier Culioli.

I – La Corse des XVIII^e et XIX^e siècles

1.1. De la Corse inconnue à la Corse exotique : de la Corse des géographes à celle des voyageurs

Les premières représentations des paysages corses sont celles des géographes, hommes de science, qui travaillaient pour les besoins de la navigation, pour ceux de l'érudition et aussi pour soutenir des visées politiques et militaires. Elles seront reprises sur le continent par des écrivains et artistes, des philosophes, des historiens.

Les images sont cependant rares. La Corse, île pauvre, n'éveillait avant le XVIII^e siècle ni la convoitise des négociants, ni la curiosité des artistes. Ce ne sera qu'à partir de 1755, lorsque Pascal Paoli dotera l'île d'institutions nationales, que l'attention des penseurs du Siècle des Lumières se tournera avec intérêt vers une œuvre dans laquelle ils voyaient une réalisation libérale entrant dans le cadre de leurs aspirations.



Dans la gravure anglaise de John Browne publiée en 1772, les maisons de Corte semblent vivre au sein d'un vaste jardin britannique. L'ordonnance du décor boisé apporte calme et sérénité à un paysage de montagne qui devient plus lointain. De cette époque datent également des représentations de paysans accompagnés de leur chien et de leurs armes. Plus tard le paysan sera représenté toujours armé, coiffé de son bonnet pointu, la bareta pinzuta, vêtu du pilone et accompagné de son âne.

Après l'annexion de 1769, Versailles prit des mesures pour franciser la Corse ; l'une de celles-ci fut la mise en chantier du plan terrier auquel furent attachés, pendant plusieurs années, une vingtaine de géographes et de dessinateurs.

1 Jean-Marc Olivesi, *Voyages d'artistes en Corse*, p.12.

2 Joachim Sturm. « L'image de la Corse dans la littérature de langue allemande, 1768-1800 », *Études Corses* 25, 1985, pp. 79-108.

L'un d'eux, J. Daubigny, employé au bureau de Bastia, dessina une série de paysages du nord de l'île qui fut publiée en 1786 dans *Le Voyage pittoresque de la France avec la description de toutes ses provinces*. Les images de la Corse qui nous sont parvenues traduisent alors un souci d'exactitude. Quelques années plus tard, un autre ouvrage illustré, *Le Voyage dans les départements de la France*, contiendra lui aussi des dessins sur la Corse, mais avec moins de précisions techniques que les précédents. À côté de ces deux ensembles du dernier quart du XVIII^e siècle quelques représentations plus limitées nous ont été transmises : le port de Bastia par Ozanne, celui d'Ajaccio par Denon et les costumes et les habitants par Grasset Saint-Sauveur. Il existe également, pour cette période, des œuvres de composition réalisées par Vernet et La Croix, qui ne se sont manifestement pas rendus en Corse, et qui nous donnent de Saint-Florent et de Calvi des visions idylliques dans lesquelles de gracieuses jeunes femmes ornent des marines de rêve aux pêches miraculeuses.

En fait, sur la fin du XVIII^e siècle, ce sont les œuvres de Daubigny qui offrent les meilleurs renseignements topographiques. Son métier de géomètre l'a poussé à l'exactitude et il n'est pas tombé dans les représentations de beaucoup d'artistes d'alors qui arrangeaient la réalité pour présenter leurs personnages dans le cadre de charmantes fêtes champêtres. Les représentations qui nous parviennent alors sont celles de la Corse à la veille de la Révolution.

De cette époque, les voyageurs choisissent essentiellement de représenter la Corse des ports, clefs de la maîtrise politique et militaire de l'île.

Au début du XIX^e siècle, l'île ne fait pas l'objet de reportages illustrés, les pensées étant tournées jusqu'en 1815 vers d'autres théâtres d'opérations. À partir du moment où un nouvel ordre européen se stabilise, les esprits deviennent disponibles, avides de nouveauté.

Toutes les régions géographiques attirent alors les romantiques et quand on ne peut partir soi-même, on lit des relations de voyage, qui deviennent abondantes à cette époque. Pour satisfaire l'engouement du public, sont édités des guides et des périodiques destinés à « l'information touristique », remplis d'images, consacrés aux nouveaux visages de l'espace. On peut citer *Le Magasin pittoresque*, *L'Illustration* en 1843, *Le Monde illustré* en 1859, *L'Univers illustré* en 1859, *Le Tour du Monde* en 1860.

L'ensemble de ces publications offre une documentation originale qui permet au lecteur de partager les impressions ressenties par les littérateurs et correspondants de presse au cours de leurs pérégrinations. Cette littérature, souvent précise, est complétée par le roman de mœurs, lequel s'appuie sur des descriptions réelles pour emporter l'imagination vers des spectacles fictifs.

Durant cette période, les dessins qui illustrent les descriptions abondent ainsi que le permet la lithographie. Les imaginations romantiques n'auront que l'embarras du choix pour nourrir leurs rêves d'évasion.

1.2. La Corse pittoresque

Avec le XIX^e siècle, la véritable Corse devient celle de l'intérieur, celle des montagnes, des bergers, des bandits. Les représentations témoignent d'un univers sans cesse menacé fait d'hommes armés, de villages resserrés. Les représentations pittoresques qui suivent traduisent une curiosité devant les spectacles nouveaux et répondent au désir d'échapper à son temps et à son milieu. Anecdotes et descriptions composent une image de la Corse guerrière et pastorale dont le personnage clef est le berger-guerrier.

Les estampes de Daubigny en 1787 n'offraient que des sites du littoral, Joly Delavaubignon qui édite ses estampes dans le *Voyage pittoresque en Corse* (1821-1822) présente des paysages de montagne où les ponts enjambent des torrents, où se creusent des précipices provoquant 'l'effroi et le plaisir', selon ses propres termes. On y retrouve les « grands mouvements violents de la nature », des entassements de rochers, mais aussi de vastes forêts comme celles de Vizzavona et d'Aitone. Ça et là est esquissée la silhouette d'un homme en arme, portant un bonnet pointu.

L'image composite de la Corse sur laquelle se plaquent des clichés antiques et romantiques laisse cependant entrevoir quelques traits constants : un milieu naturel sauvage, un milieu humain farouche.

La fréquentation touristique de l'île commence véritablement à partir de 1830, au moment où les liaisons avec le continent deviennent plus aisées... mais ces touristes-là ne s'aventuraient guère très loin de leur hôtel sur la côte. La Corse intérieure demeure encore largement méconnue.



Le village de La Porta, tiré du Voyage Pittoresque en Corse d'Engelmann s'élève au-dessus d'une couronne de châtaigniers auxquels était attachée l'image de la Castagniccia. La montagne, dominée par le Monte San Petrone, n'apparaît que comme toile de fond de cette région.

Les premiers guides de voyage présentent alors la découverte de l'île comme une aventure : « les paysages merveilleux ne se rencontrent point toujours devant les pas »³. C'est une exploration parsemée de découvertes de lieux et de personnes : « un ravin ignoré et vertigineux », « une cascade nichée au creux d'un bois ». Cette approche touristique de l'île est empreinte du romantisme de l'époque. C'est le sentiment qui guide les impressions et non une rigueur descriptive géographique, botanique ou ethnographique.



La Corse montagneuse est illustrée par un paysage de Vivario. Montagnes et pins laricio dominant le paysage.

La Corse représentée est une Corse de la montagne : « pour retrouver l'individualité de ce pays, il est nécessaire de pénétrer dans la montagne, de s'enfoncer même dans les forêts monumentales du Coscione, de San Pietro di Verde, de gravir des sommets comme l'Incudine, le Monte Cinto ou le San Angelo »⁴.

Les descriptions s'appuient, quels que soient les lieux visités, sur la démesure, l'imprévu, le pittoresque, le sauvage. Les paysages à découvrir sont des paysages de gorges, de sommets, de cascades : gorges du Taravo, du Tavignano, de la Restonica, du Fium Orbo, d'Aïtone.

« La gorge du Fium Orbo va se resserrant et devient de plus en plus farouche. Les falaises des bords sont à pic, sombres évidées, pleines de fissures d'où se précipitent des flots de verdure. Tout au fond, dans un chaos de rochers, gronde le Fium Orbo, le fleuve aveugle. Il y a dans ce précipice un tel amoncellement de roches, qu'il semble que des titans ont secoué et ébranlé les montagnes, dont les quartiers de roches se seraient détachés et auraient roulé jusqu'au fond de l'abîme. »

Dans les gorges d'Aïtone, « L'antre infernal est fait de parois aux formes violentes et de couleur livide. En face, une falaise sanglante tombe à pic comme un immense rideau rigide et tragique. »

Tandis que dans les gorges du Taravo « de hautes falaises de granit se dressent sur ses bords, et des arbres suspendus au-dessus des abîmes laissent retomber leurs branches comme des toisons frissonnantes ».

Ce paysage très minéral est complété par les Calanches de Piana et les forêts de d'Aïtone et de Valdoniello.

La Corse offre le spectacle d'une nature presque vierge, image préromantique au carrefour des voies idéologiques et littéraires. Les représentations qui émergent sont celles d'un milieu sauvage fait de maquis, de forêts, de rochers, d'un peuple de montagnards et de bergers aux pratiques matrimoniales et funéraires étranges, et qui exerce sa propre justice. Les paysages corses sont hostiles et sombres, les mœurs des habitants sont austères.

³ Gaston Vuillier, 1890.

⁴ Gaston Vuillier, 1890.

L'image de la Corse pittoresque est faite de descriptions de spectacles insolites et de la volonté de communiquer des impressions de voyageur : il s'y mêle descriptions et sentiments.

La nature offre un contraste identique à celui des mœurs : pures mais dures. La Scala di Santa Regina inspire « l'horreur et la mélancolie », mais à la sortie de ces gorges rétrécies apparaît une « salle » de verdure ombragée de châtaigniers. La vraie Corse est celle de l'intérieur, comme le décrit M. Hubert Lauvergne, médecin de la Marine du port de Toulon en 1826.

« La véritable Corse n'est point dans les cités où les conquérants ont habité, où des étrangers se sont fixés... mais pénétrons dans le cœur de l'île, là où des montagnes habitées semblent isoler du littoral une race particulière, là où jamais l'art n'a étouffé la nature, nous y trouvons la Corse telle qu'on doit l'offrir aux méditations de sages. »

Hubert Lauvergne. *Le Journal des voyages*, 89^e cahier, 1926, p. 264.

1.3. La Corse romantique

Les récits de voyage présentent au lecteur un ensemble d'idées et d'images dans lesquels la littérature romanesque va puiser pour construire un certain nombre de thèmes. L'aspect « sauvage » de l'île devient « tourmenté, déchiré » comme si la terre elle-même était animée de passions.

Les romantiques retiennent avant tout de la Corse ce qui fait son originalité : le caractère sauvage par opposition à ce qui fait la société. La littérature romanesque de cette époque s'est emparée de l'île pour en faire essentiellement la terre de la vendetta.

Romans et récits de voyage se mêlant dans l'esprit du lecteur du XIX^e siècle pour donner l'image globale d'un décor naturel ensoleillé et contrasté, où se jouent dans la réalité de fatales et noires tragédies. La notion d'île de beauté est loin et faible au regard de ces représentations.

À partir des années 1840, la littérature donne de la Corse de l'intérieur des images de villages aux sombres atmosphères. La Corse a une apparence de drame antique.

Au milieu du XIX^e siècle paraît *Les Français peints par eux-mêmes*. L'ouvrage marque un tournant dans les représentations. Le genre documentaire l'em-

porte désormais sur la fiction. De 1850 à 1870 des reportages de voyageurs venus d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie et de France continentale présentent la Corse de manière objective : son histoire, sa géographie, ses paysages, ses habitants et leurs usages. Citons les travaux de Forester, Galetti, Lear :

– *Rambles in the islands of Corsica and Sardinia*, de Thomas Forester, édité en 1858 à Londres et qui contient plusieurs représentations de paysages ;

– *L'Histoire illustrée de la Corse* de l'abbé Jean-Ange Galetti, publié en 1863 à Paris et qui réunit environ 300 dessins représentant des vues de paysages, des portraits, des faits historiques, des scènes populaires ;

– *Le Journal of a landscape painter in Corsica* d'Edward Lear qui comprend une quarantaine d'illustrations et des descriptions.

E. Lear, sur la montagne corse : « (...) jeux d'ombres et de lumière sur les montagnes, au creux des vallées, les contrastes saisissants, les sommets enneigés, les forêts obscures, l'épaisse toison végétale, les fleurs, les buissons, du cyclamen et du ciste à l'ilex, le chêne, le bouleau et le pin sont omniprésents ». La représentation de la Corse qui domine est celle d'une île au découpage façonné par les montagnes, à la végétation riche.



Le Corte de Lear n'est plus celui de Browne. La ville s'élève derrière le pont du Tavignano et est étroitement associée à la montagne vers laquelle elle se dresse.

De cette même époque date la description faite par G. de Maupassant dans *Le Bonheur* (1884)

« Figurez-vous un monde encore en chaos, une tempête de montagnes que séparent des ravins étroits où coulent des torrents ; pas une plaine, mais d'im-

menses vagues de granit et de géantes ondulations de terres couvertes par le maquis ou de hautes forêts de châtaigniers et de pins. C'est un sol vierge, inculte, désert, bien que parfois on aperçoive un village, pareil à un tas de rochers au sommet d'un mont. Point de culture, aucune industrie, aucun art. On ne rencontre jamais un morceau de bois travaillé, un bout de pierre sculptée, jamais le souvenir du goût enfantin ou raffiné des ancêtres pour les choses gracieuses et belles. C'est là-même ce qui frappe le plus en ce superbe et rude pays : l'indifférence héréditaire pour cette recherche de formes séduisantes qu'on appelle l'art. »

1.4. Lithographie, peinture et photographie

La lithographie a permis de diffuser assez largement des représentations de la Corse accompagnant les récits de voyage et les descriptions. Malgré des réalisations parfois fantaisistes, la volonté de l'auteur est toujours d'illustrer une réalité ou une fiction au travers d'un dessin réaliste. Avec la peinture, le paysage devient un véritable objet d'inspiration artistique. En marge de la littérature d'alors, plusieurs peintres ont choisi de représenter l'île et ont transmis une image de la Corse, plus provençale⁵ que montagnarde, plus proche du monde méditerranéen.

Ainsi, Matisse a surtout considéré l'île comme un vaste atelier où il pouvait expérimenter de nouvelles pratiques picturales. Les paysages qu'il a choisi de représenter se situent dans la tradition des paysages de Provence. Whistler se place dans la tradition des voyageurs du XIX^e siècle en peignant et dessinant des scènes de la vie quotidienne. Utrillo, pour sa part, s'est intéressé aux paysages corses par le biais des cartes postales. Le plus connu est le *Couvent de Piedicroce*.

De ces voyages divers, de ces perceptions très différentes il reste la recherche d'un espace qui ne soit pas contraignant : « un espace d'absolue liberté qui suscite la création de par la beauté de la seule nature. »⁶

Le peintre Francis Rose a illustré la Corse des années 1947 à 1954 et offert des représentations parmi les plus documentées, les plus précises sur l'île de l'après-guerre. Elles concernent cependant essentiellement les villes et villages. Corte adossé à la haute montagne reste le symbole de la résistance Corse. De

l'intérieur, le peintre a retenu des églises romanes, des clochers baroques, en Castagniccia notamment, ainsi que des châtaigniers nouveaux.

La photographie eut un impact social plus fort que la peinture par la diffusion des stéréotypes. Elle s'impose dans la représentation du paysage dès le début du siècle, au travers des cartes postales illustrées, prenant le relais des lithographies. Il n'existe malheureusement pas actuellement de recueil qui suive l'évolution de ces représentations. Au travers des clichés les plus communément représentés, il apparaît cependant que le pittoresque, les métiers, les villages, les monuments, les « types », vont prendre de l'importance et véhiculer un certain nombre d'images qui s'appliqueront de manière globale à l'ensemble du territoire : le paysan et son âne, la femme en train de filer sur le seuil de sa maison ou portant un fardeau sur la tête, le bandit armé jusqu'aux dents. Les images de la Corse sont agrémentées de tableaux de mœurs abondamment repris par les cartes postales du début du siècle.

Au sein de cette production se distinguent quelques travaux photographiques qui choisissent de représenter les Corses dans leur cadre de vie (Ange Tomasi⁷). Aux rivages sont associées les activités de pêche, de confection de filets et le tressage de nasses. La montagne, pour sa part, n'est plus une montagne sauvage et laissée à la nature mais est fortement marquée par la transhumance, les villages, la fabrication du fromage, la récolte des châtaignes.

Dans l'après-guerre, les producteurs de photographies, influencés par la mode, privilégieront le charme des paysages insolites ou le « pittoresque » des habitants. Cette voie va dans le sens de l'ancrage des stéréotypes apparus avec la littérature romantique. Les contrastes offerts par la mer et les cimes montagneuses, les forêts profondes et les chaos granitiques restent les éléments les plus appréciés.

II – La Corse touristique

Avec le développement du tourisme et des guides de voyage, les paysages à découvrir sont ceux de sites pittoresques et les premiers ouvrages annoncent toute une génération de guides de voyages du

⁵ Nous nous appuyons ici l'étude qu'en a fait Jean-Marc Olivesi, historien d'art et conservateur du Musée de la Corse. Jean-Marc Olivesi, *Voyages d'artistes en Corse au XIX^e et XX^e siècle*. La Marge : Ajaccio, 1993. 60 p.

⁶ Ibidem.

⁷ Ange Tomasi, photographie de la Corse.

XX^e siècle présentant les sites, les villages, les monuments « à ne pas manquer », quelques itinéraires permettant d'y accéder.

L'accent est mis sur les formations géologiques remarquables, et plus ponctuellement sur la végétation – ici les pins, là les châtaigniers – ou sur les réalisations techniques spectaculaires : la route en corniche des Calanches, le pont du Tavignano à Corte, le pont du Diable et de Castirla franchissant le Golo, le viaduc de Venaco emprunté par la voie ferrée. Le paysage remarquable devient aussi celui de la maîtrise de la nature par la technique.

La Corse, Sites et Monuments est éditée en 1900 par le Touring Club de France. Les auteurs retiennent cinq itinéraires pour dépeindre l'île : d'Ajaccio à Evisa, le Cap Corse et Bastia, la région de Calvi, celle de Corte puis de Sartène.

Peu d'allusions sont faites à la population, sinon une photographie de femmes portant de l'eau, une autre d'hommes déambulant à dos d'âne, une scène d'enfants jouant à Corte. Les auteurs choisissent de montrer des hommes et des femmes ordinaires en tenue de ville plutôt que de montrer les particularismes. L'accent est mis sur le pittoresque des routes, les ouvrages d'art.

Le golfe de Porto et les Calanches constituent le point fort de la découverte du pourtour de l'île. Le pittoresque des rochers, le contraste entre le défilé des Calanches et le golfe de Porto s'opposent à l'approche de la montagne. De la montagne on retient la forêt d'Aitone, ses pins et ses rochers, le Tafunato et le trou perçant son sommet, le Monte Cinto, la forêt de Valdoniello, les bourgs d'Evisa, de Vico, de Calacuccia, de Vivario. Pas de description botanique ni architecturale, mais des données chiffrées sur les hauteurs, les distances, des anecdotes sur les personnages historiques ayant fréquenté les lieux, des faits divers.

L'image est descriptive, les données pratiques (facilités de déplacements et de séjour), les itinéraires pittoresques.

L'ensemble est rassurant, la Corse touristique du début du siècle ressemble presque à n'importe quel département français.

Dans cette même lignée, les *Guides Michelin* et les *Guides Bleus* accorderont une très large part à la description du patrimoine religieux, artistique et monumental, description souvent érudite faisant référence à l'histoire de l'art ou l'histoire politique de l'île. La notion esthétique du paysage est absente de ces approches très fragmentées. La place faite aux paysages

naturels est limitée aux sites remarquables. On retient essentiellement des sites d'aspect minéral, accidentés ou rares, et des points de vue exceptionnels.

Avec l'essor du tourisme balnéaire, une nouvelle génération d'ouvrages apparaît, plaçant la montagne en arrière-plan pour présenter les sites côtiers : golfes, plages, criques, villages balnéaires et petits ports de pêche.

2.1. Les paysages par ordre alphabétique

À l'automobiliste traversant l'île de part en part, le *Guide Michelin* a choisi de présenter les sites et curiosités par ordre alphabétique, attribuant des étoiles aux éléments les plus pittoresques ou les plus remarquables.

L'ensemble du territoire est ainsi balayé, ponctué d'étoiles méritant un détour. Dans la Corse montagnaise, ce sont les sommets qui enlèvent le plus d'étoiles : le Monte Renoso, l'Incudine, le Monte d'Oro, le Monte Stello, le Monte Cinto. Les panoramas découverts sont à l'origine de cette classification : le beau paysage, c'est avant tout celui d'où la vue est dominante et dégagée. La route panoramique du plateau d'Ese bénéficie de ce même intérêt paysager avec ses « jusqu'à dix plans successifs de lignes de crête ».

En parallèle, le touriste est guidé vers le golfe de Porto et les Calanches pour « leurs couleurs et leurs curiosités naturelles », vers les Gorges de la Restonica avec leurs « rétrécissements et épanouissements, gradins, cuvettes occupées par les lacs », les gorges de l'Asco « arides et profondes », et la forêt d'Aitone, « une des plus belles de Corse ».

Un bref commentaire concerne l'Alta Rocca : « Son paysage de versants boisés et de plateaux abandonnés à la lande est semé de villages aux massives maisons de granit » ; et la Castagniccia : « La région a gardé sa forte personnalité avec ses innombrables collines et petites montagnes tapissées de profondes châtaigneraies parsemées de mille hameaux aux profil de forteresses. » C'est un paysage que l'on découvre de la route en le traversant mais que l'on ne fige pas depuis un point d'observation.

Le paysage touristique de ce guide est celui de la haute montagne découverte depuis ses sommets et de ses gorges, c'est celui des monuments et des lieux historiques, celui des formations géologiques étranges.

Ces représentations fonctionnent indépendamment les unes des autres comme une collection d'images. Elles n'accordent pas de place aux paysages du quotidien. Ce sont celles des cartes postales actuelles.

De ces documents émanent des « sites-paysages » dont la liste reprend les grands sites classés de la Corse : le golfe de Porto, la vallée de la Restonica, les aiguilles de Bavella, le Monte d'Oro, le Cinto, le Rotondo. Les critères retenus sont ceux de lieux remarquables marqués par des formations rares, « étranges », ou par des panoramas.

2.2. Des paysages « itinéraires » aux représentations systémiques

Avec les années 1990, les axes de découverte des paysages changent. Certes l'exceptionnel, le remarquable, est toujours présent mais il est inscrit au sein d'un itinéraire de découverte : de l'ascension d'un sommet, on ne retient plus la vue finale mais les différents étages de végétation traversés. Pour faciliter cette approche le territoire, est découpé en unités de découverte.

Le Guide de la Corse aux éditions de la Manufacture, tout comme les *Guides Gallimard*, illustrent bien cette approche. À la valeur esthétique des lieux sont ajoutés des commentaires scientifiques sur les biotopes rencontrés. Les descriptions passent du paysage remarquable au paysage représentatif : le maquis, la forêt de pins, la châtaigneraie, la yeuseraie, les pelouses alpines, les lacs de montagne.

Le Guide de la Corse des éditions de la Manufacture présente quatre itinéraires qui parcourent le territoire du Parc (et les espaces limitrophes) :

- De la Castagniccia on retiendra la découverte d'un paysage compliqué de vallées enchevêtrées dominées par le San Petrone et d'une architecture religieuse romane et baroque remarquable.

- La découverte des paysages de la haute montagne corse est une découverte pédestre marquée par l'identification de sa flore, de sa faune, de sa géologie. L'ascension des sommets s'accompagne de descriptions du paysage glaciaire (lacs et pozzines), mais aussi des traces de l'activité pastorale (bergeries, *casgile*) et des particularités architecturales des bâtiments.

- De Corte à Porto, le visiteur découvre le Niolo par la vallée du Golo. Tout comme pour la haute montagne, le paysage décrit est fait de la

succession de commentaires géologiques, botaniques et historiques.

- Les paysages de la montagne sud sont marqués par le village montagnard de Zicavo, l'Alcudine, le plateau du Coscione, les villages d'Alta Rocca et les aiguilles de Bavella.

La première partie de l'ouvrage, tout comme de très nombreux guides actuels, offre une description plus fine et générale des caractéristiques économiques et sociales du pays, de son histoire, de sa végétation, de ses traditions.

Ces itinéraires pédestres et routiers sont complétés par celui du train corse, présenté comme un véritable axe de découverte des paysages de l'île. Un dépliant diffusé par la Compagnie des Chemins de Fer de la Corse en vante les caractéristiques : « La Corse est une terre surprenante faite de violents contrastes où se heurtent sans jamais se mêler les plus beaux paysages du monde. Seul le train permet de pénétrer au cœur même de cette nature rude et sauvage. »

Deux entités paysagères ont été retenues dans la traversée du territoire du Parc :

- l'arrivée sur Corte, depuis Bastia, marquée par la découverte des pentes du Monte Cinto, des hauts massifs et des villages accrochés au flanc des montagnes ;

- de Corte à Bocognano, c'est la découverte du paysage montagneux de l'île dominé par les parois rocheuses et la forêt de Vizzavona. « Le train s'enroule à la montagne (boucle de Vivario), franchit des ponts hardis (viaduc du Vecchio), s'accroche à la paroi loin de la route et des villages. »

En complément des guides, quantité de magazines (*Géo*, *Ici et Là*, *Méditerranée Magazine*...) paraissant en période estivale, proposent une découverte de la Corse aux travers de ses « territoires vivants ». La Corse de l'intérieur devient par l'image et la médiatisation le lieu pour découvrir des manières de vivre encore originales. Le paysage représenté devient un territoire de travail marqué par l'agriculture, le pastoralisme, la pêche.

Les représentations tentent d'opposer aux déséquilibres qui transparaissent dans l'évolution des territoires (appauvrissement des ressources écologiques, dépeuplement...), les équilibres réalisés par le passé.

Un numéro spécial de *Méditerranée Magazine* consacré à la Corse retiendra de la montagne les représentations suivantes :

- un paysan de Castagniccia et sa mule près d'un séchoir à châtaignes recouvert de lauzes ;
- un lac des sommets niché dans un cirque rocheux « d'où s'élèvent les cris de nuées de chocards » ;
- les aiguilles de Bavella avec, à leur pied, une forêt de pins, de cèdres et de châtaigniers ;
- les pozzines du massif du Rotondo ;
- la citadelle de Corte, emblème de l'État indépendant.

Un dossier décrivant le « désert vert » de la Castagniccia témoigne de l'intérêt nouvellement porté aux paysages ruraux en mutation. Tout ici a été édifié par l'homme, habitat serré des villages, terrasses, châtaigneraies, bergeries d'altitude et chemins muletiers.

2.3. Le paysage, ensemble culturel et naturel cohérent

L'échelle choisie pour ces représentations renvoie désormais à un ensemble culturel cohérent, marqué par une histoire, une économie, une géographie et éventuellement une réalité administrative.

Le récent ouvrage de Gabriel-Xavier Culioli et d'Emmanuel Saïllers, *Terres de Corse*, illustre bien ce phénomène.

Trois thèmes les guident dans la description des terres de Corse :

- la Castagniccia et l'économie du châtaignier,
- le centre de la Corse et la résistance politique historique,
- le golfe de Porto et de Piana, « terre des aigles ».

Autour de ces thèmes se relie l'économie agraire de l'île, son histoire et son patrimoine naturel.

– Les paysages de Castagniccia sont décrits sur un ton de contraste entre le passé et le présent, ton qui marque les évolutions irréversibles dans le rapport des gens à la terre. La Castagniccia présentait les images d'un paysage vivant, avec une architecture traditionnelle très présente autour des églises pisanes richement décorées. C'était surtout des communautés vivant de la châtaigne et possédant des troupeaux de brebis.

Le paysage actuel représenté est celui de futaies de châtaigniers désormais sauvages, dépérissant, laissant place à une nature riche et désordonnée, celui de

villages anciens blottis dans une forêt verte. L'impression paysagère générale laissée est celle de « forêts qui parent les montagnes du vert sombre de l'arbre-roi, de brumes qui s'attachent aux versants et se lovant au fond des vallées estompant les couleurs et les contours de toute chose... »

– Les paysages du centre de l'île, du Niolo, de la Restonica, sont perçus avant tout comme des paysages minéraux et végétaux « aux roches chaotiques et déchiquetées dominées par les pins Laricio ». Ils sont le refuge d'une nature préservée : la salamandre tachetée, le mouflon, l'aigle royal, le gypaète barbu, le pancrace d'Illyrie, le crocus corse.

À ces représentations dominées par la nature est mêlée une présence humaine étroitement imbriquée au milieu : villages à flanc de coteau, ponts génois, bergers et chèvres en transhumance.

La découverte de la Corse intérieure passe par la découverte de contrastes : la mer, la montagne, le chaud, le froid, le village et le monde de la transhumance. Deux accès privilégiés en permettent le parcours : le petit train et le GR 20. Pour le train, l'aventure tout court se substitue aujourd'hui à l'aventure de la construction, marquée en particulier par la découverte de l'intimité des vallées. Avec le GR 20, le paysage traversé devient celui des bergers et des troupeaux de chèvres transhumant, de la flore et de la faune d'altitude et des rochers.

– Avec les Calanches, Scandola, le paysage sert de cadre aux interprétations fantaisistes. C'est le paysage de l'imaginaire et du rêve. Les rochers aux formes étranges continuent d'exercer leur fascination et de nourrir les légendes. Le paysage du golfe de Porto reste très proche de celui des voyageurs du siècle dernier, tandis que le paysage de Scandola est marqué par l'image d'une nature préservée, les orgues d'Elbo abritant le dernier refuge des balbuzards pêcheurs.

Les auteurs abordent les paysages du sud de l'île plus rapidement.

Le haut Taravo est marqué par sa montagne de granit et les bergeries qui s'y fondent. Chaos, digitale pourpre et pivoine, charcuteries et fromages en forment les principaux caractères.

Les paysages de l'Alta Rocca, pour leur part, sont encore attachés aux villages de transhumance et le plateau sous les aiguilles de Bavella. Sécheresse, bergeries et mer à l'horizon en sont les caractéristiques.

Conclusion

Aujourd'hui, l'image de la Corse reste associée à celle de la nature encore riche et sauvage. La diversité des paysages est appréhendée au travers de l'écologie, de la géologie : les associations floristiques propres à chaque étage de végétation sont décrites et illustrées par des plans rapprochés. Le paysage représenté est un paysage qui se découvre un manuel à la main, à la recherche des plantes et espèces spécifiques au milieu. En parallèle, les caractères culturels propres à chaque entité traversée sont dégagés : les traits architecturaux, les traditions sociales et économiques. Ces représentations renvoient à un tourisme en quête « d'authenticité », d'identité locale forte dans les mœurs comme dans les constructions humaines, mais aussi à un tourisme culturel.

Le paysage agraire apparaît pour la première fois dans les représentations et sert de support à la découverte : bergerie, aires à battre, châtaigneraies plantées, terrasses de cultures... Les représentations s'ancrent dans l'ensemble des signes de domestication de l'espace : anciens ponts, bergeries d'altitude remis au goût du jour par la randonnée.

Ces paysages imbriquant activités humaines, histoire, sites pittoresques et patrimoine naturel renforcent l'image des sociétés et des cultures locales. Ils accroissent les facteurs de dépaysement attendus par les touristes et contribueront peut-être à renforcer la cohésion de ces populations lorsqu'elles se les seront appropriés. Valorisées par ces marques identitaires, il est probable qu'elles essaieront de préserver cette image en orientant leurs actions vers ces paysages comme finalité.

Liste des documents utilisés

Carrington, D. *En Corse avec Francis Rose*. Ajaccio : A. Piazzola, s.d. 141 p.

Cullioli, G-X. et Saillier, E. *Terres de Corse*. Pordenone : La Marge, 1988. 190 p.

Engelmann, *Voyage Pittoresque en Corse*. 1821-1822.

Jeoffroy-Faggianelli, P. *L'image de la Corse dans la littérature romantique française*. Paris : PUF, 1978. 446 p.

Ange Tomasi, *photographe de la Corse*. s.l., s.d.

Oberti, G. *La Corse autrefois*. Paris, 1976. 129 p.

Olivesi, J-M. *Voyages d'artistes en Corse au XIX^e et XX^e siècle*. Ajaccio : La Marge, 1993. 60 p.

Paccosi, J-F., Sanchez, J.M. et Raffalli, B. *Sur le continent corse*. Genève : Hachette, 1981. 62 p.

Vuillier, G. 1890. *Voyage en Corse exécuté en 1890*. Paris : Errance, 1983.

Guides touristiques

Sites et Monuments : *La Corse*. Paris : Touring Club de France, 1900. 100 p.

La Corse. Guide Vert Michelin,

La Corse du Sud, la Haute-Corse. Guides Gallimard.

Ravis-Giordani, G. *Le guide de la Corse*. Besançon : Guides de La Manufacture, 1991. 385 p.

L'église Saint-Nicolas d'Olmì Cappella

Nicolas MATTEI

SAINT-NICOLAS ÉTAIT, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et aux profonds changements causés par la Révolution française¹, l'église pievane de la pieve² de Giussani, diocèse de Mariana ed'Accia dont l'église cathédrale était l'Assomption de Bastia. L'église paroissiale Saint-Nicolas se présente aujourd'hui isolée entre Olmi et Cappella, séparée de l'oratoire Saint-Antoine abbé de la confrérie de ce même saint, qui loge actuellement la confrérie de San Parteo, par un petit cimetière. La vue surplombante permet de noter des murs d'une excessive épaisseur ce qui, pour reprendre les termes de l'Enquête de 1905³, lui « donne l'aspect d'un bastion. » Sa façade, à deux niveaux surmontés d'un fronton, est assez simple et n'a pas grand-chose de baroque malgré les deux volutes rampantes rachetant la différence de largeur entre les deux niveaux. Afin que la lecture de notre texte et des plans qui l'accompagnent soit facilitée, nous prendrons le parti de l'orientation. Cela signifie qu'une église doit – devrait, car l'urbanisme a ses contraintes – avoir son abside en direction de l'est et sa façade, conséquence logique, en direction de l'ouest. Ainsi le mur de gauche sur le plan sera le mur nord, le mur de droite le mur sud. Nous avons par ailleurs conservé l'orthographe originale des divers documents d'archives, aussi surprenante soit-elle.

I – Historique de l'église :

Comme tout bâtiment qui se livre à nous *hic et nunc* comme s'il avait été réalisé d'un jet en quelques années, suivant un dessein clairement préétabli, l'église

-
1. Expropriation des biens du clergé, suppression des ordres religieux, des congrégations et des confréries, suppression des cinq diocèses de l'île remplacés par un seul ayant sa cathédrale à Ajaccio.
 2. La pieve est une division administrative et spirituelle du territoire de l'Eglise. Un diocèse, comme celui de Mariana ed'Accia, en compte une vingtaine en moyenne. La pieve de Giussani est composée des paroisses d'Olmì Cappella, Pioggiola, Mausoleo et Vallica. Chacune est desservie par un curé assisté de prêtres et de clercs. Celui d'Olmì Cappella, le pievan, a autorité sur les trois autres et son église est dite pievane.
 3. L'Enquête est conservée aux archives diocésaines d'Ajaccio. Elle fut commandée par l'évêché à ses curés en poste au moment de la promulgation de la loi de séparation des Églises et de l'État, en 1905, donc pour défendre les intérêts du clergé. Parallèlement l'État commande à ses agents, ses percepteurs généralement, l'Inventaire de 1905 dans lequel il entend recenser les biens contenus dans ces églises et qui lui appartiennent désormais.

de Saint-Nicolas a une histoire. Son aspect actuel ne découle pas de la volonté d'un conseil de fabrique à un moment donné mais a été dessiné par les vicissitudes que l'église a subies au long de quatre siècles au moins.

1° – Dans les comptes-rendus de visites pastorales :

La première mention – dans les documents découverts et consultés pour le moment – d'une église paroissiale pour Olmi Cappella apparaît dans le compte-rendu de la visite pastorale effectuée en 1584 par le *Reverendo* Deodato, curé piévan de Giussani et vicaire forain de la pieve⁴. Avant de se rendre dans la pieve de Caccia visiter les paroisses de Moltifao, Sepula et Asco, il inspecte « *la fonte baptisimale... delli Capezzali* » dans Saint-Nicolas qui vient d'être édifié. Une visite de même nature est réalisée en 1611 par Giovanni Paulo Guadella, vicaire forain de Caccia. Il visite « *Santo Nicolaio* » le 4 avril au nom du « *Reverendissimo e Illustrissimo M^{re} Gielormo del Pozzo vescho* [évêque] *de Mariana ed'Accia* ».

La visite pastorale de 1646 est faite par l'évêque en personne, Mgr Giovanni Agostino Marliani. Il nomme l'église *San Nicolao detto la cappella di Giussani*. Il mentionne un bénéfice simple⁵ « *intitolato San Giusto delle Spelonche ch'è chiesa distrutta, posseduto dal signore Stefano Gentile che l'affita per lire cento.* »⁶ L'église possède alors son autel majeur, qui n'est pas l'actuel, avec un tableau de saint Nicolas auprès de la Vierge aujourd'hui introuvable, et les autels latéraux de la remise du Rosaire, de saint Philippe Neri côté nord, de saint Joseph et de saint Jean-Baptiste côté sud et les fonts baptismaux, « *C'è anco il suo fonte battismale.* » La paroisse compte alors 600 âmes et le bénéfice produit un revenu annuel de 700 liras, légèrement supérieur à la moyenne des paroisses corses du XVII^e.

La visite de 1706, par M^{re} Durazzo Emmanuele, parle encore de la *cappella San Nicolao*. Elle nomme le personnel ecclésiastique : « *Molto Reverendo Matteo*

Colombani, parocco [curé], *canonico* [chanoine] *Ambroggio Canioni, Reverendi Lorenzo Canioni, Giovanni Francesco Canioni* [les derniers étant des clercs], *Giovanni Giuseppe Canioni extra* [provisoirement en surnombre.] » Si les enfants sont correctement instruits dans la *dottrina* ou catéchisme, les livres de baptême – obligatoires ! – n'ont pu être produits. L'évêque précise que l'église est « *in fabrica.* » Cela peut signifier qu'elle est en construction, en réparation ou qu'elle subit des aménagements – c'était bien le cas – destinés à l'embellir, *a perfezzionarla*.

Lors de sa visite de 1740, M^{re} Agostino Saluzzo passe à Olmi Cappella le 6 juillet. S'il ne parle pas de la construction, que l'on peut raisonnablement considérer terminée, il décrit une situation spirituelle déplorable. Les enfants sont « *pocco istruitti* » dans ce qui est nécessaire à une vie chrétienne de qualité. La faute en revient à la sénilité du curé, le « *Molto Reverendo Massiano Massiani del Poggio di Tavagna... assai avanzato in età e quasi decrepito* ». Il a beau avoir près de lui son vice-curé de neveu, « *il Reverendo Giovanni Maria Renucci del Poggio, suo nipote* », bénéficiant pour cela d'une permission exceptionnelle, l'« état civil » est en désordre, pour le moins. Les registres de catholicité, des baptêmes, mariages et décès, complètement embrouillés et mal tenus par le curé, « *li libri di battesimo, matrimonii e morti, tutti imbrogliati e poco ben tenuti dal parocco* »⁷, ont dû être transportés dans la chancellerie de l'évêché afin d'être remis en ordre... si possible.

2° – Dans les inventaires :

Les inventaires disponibles sont de deux types. Il y a ceux demandés par la hiérarchie à ses curés, aux XVII^e et XVIII^e siècles essentiellement, bien qu'on en rencontre d'antérieurs, et celui demandé aux percepteurs par l'État en 1905.

4. Les comptes-rendus de visites pastorales sont conservés aux archives départementales de Haute-Corse (ADHC) série 3G. Une visite pastorale est celle, obligatoire après le Concile de Trente (1545-1563), que fait un évêque dans les paroisses de son diocèse. Les conditions de transport et de logement étant très difficiles aux XVI^e/XVIII^e siècles – il fallait environ quatre jours pour se rendre de Bastia dans le Giussani – le prélat délègue certaines d'entre elles aux vicaires forains. Ceux-ci sont ses représentants dans la pieve et jouissent d'une partie de son autorité.

5. – Le bénéfice est le patrimoine – biens immeubles en terres et en maisons louées, biens meubles sous forme d'un capital en numéraire placé en banque ou chez un notaire qui rapporte environ 8 % d'intérêts annuels, d'autels, tableaux, cloches, ornements sacrés ou *supellettili*, qui peuvent être vendus à d'autres églises – appartenant à une église. Il revient de droit au prêtre ou au curé qui le gère sous le contrôle du conseil de fabrique comprenant des laïcs. Un tiers environ des revenus sert à assurer au titulaire une vie décente, un second tiers à la construction et/ou l'entretien de l'église, un dernier tiers aux œuvres de piété. Un bénéfice simple ne comporte pas la charge d'âmes qui incombe aux curés, titulaires d'un bénéfice dit avec charge d'âmes.

6. Ancien bénéfice « intitulé san Giusto delle spelonche [grottes], d'une l'église désormais détruite, exploité par le sieur Gentile Stefano qui le loue pour un montant de 100 liras annuelles. »

7. « Le Très révérend Massiano Massiani de Poggio di Tavagna... très avancé en âge et pratiquement décrépité... Le révérend Jean-Marie de Poggio, son neveu... les registres [de catholicité] de baptêmes, mariages et décès, totalement en désordre et bien mal tenus par le curé... »

L'inventaire de 1760 est signé par le curé Paolo Giovanni Canioni le 17 novembre. Si nous ne le consultons pour l'instant que pour ce qui concerne l'histoire du bâtiment, il ne faut pas perdre de vue – on y reviendra – qu'il traite de « *tutti i beni mobili, ... stabili... frutti rendite e ragioni... sotto chiesa di San Nicolao parrocchiale d'Olmi e Cappella...* »⁸ Le rédacteur précise bien et une fois de plus que l'église est située au lieu nommé *Capizzalo*. Saint-Nicolas, qui comptait quatre autels latéraux lors de la visite pastorale de 1646, en abrite désormais six.

L'autel dédié à saint Joseph ayant disparu, on a conservé ceux de saint Philippe Neri, de la remise du Rosaire et de saint Jean-Baptiste. Sont venus s'ajouter ceux de saint Jacques le majeur, des saints Jean et Paul (frères romains à ne pas confondre avec Jean l'évangéliste et Paul, apôtre des Gentils) côté nord, de saint Roch côté sud. On remarque que, si l'autel de saint Jean-Baptiste n'a pas changé de côté, ceux de saint Philippe Neri et de la remise du Rosaire sont passés du côté nord au côté sud. Cela n'a pu se faire qu'à l'occasion de profondes transformations structurelles.

Doit-on pour autant admettre que ces inventaires sont toujours d'une absolue fiabilité quand on se rappelle la tenue des registres de catholicité par le curé Massiani ? Sans doute sommes-nous fondé à le faire la plupart du temps. Deux versions de cet inventaire de 1760 existent pourtant. La seconde mentionne un autel du Purgatoire – côté nord entre ceux des frères Jean et Paul et celui de saint Jacques – qu'on oublie la première. Cet autel remplace-t-il celui de saint Joseph ? Ne serait-ce pas le même ? Nous verrons plus loin que l'autel des *anime purganti* contient un tableau où saint Joseph figure aussi, accompagné d'autres saints. N'y aurait-il pas là manière de rappeler un ancien saint titulaire – d'un autel ici – dans le tableau d'un nouvel autel ? Cela était non seulement courant mais recommandé par le Concile de Trente. Quoi qu'il en soit ce sont donc alors sept autels latéraux, plus l'autel majeur « *dedicato a San Nicolao* » que comprend l'église en 1760.

L'inventaire mentionne l'église ou oratoire de la confrérie voisine dont la construction était terminée depuis deux ans, « *è stata edificata sono due anni in circa* », de Sant'Antonio mais ne précise pas qu'il s'agit d'Antoine abbé – c'est pourtant le cas –, « *quella chiesa o sia oratorio è posto nel logo detto Capizolo.* »

L'inventaire de 1905 est réalisé par le percepteur de Muro, Orabona, le 23 mars 1906 en présence de Nicolas Canioni et Joseph Giordano. Il voit bien

sept autels latéraux mais les nomme, avec une fantaisie voire un mépris qui montrent bien la perte de culture religieuse enregistrée par l'île au début du xx^e siècle, d'après les statues sulpiciennes récemment installées. L'autel des saints Jean et Paul est devenu sous sa plume celui de la remise du Rosaire par la simple présence d'une récente statue de plâtre. Celui de saint Jacques le majeur, dont le tableau figure une Pietà avec l'apôtre, est devenu autel de sainte Lucie tout simplement parce que cette sainte, invoquée pour les problèmes de vue, apparaît sur la toile, exhibant ses yeux ! Peut-être aussi parce que la statue sulpicienne de Lucie, posée sur un cul de lampe près de la porte latérale, était alors, ainsi qu'on le constate souvent dans les églises de Corse, sur le tabernacle de l'autel.

3° – Dans l'Enquête de 1905 :

Ce document, qui n'est pas toujours d'une absolue précision, se montre ici assez exploitable. On y apprend que l'église fut construite bien avant 1593, restaurée en 1607 comme « cela est indiqué sur l'un des montants de la porte principale ». En 1607 une grande crevasse apparaît dans la voûte. L'Enquête ne précise pas quand fut cintrée cette voûte qui menace désormais ruine. Nous pensons qu'elle n'était guère ancienne – une vingtaine d'années maximum – et qu'elle avait remplacé la charpente romane d'origine. Toujours est-il que l'on construisit alors, pour prévenir sa chute, de gros murs de soutènement ce qui « donne à l'église l'aspect d'un bastion. » Ce n'est qu'après cette stabilisation que la voûte fut défaite et que l'on en reconstruisit une nouvelle. En 1670 l'abbé Giovanni da Maltiola fit construire à ses frais, mécénat courant chez les hommes d'Eglise, « deux autels d'une certaine valeur artistique. » Cette « valeur artistique » de deux autels d'un très beau baroque – il s'agit de ceux des âmes du Purgatoire et de la remise du Scapulaire –, qui nous semble aujourd'hui absolument certaine, était en 1905 relativisée dans une France dénigrant l'art baroque en désirant retrouver la prétendue pureté spirituelle romane bien dans l'air du temps.

Les cuves des différents autels ont été démontées, fin xviii^e pensons-nous pour l'instant, car elles empiétaient trop sur l'espace de la nef.

Après le Concordat – l'Enquête ne dit pas quand exactement car ce qui l'intéresse c'est justement ce qui s'est passé avant le nouveau régime du mariage État/Église – a été ouverte, dans l'angle sud/ouest, une chapelle dédiée à la remise du Rosaire.

8. « Tout les biens meubles... immeubles... fruits, intérêts et droits... de l'église Saint-Nicolas, paroissiale du Giussani. »

4° – Une lecture du plan du bâtiment :

Le plan (Fig. 1) montre immédiatement, à un œil averti, une excessive et inutile épaisseur des murs nord et sud, soulignée dans l'Enquête de 1905, et l'excroissance, dans l'angle sud/est, de la chapelle ouverte en perçant le mur gouttereau comme cela se fit partout. Le chœur rétréci est passablement allongé et l'abside, en demi-cercle en plan, est couverte d'un cul de four, c'est-à-dire une voûte en quart de sphère. On note la présence du clocher accolé au mur nord du chœur et au mur est de la nef. On y travaillait encore en 1638. La date d'édification de la sacristie n'est mentionnée nulle part mais cette partie n'a guère d'importance dans la lecture du plan.

L'église devait se présenter, avant 1607, suivant un plan plus simple par nous restitué (Fig. 2). On note immédiatement l'épaisseur « normale » des murs et leur aspect rectiligne partout. On note aussi une forte différence de largeur entre la nef et le chœur, comme après 1707 d'ailleurs. Cette différence a toujours été de mise à l'époque baroque – on surélève d'ailleurs le chœur – afin de placer en évidence pour les fidèles le « redoutable sacrifice de la messe ». Il nous semble cependant que cette différence est ici très grande, voire trop grande. Il ne nous étonnerait pas que la nef romane, dans le sens que Prosper Mérimée donne au mot Roman⁹, c'est-à-dire un art à peine antérieur à 1600, ait été beaucoup plus étroite, davantage proportionnée ou carrément alignée sur l'ensemble chœur/abside qui serait alors un reliquat très ancien (Fig. 3).

Autrement dit l'église aurait pu se présenter, au tout début du XVI^e siècle et avant l'ouverture du Concile de Trente, avec une abside et un chœur tels qu'aujourd'hui, une nef de la même largeur qu'eux ou à peine plus large. C'est à la fin du XVI^e, pensons-nous, que l'on a dû démolir cette nef romane *all'antica* pour l'élargir et la couvrir d'une voûte en berceau *alla moderna* tout en conservant, provisoirement, l'ancien binôme chœur/abside. Au début du XVII^e les murs furent épaissis et la voûte reconstruite. On procédait habituellement par la mise en place de contreforts plus ou moins régulièrement espacés. Fallait-il que les

désordres constatés à Olmi Cappella aient inquiété les fabriciens pour qu'ils aient jugé bon un tel luxe de précautions ! Cette campagne était sûrement terminée en 1646. L'excroissance sud/est aurait dû être poursuivie par d'autres, comme cela se fit dans nombre d'églises de l'île aux XVII^e et XVIII^e siècles, si elle n'avait

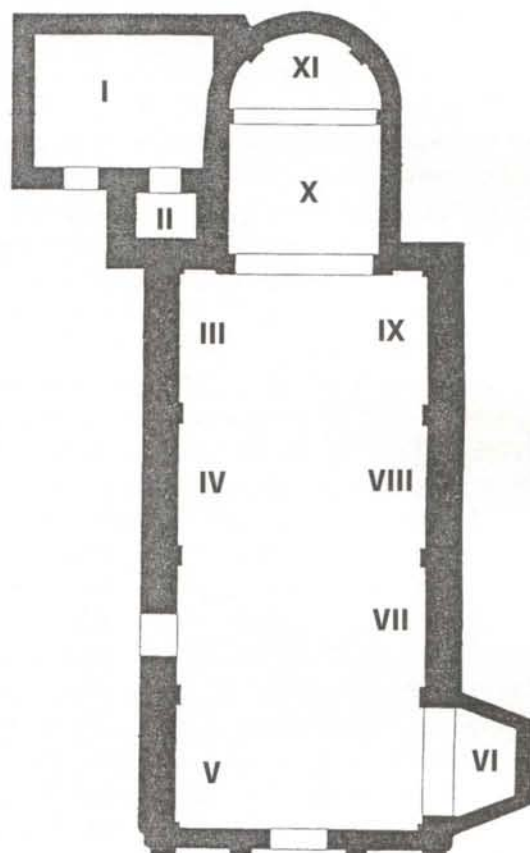


Fig. 1 : Saint Nicolas d'Olmi-Cappella autour de 1800.

- I : sacristie
- II : clocher
- III : autel des Saints Jean et Paul
- IV : autel des âmes du Purgatoire
- V : autel de Saint Jacques
- VI : autel de la remise du Rosaire
- VII : autel de Saint Philippe Neri
- VIII : autel de la remise du Scapulaire
- IX : autel de Saint Roch
- X : chœur
- XI : abside

9. Il convient de préciser que, pour les catholiques des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, la messe répète réellement et non symboliquement le sacrifice du Christ sur la croix. L'hostie, dont la signification étymologique est victime, contient réellement et non symboliquement le corps du Christ. Le Concile de Trente y insiste, particulièrement dans sa session XIII du 11 octobre 1551, canons 1 et 2 sur le saint sacrement de l'eucharistie.

10. L'Inspecteur des monuments historiques Mérimée fait une tournée d'inspection en Corse après celle dans le Midi. Il en rédigea un compte-rendu : *Notes d'un voyage en Corse*, Adam Biro éd., 1989, Paris. Il affirme, p. 43, « que ce style [il s'agit du Roman des X^e/XII^e siècles], assurément importé en Corse, y est resté plus stationnaire qu'en aucun autre pays, au point qu'on y trouve des édifices du XIV^e et même du XV^e, conservant encore la plupart des caractères qui distinguent en France le Roman primitif... » Ce Roman tardif est encore repérable dans de très nombreuses églises corses même quand elles ont été « baroquisées » ultérieurement.

été entreprise début XIX^e. Il était trop tard et le passage de l'aire italienne à la française avait détruit irrémédiablement la mentalité religieuse baroque.

Ce type de plans à nef unique est aujourd'hui très rare en Corse (Annonciation de Sant'Antonino, Saint-Nicolas de Castifao...) Ils étaient sans doute prépondérants au XVI^e siècle avant qu'une fièvre constructive, consécutive au Concile de Trente, ne s'empare de l'île. Ils ont alors été transformés, dans leur immense majorité, par le percement des murs gouttereaux et l'ouverture de chapelles latérales en une ou plusieurs campagnes (Saint-Jean de San Giovanni di Moriani, Saint-Cyprien de Morsiglia pour ne citer qu'eux.) Dès lors Saint-Nicolas d'Olmi Cappella est une sorte de « plan fossile », témoin bien visible et mesurable, d'une étape par laquelle passèrent de nombreux temples en Corse.

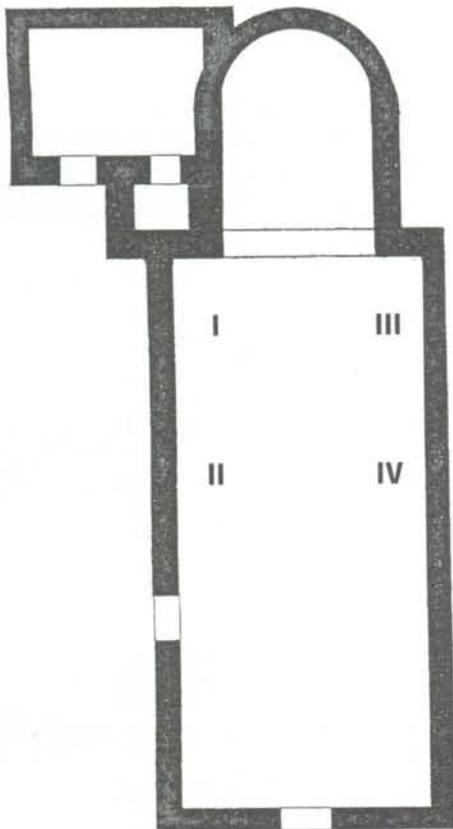


Fig. 2 : Saint Nicolas d'Olmi-Cappella autour de 1600.

- I : autel de la remise du rosaire
- II : autel de Saint Philippe Neri ?
- III : autel de Saint Joseph ?
- III : autel de Saint Jean-Baptiste ou du Scapulaire ?

II – Description et analyse de la décoration intérieure :

Les églises de l'époque baroque corse ne se distinguent que rarement par le prestige de leur architecture englobante, celle du bâtiment église. Une terre pauvre n'a pu produire qu'une architecture de pauvres. Au contraire, l'architecture englobée, celle des autels majeurs et latéraux, est d'une richesse sémantique et formelle, à défaut d'être matérielle – les autels corses, ne présentant presque jamais de marbres et jamais de bronzes, sont réalisés avec une structure de briques, pierres et chaux parée de stucs -, qui ne souffre pas de la comparaison avec celle de provinces italiennes beaucoup plus riches. L'architecture englobante, la structure, *il materiale* pour parler comme dans les inventaires du XVIII^e, est complétée, *perfezionata* par celle des autels. On parle souvent d'une église *terminata nel materiale e non ancora ridotta a perfezione*, terminée dans sa structure mais non encore décorée. Au contraire, une église terminée dans sa structure et son décor est dite *ridotta a perfezione*.

Dans ces églises, et donc dans Saint-Nicolas, les ecclésiastiques et leurs paroissiens centrent leurs pratiques religieuses sur les autels qu'elles contiennent. Ceux-ci, même quand il jouissent d'un maniement prestigieux du vocabulaire et de la syntaxe architecturaux comme c'est le cas à Olmi Cappella, ne s'adressaient pas aux amateurs d'art, plus ou moins éclairés, que nous sommes devenus mais à des chrétiens. Parler de décor « luxuriant », de « liberté débridée », d'une sensualité « suspecte », est une attitude d'aujourd'hui. Les paroissiens du XVIII^e voyaient avant tout dans ces autels un

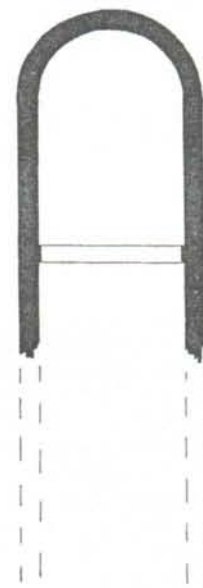


Fig. 3 : Saint Nicolas d'Olmi-Cappella autour de 1550

support et une aide à une dévotion. Si la sensualité était néanmoins – anges efféminés, colonnes torsées se déhanchant lascivement, corps d'athlètes dénudés – bien présente c'est parce que la religion catholique faisait alors consciemment appel aux sens. Il n'est que de lire saint Ignace de Loyola – au moins – pour en être convaincu¹¹. Il fallait mettre volontairement tous ses sens en branle pour entrer en communion, autant que faire se pouvait, avec les mystères de la religion chrétienne et notamment le premier d'entre eux, celui de l'Annonciation ou de l'Incarnation. Ces mystères, inaccessibles à la raison¹², ne pouvaient s'appréhender que par une sorte d'empathie, pour utiliser un vocabulaire contemporain, à laquelle on parvenait par la pratique régulière et assidue des Exercices spirituels mis au point par Ignace de Loyola.

1° – L'autel de saint Philippe Neri :

Le second autel sud en partant de la porte est le siège de la congrégation de saint Philippe. L'inventaire de 1760 énumère toutes ses possessions en terres, qui produisent des revenus destinés à cette seule congrégation. Il détaille aussi ses *supellettili* ou ornements sacrés possédant une importance aujourd'hui perdue : « *tovaglie n° cinque, due sono nuove, l'altre usate di dodici palmi circa* [3 mètres environ]... *un calice di ottone... un pare di candelieri d'ottone con la croce d'ottone, e due di legno...* »¹³ La liste se poursuit, pour ce seul autel, sur une bonne page.

Saint Philippe Neri est né à Florence en 1515. Il vint dans la ville éternelle vers 1530/1540 chez son concitoyen Galeotto Caccia. Ce fut lui qui fonda l'Hôpital de La Trinité et fit construire, grâce au mécénat des frères Cesi dont l'un était cardinal et l'autre évêque de Todi, Santa Maria in Vallicella ou Chiesa Nuova. Il fonda, dans le bâtiment contigu, la congrégation de l'Oratoire, l'*Oratorio*, dévouée au soulagement des malades, à l'assistance aux moribonds et à l'accompagnement des

défunts. Les oraisons y étaient accompagnées de musiques, desquelles est né l'oratorio, souvent sous la baguette de Palestrina que Neri assista dans ses derniers instants. Surnommé *Pippo Buono*, Philippe le Bon, Neri mourut en 1595 et fut canonisé dès 1622 !

La congrégation d'Olmi Cappella, celle des *Filippini*, était déjà présente, son autel tout au moins, en 1646. Elle s'agrégea, en 1759 sans doute et avec celle de Feliceto, à celle de Speloncato qui prit la tête de l'association, la *Congregazione generale*.

Le tableau de l'autel montre le côté droit de *Pippo buono* sous la Vierge et l'Enfant avec lesquels il échange un regard. Philippe, qui n'avait pas voulu être portraiture de son vivant par modestie et dont les représentations initiales furent tirées de son masque mortuaire, montre ce côté droit comme dans la fresque de Pietro da Cortona dans la chambre du saint à Rome. Il est accompagné de trois autres personnages. Un seul est clairement identifiable, saint Jacques le majeur ou de Compostelle à droite, reconnaissable à son bâton de pèlerin. Il présente la scène comme il le fait – nous le verrons plus loin – sur le tableau de la Pietà. L'un des deux autres, un saint guerrier, pourrait être Pancrace particulièrement honoré dans la pieve. Il montre aux fidèles recueillis devant l'autel, la vision de saint Philippe. Il leur indique ainsi sur quoi ils doivent concentrer leurs Exercices, de quelle manière ils doivent les mener. Il s'agissait alors de « se mettre en image », au sens où l'entendait sainte Thérèse d'Avila et c'est très difficile, saint Philippe en prières, ses quêtes et extases, enfin la Vierge et l'Enfant Dieu qui daignent le distinguer en communiquant avec lui.

Le retable, identique, mais non symétrique puisqu'il n'est pas en face, à celui de l'autel de saint Jacques – que l'on pourrait encore nommer de la Pietà – est simple. Deux colonnes corinthiennes au fût lisse soutiennent un entablement conclu par un fronton courbe interrompu.

11. Ignace de Loyola (Saint), *Exercices spirituels, Texte définitif* (1548), traduit et commenté par Jean-Claude Guy, éd. du Seuil, 1982. Ces Exercices, approuvés par Paul III qui convoqua le Concile de Trente trois ans auparavant, étaient pratiqués durant trente jours chaque année par les prêtres et clercs de tout le monde catholique dans les locaux des Jésuites ou des Missionnaires de saint Vincent de Paul. C'était bien le cas à Bastia. Une pratique édulcorée pour le peuple se faisait dans les confréries dominicaines du Rosaire dont la Corse abondait et que les disciples d'Ignace appréciaient beaucoup.

La religion chrétienne est basée sur un certain nombre de mystères que la raison est impuissante à comprendre. Il faut donc apprendre à « se rendre présent au mystère à contempler » p. 33, à « regarder par l'imagination » pp. 75 et 88, écouter et entendre « par l'imagination » p. 75, sentir par « l'odorat imaginaire » ou « l'odorat intérieur » pp. 75 et 85, « ... par l'ouïe intérieure accueillir ce que disent » tous les protagonistes de ces mêmes mystères, p. 85, « toucher par le tact intérieur [qui n'est pas autre chose que ce que nous nommons aujourd'hui, dans le domaine de l'esthétique, anticipation du toucher]... embrasser les vêtements, les lieux, les traces de pas... » p. 88.

12. Gaï J. B. (Dom), *Saint Charles Borromée, Textes choisis, traduits et présentés par*, Les écrits des saints, éd. du Soleil levant, Namur, 1962. P. 60, saint Charles Borromée, archevêque de Milan fin XVI^e et cheville ouvrière du Concile de Trente, s'élève, notamment dans un sermon prononcé dans la cathédrale de Milan pour la fête de l'épiphanie, contre « le dictamen de la raison, lequel, à la vérité n'est pas à dédaigner, ni à écarter, mais qui est, toutefois, en danger de se tromper, quand il s'agit des Mystères divins. »

13. « Cinq nappes, deux neuves et les autres usagées de 12 empan environ, ... un calice en laiton ... une paire de chandeliers en laiton avec une croix du même métal, et deux en bois... »

2°- L'autel de saint Jacques de Compostelle :

C'est le premier autel nord en entrant. L'inventaire de 1760 précise bien qu'il est dédié à *San Giabico*. L'examen attentif de sa toile, son *ancona*, aurait pu nous conduire à l'attribuer à la Pietà, ce moment durant lequel le Christ vient d'être déposé de la croix et est donné un instant à sa Mère qui le pleure, avant la mise au tombeau. Le titulaire ne sert ici, comme sur l'autel précédent et c'est dire si nous pouvons légitimement parler de symétrie, que de présentateur à la scène. Jacques le majeur est donc debout côté gauche, tenant son bâton de pèlerin et indiquant le drame de sa main gauche, dans un geste plein de tristesse. Marie et Jésus, adossé à la cuisse droite de sa Mère et gisant à moitié à terre, sont au centre de la toile. Marie lève sa main gauche dans un geste de douleur, préalable à celui de Jacques qui l'abaisse.

En arrière de l'apôtre se tient sainte Lucie, présentant de sa main gauche ses yeux dans une coupe¹⁴ et se penchant pour contempler l'immense, l'archétypale douleur de Marie. Marie-Madeleine est debout à droite, regardant la tragique scène elle aussi et se tordant les mains de désespoir dans un geste théâtralement codé. Juste en dessous est figuré Antoine de Padoue, en robe de bure couleur *capuccino* des Franciscains, serrée par une cordelière dont les trois nœuds symbolisent les vœux de pauvreté, chasteté et obéissance. Un lys, symbole de sa chasteté mais encore de celle de Marie, l'accompagne. Lucie, Madeleine et Antoine regardent intensément la scène de la Pietà afin d'indiquer aux fidèles, déjà interpellés par le regard de Jacques, quelle doit être leur attitude.

Deux angelots sont aux pieds du supplicié. Celui de gauche, l'air plus qu'attristé, soulève la main meurtrie pour la désigner aux fidèles. Celui de droite la fixe intensément et pleure de compassion. Comme celle des saints, leur attitude s'adresse aux fidèles priant ou assistant à une messe privée devant cet autel. Il convient pour eux de voir « avec les yeux de l'âme »

le trou fait par le clou que leur soulignent les anges, la couleur de ce sang qui, en quelques heures, est passé du rouge au violacé, de sentir « avec l'odorat intérieur » l'odeur douceâtre de la putréfaction qui commence, de mesurer avec « l'anticipation du toucher » l'inertie de ce bras mort. Ainsi, beaucoup mieux qu'avec une explication rationnelle mais sèche, le chrétien mesure toute – ou presque – la profondeur du drame. Comment dès lors, dans ces pratiques visant à l'identification au Christ¹⁵, ne pas pleurer, ne pas se tordre de douleur ?

Cette peinture est une copie conforme, pour sa partie centrale, le couple Mère/Fils et les deux angelots, de celle d'Annibale Caracci, de 1602/1607, conservée au Louvre où nous l'avons maintes fois contemplée. Le peintre ayant fourni la toile d'Olmi Cappella a repris les anges, si édifiants dans leurs attitudes, mais a ajouté les quatre saints d'époques différentes dans une *Sacra conversazione*, non pas par goût de l'innovation mais pour obéir aux commanditaires. Il a néanmoins confessé, en *meccanico*¹⁶, une certaine maladresse. Si le corps du Christ est de facture correcte, la cuisse de sa Mère est démesurément allongée.

L'architecture du retable répète ou anticipe celle du précédent, de saint Philippe donc. Elle en reprend d'ailleurs aussi le présentateur. Cette symétrie, recherchée et obtenue, signifie presque inmanquablement que les deux autels se faisaient face. Il est difficile de dire quand et à quelle époque l'un des deux a été déplacé, ce qui était courant. Est-ce celui de saint Jacques à l'occasion de l'ouverture de la porte latérale nord ? Celui de saint Philippe quand on ouvrit la chapelle du Rosaire ?

3°- L'autel des âmes du Purgatoire :

C'est le second autel nord, face à celui de saint Jean-Baptiste dont il est le double exact. Le Purgatoire est un fait acquis au XVII^e siècle. Le Concile de Trente l'a affirmé dans sa XXV^e session des 3 et

14. Lucie de Syracuse aurait été martyrisée en 304. Fiancée contre son gré à un inacceptable païen, elle se serait arraché elle-même les yeux et les lui aurait envoyés. Bien entendu, la Vierge lui en aurait fait repousser d'autres encore plus beaux. Dans l'iconographie chrétienne Lucie présente toujours ses yeux sur un plat, dans la paume de sa main ou comme des fleurs sur une tige.

Réau Louis, *Iconographie de l'art chrétien, tome III, Iconographie des saints*, P. U. F., Paris, 1958, pp. 833-836.

15. Pratiques très répandues et popularisées par une abondante littérature. Citons l'ouvrage du théologien du diocèse de Reims au passage du XIV^e au XV^e siècle Gerson Jean, *De Imitatione Christi*, souvent traduit, notamment par Pierre Corneille en 1653. Le chrétien devait, autant qu'il le pouvait, se conformer au Christ. Cette attitude explique pourquoi de nombreux saints martyrisés, comme saint André, ou expirant, comme saint Joseph, sont figurés avec des corps d'athlètes plus ou moins dénudés. Ils ne sont des « athlètes » que « dans leur course à l'imitation de Jésus-Christ. »

16. Un peintre « mécanique », un *pittore meccanico* est quelqu'un qui ne possède pas, à cause d'études incomplètes ou absentes, la faculté de parvenir à la pensée conceptuelle. Ne pouvant atteindre seul l'idée, il se contente de répéter, plus ou moins adroitement, maladroitement souvent, les formules mises au point par les maîtres. Le déficit n'est cependant pas uniquement formel car forme et sens doivent être accordés pour que le message passe correctement de l'émetteur au récepteur. On le comprend, une maladresse formelle peut conduire à tout autre chose qu'à un ultérieur jugement esthétique défavorable : elle peut faire manquer la transmission du message chrétien.

4 décembre 1563 : l'Eglise « instruite par l'Esprit Saint, à partir de la sainte Écriture et de la tradition ancienne des Pères, a enseigné... qu'il y a un purgatoire. » Les âmes qui y « sont retenues sont aidées par les suffrages¹⁷ des fidèles, et surtout par le sacrifice de l'autel si agréable à Dieu. »

Ce troisième lieu¹⁸, qui n'a pas toujours existé entre Paradis et Enfer mais a été créé sur plusieurs siècles, tour à tour eau glacé, *refrigerium interim*, ou feu brûlant, est transitoire. Les âmes qui y sont doivent terminer la satisfaction de la peine, proportionnelle à la faute, interrompue sur terre par la mort. Elles en seront alors libérées pour rejoindre le Paradis. Cette satisfaction peut donc être hâtée par les suffrages des vivants. L'Eglise, à l'image de Dieu, se veut triple ou trinitaire. L'Eglise militante sur terre réalise des suffrages pour l'Eglise souffrante en Purgatoire afin que ses membres rejoignent le plus rapidement possible l'Eglise triomphante au Paradis. Des confréries réuniront ces militants devant un autel support à leur dévotion.

Le tableau d'Olmi Cappella, daté de 1671, est sans doute le plus beau – dans sa signification spirituelle sinon picturalement et encore – de l'île. Tout y est ! Les âmes tourmentées sont dans la partie inférieure, sur le côté droit surtout, avec la prégnante figure d'un vieillard joignant les mains. De lui part une oblique ascendante, droite/gauche, menant à Marie sur une nuée, dans un registre intermédiaire. Portant son regard une oblique, gauche/droite cette fois, mène au Fils dans le coin supérieur droit, membre d'une Trinité se déroulant et se lisant de droite à gauche, Fils, Esprit

Saint sous l'habituelle forme de la colombe, Père sous la forme de l'Ancien des jours. Dans le registre intermédiaire, à la hauteur de la Vierge, vole la figure de l'archange saint Michel psychopompe¹⁹ tenant la balance destinée à peser les âmes lors du Jugement dernier. Près de lui, comme toujours, un ange tire de sa gangue de flammes une âme qui a fini de purger sa peine²⁰. En arrière de Marie, sous le Père, apparaît le père nourricier, saint Joseph au bâton fleuri²¹, seulement lisible dans un second temps.

La toile d'Olmi Cappella se distingue par quelques « détails » supplémentaires. Marie tend le Scapulaire – particulièrement honoré sur l'autel d'en face comme on va le voir – de sa main gauche au Fils et, de sa dextre, lui indique les âmes à sauver. Le Fils, obéissant à cette invite, et le Père, imitant son Fils ou accédant à sa prière, regardent à leur tour les ardents. Revenons au vieillard dans les flammes de l'angle inférieur droit. Un ange verse sur ses épaules l'eau d'une urne pour le rafraîchir. Le fait est qu'il en a bien besoin. Cette eau versée symbolise, toujours et partout dans les images des XVII^e et XVIII^e siècles, le rôle rafraîchissant des prières des vivants, des membres de l'Eglise militante venant en aide à ceux de l'Eglise souffrante²². La chance de ce vieillard ne s'arrête pourtant pas là. De la blessure de la poitrine²³ du Fils s'échappe un filet de sang. On peut suivre – malaisément tant la toile est sale – le parcours de ce sang salvateur. On se rend compte qu'il aboutit sur les mains jointes du vieillard ainsi doublement consolé. Une autre âme dans les flammes contemple cette consolation, édifiée.

17. Un suffrage est une – bonne – action accomplie par un catholique : visiter les prisonniers, les malades et les moribonds, accompagner les défunts, vêtir ceux qui sont nus... faire célébrer des messes – payantes – pour les âmes des morts. Ce qui pourrait, à première vue, sembler puéril permet de ne pas oublier ses défunts – ses racines donc – et « *di corrispondere con amore coi morti* », de demeurer en rapport avec les morts par l'amour. L'aurions-nous oublié ?

18. Voir Le Goff Jacques, *La naissance du Purgatoire*, éd. Gallimard, Folio Histoire, 1981, réédité en 1996.

19. Conducteur des âmes.

20. Cette image est particulièrement de nature italienne. De nombreux prêtres français, en voyage à Rome, se moquent de ces anges « pêcheurs à la ligne. » C'est dire la différence de mentalité entre France Gallicane, dans laquelle le pape n'est pas supérieur aux conciles et au roi, et Italie et le traumatisme que vivra la Corse quand elle quittera la seconde pour rejoindre la première.

21. Parmi les prétendants à la toute jeune Marie, Joseph s'avance, courbé par l'âge, agrippé à son bâton. A peine le patriarche vit-il Marie que son corps se redressa et son bâton se mit à fleurir. Notre époque, excessivement marquée par la psychanalyse, ne peut que sourire. C'est ce que fit déjà au XVIII^e siècle le Président Desbrosses du Parlement de Dijon devant l'extase de sainte Thérèse du Bernin. Il aurait pu faire la même chose devant le bâton. Quand on lui expliqua qu'il n'y avait pas là de quoi rire, que l'extase de Thérèse était mystique, il répliqua, en substance, que si cela était de l'amour divin, il le connaissait bien ! Si la symbolique sexuelle ne doit pas être rejetée, il convient de rappeler que le bois qui fleurit, dans la religion catholique s'entend, est signe de chasteté. Sainte Brigitte de Suède y insiste beaucoup.

22. Morati Pietro, *Prattica manuale*, BSSHNC, juin/Juillet/août/septembre 1885, octobre/novembre/décembre 1886, janvier/février 1887. Morati, écrivant au passage du XVII^e au XVIII^e siècle, indique bien comment la Corse de l'époque est consciente du caractère trinitaire de l'Eglise, souffrante en Purgatoire, militante sur Terre, triomphante en Paradis. On lit, p. 25, « *La Chiesa di questo Mondo, che si chiama militante, alla differenza della trionfante, Paradiso, e della purgante, purgatorio.* »

23. Cette blessure a été infligée à Jésus sur la Croix par le soldat Longin, par la volonté de Dieu. De cette ouverture s'échappèrent le sang et l'eau qui donnèrent naissance à l'Eglise, Mère de tous les chrétiens. Cette ouverture ouvre sur « l'adorable » cœur de Jésus et sera honorée, fin XVIII^e, par la dévotion au Sacré-cœur. Longin fut canonisé. C'est dire, encore une fois, l'importance de cette blessure. Rappelons, car c'est aujourd'hui nécessaire, que le sang du Christ immolé a été versé pour sauver les hommes, pour racheter leurs péchés.

L'image est « encadrée » par un beau retable malheureusement repeint dans un blanc uniforme. Si la cuve de l'autel a été emportée par le zèle excessif de ceux qui désirèrent faire de la place, les deux socles soutenant deux colonnes torses mais droites et rudentées du premier tiers, adossées à des pilastres dosserets sont encore présents. Dans les gorges des colonnes grimpent des salamandres²⁴, particulièrement en congruence avec un lieu de flammes, car elles passaient pour ne pas craindre le feu. Les colonnes se terminent par des troncs féminins, poitrine dénudée, véritable diabolisation de la femme et incarnation de la luxure que la salamandre... éteint justement.

Sur l'architrave de l'entablement deux anges aux jambes pendantes²⁵, tiennent la balance du Jugement dernier et un phylactère disant « Ecclesiae purga... », Église purgatoire qui insiste sur l'idée que l'Eglise souffrante en Purgatoire a besoin des suffrages des vivants de la militante pour rejoindre la triomphante²⁶. L'entablement interrompu soutient un fronton qui l'est tout autant pour laisser place à un socle avec une tête d'angelot en façade, qui ne supporte plus rien. Soyons certains qu'il supportait un élément **passant** la courbe mentalement restituée du fronton, une figure en rapport étroit avec le message développé.

4°- L'autel de la remise du Scapulaire :

Cet autel, daté lui aussi de 1671, est face à celui du Purgatoire dont il est le double exact dans une absolue symétrie qui a toujours et partout été recherchée²⁷. Ils sont certainement les deux offerts par l'abbé Giovanni da Maltiola en 1670 comme l'indiquait l'Enquête de 1905.

Le scapulaire est constitué de deux petits carrés de tissu – découpés dans le manteau ô combien protecteur de Marie – reliés par un cordon

passé sur la ceinture scapulaire, autour du cou. Cette dévotion appartient à l'ordre des Carmes, fondé sur le Mont-Carmel au Liban, par le prophète Élie avant la venue du Messie. Au milieu du XII^e siècle leur sixième Père Général, saint Simon Stock, obtint ce don privilégié de Marie qu'il avait longtemps priée. Elle lui apparut et lui remit le scapulaire, « l'étoile de gloire », la *stollam glorie* en lui affirmant qu'elle préserverait de l'Enfer ceux qui le porteraient. Cette vision fut authentifiée par le pape d'Avignon Jean XXII en 1317, avec sa Bulle Sabbatine qui précisait que ceux qui mourraient en le portant seraient délivrés du Purgatoire le premier samedi après leur mort.

Comme en face, l'autel se déploie sur deux colonnes torses mais droites et rudentées du premier tiers, adossées à des pilastres dosserets. Ces deux paires de vecteurs verticaux donnent naissance à deux entablements : celui des pilastres en arrière est ininterrompu, celui des colonnes s'interrompt pour laisser voir le précédent. Placés dans la frise du premier entablement, jambes pendant – ou pendantes ! – à travers l'architrave, soutenant de leur tête la corniche, deux anges tiennent un médaillon dans lequel sont un soleil et un oiseau²⁸, et un phylactère sur lequel on lit « *Messiae praecursori* », « Précurseur du Messie » rappelant que Jean-Baptiste est le dernier prophète avant le Messie, appelé pour cela le Précurseur. Le fronton courbe est largement interrompu en son centre pour laisser passer un puissant relief de Dieu le Père entouré d'anges.

L'un des deux inventaires de 1760 précise bien que cet autel est celui de saint Jean-Baptiste ; l'autre dit expressément que cette chapelle de « *Santo Giovanni [Battista]* » est dédiée aussi à Notre-Dame-du-Mont-Carmel, c'est-à-dire au Scapulaire. Pourquoi

24. « Ce batracien... passait pour braver le pouvoir destructeur du feu... Saint Augustin explique par son [celui de la salamandre] exemple que les âmes puissent vivre dans le Purgatoire... sans être consumées. » Elles passaient encore pour éteindre le « feu de la luxure. » Réau Louis, *Iconographie...*, op. cit., tome premier, p. 106.

25. Le verbe pendre s'emploie, dans le vocabulaire de l'architecture, pour un élément prégnant traversant de haut en bas un élément horizontal tout aussi important. L'action contraire se dit passer. Les deux, insistant sur une verticalité dont l'importance n'est plus à souligner dans un lieu où l'accès au Ciel est la seule chose qui compte, permettent de relier plastiquement et sémantiquement différents registres entre eux.

26. Dans l'église Saint-Roch de Pietralba, le cartouche de l'autel du Purgatoire dit « *Animae quae in Purgatoris cremantur Suffragiis vivorum iuvantur* », « Les âmes brûlant en Purgatoire ont besoin des suffrages des vivants. »

27. Salbert Jacques, *Les ateliers de retables lavallois. Étude historique et artistique*, publié avec le concours du CNRS, éd. Klincksieck, Paris, 1976. On lit, p. 320, «... on cherchait... à compléter la symétrie... Il est fréquent, en effet, d'observer des retables rigoureusement symétriques... »

28. Il s'agit d'un aigle, l'*aquila christus* symbole du Christ. Une légende prétendait que l'aigle, se sentant vieillir, s'élevait jusqu'au soleil qui lui brûlait les ailes. Il se laissait alors plonger trois fois dans une piscine, image de la piscine baptismale, d'où il sortait purifié.

L'aigle, c'est ce qui est expressément dit sur cet autel par le moyen de l'image, expose ses aiglons à la lumière du soleil et ne nourrit que ceux qui ne détournent pas les yeux. Ceux qui clignent des yeux sont rejetés hors du nid. C'est le symbole du Jugement dernier, par lequel le Christ garde les Justes dans son nid, le Paradis, et rejette les Réprouvés, Jugement que n'auront pas à craindre ceux qui justement ont porté le Scapulaire.

Réau Louis, op. cit., tome premier, p. 85.

choisir justement Jean-Baptiste comme présentateur ? Il a certes toujours été honoré dans la pieve mais cela ne suffit pas. En fait Jean est le nouvel Élie ²⁹.

Le tableau figure le Baptiste debout à gauche en présentateur, vêtu de sa traditionnelle pelote en poils de chameau, l'agneau à ses pieds et le bâton crucifère à la main, bâton autour duquel est enroulé le phylactère annonçant toujours l'arrivée de l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde, « *Ecce agnus dei qui tollit peccata mundi*. » Il indique, aux fidèles placés devant l'autel et qu'il interpelle du regard, l'apparition de la Mère et du Fils, dans une nuée céleste. Face à lui, un personnage est agenouillé, vêtu de l'habit des Carmes, et reçoit le Scapulaire des mains de Marie assistée par l'Enfant. C'est habituellement saint Simon Stock qui est figuré dans ce rôle. Néanmoins ici, sans que en soyons sûr néanmoins, il se pourrait que, à cause de ce que nous avons exposé précédemment, nous ayons affaire à Élie. L'image est composée sur une oblique, presque une diagonale, orientée haut gauche/bas droit, réunissant les donateurs – Marie et l'Enfant – au récipiendaire – Stock ou Élie. L'index gauche levé de Jean-Baptiste vaticinateur vient pratiquement se poser sous le milieu de cette ligne de force, comme s'il la soutenait en la tenant en équilibre. Forme et sens sont ici parfaitement accordés, ce qui est rare.

5° – Les autels des frères Jean et Paul et de saint Roch :

Ces deux autels sont face à face *cornu evangelii* (côté évangile ou nord) et *cornu epistole* (côté épître sud). Oreste Tencajoli³⁰ parle, pour celui du nord, d'autel du Rosaire au vu d'une statue sulpicienne de la Vierge au Rosaire, installée tardivement dans une niche vitrée. En fait l'inscription dédicatoire sur le fronton est on ne peut plus claire : « *Fribus* [contraction de *fratribus*] *Joanni et Paulo*. »³¹ Les deux inventaires de 1760 en notre possession, parlent eux aussi

des *Santi Giovanni e Paolo*. Cette attribution malencontreuse de l'irrédentiste italien, qui tient ses renseignements des curés titulaires, indique combien ces derniers ont alors perdu le sens de l'histoire de l'Eglise et, sans doute, de la profondeur du message chrétien. On peut aussi penser que ces curés se moquent, cela ne nous surprendrait qu'à moitié en pleine période fasciste, d'un irrédentiste voulant arracher la Corse à la France pour la restituer à l'Italie. Deux anges de stuc sont en amortissement ³² des colonnes L'autel a été très mal restauré au XIX^e par Félix Giudicelli ³³, et au milieu du XX^e siècle.

L'autel qui lui fait face est, aujourd'hui comme au XVIII^e, celui de saint Roch. Il est le pendant, dans un désir de symétrie souligné plus haut, de celui des frères Jean et Paul. Deux anges sont en amortissement comme en face et présentent des postures identiques mais de manière croisée et non face à face. En clair, l'ange est de l'autel nord prend la même pose que l'ange ouest de l'autel sud. L'ange ouest de l'autel nord a la même attitude que l'ange est de l'autel sud. Cela, le lecteur l'aura compris, n'est pas le fruit du hasard. Dans le fronton un relief de saint Roch répète – ou plutôt a été répété par – la statue sulpicienne logée dans la niche centrale vitrée.

6° – La chapelle de la remise du Rosaire :

C'est la seule en relief en plan sur l'extérieur du bâtiment. Ce dernier autel, aujourd'hui complètement démembré, utilisait les trois murs de sa chapelle d'accueil – celui de l'est, celui du sud et celui de l'ouest – pour développer un discours en trois dimensions dont il reste peu de chose. Sur les murs est et ouest deux anges en relief tiennent et présentent deux encadrements de stuc, un de chaque côté, actuellement vides mais remeublés tardivement de tableaux sans signification. Les deux cadres se font face, ostensiblement symétriques. Sur le mur sud, au centre donc de la

29. Tous deux sont des prophètes émaciés prêchant dans le désert, se nourrissant de sauterelles, vêtus de poils de chameau. Élie, fondateur mythique de l'ordre des Carmes, est le Précurseur du Précurseur du Christ.

Réau Louis, *Iconographie de l'art chrétien*, op. cit., tome II, p. 349.

30. Tencajoli Oreste, *Chiese di Corsica*, Desclée & C. Editori Pontifici, Roma, 1936, pp. 220, 221.

31. Jean et Paul, Giovanni e Paolo, Zanipolo en vénitien sont deux frères romains, décapités en 363 sous Julien l'Apostat pour avoir refusé d'adorer les idoles. Leur légende serait une adaptation de la Passion de deux saints orientaux : Juvenin et Maximin. L'église des Dominicains de Venise, San Zanipolo donc, est placée sous leur vocable. Le Musée de Toulouse conserve une toile du Guerchin (XVII^e) figurant le martyre des deux saints.

Réau Louis, *Iconographie des saints*, op. cit., vol. II, pp. 720-721.

32. Un élément en amortissement – statue, urne remplie de fleurs ou de flammes, pyramidion... – termine par le haut et au-dessus de la composition générale d'un autel ou d'une façade, un élément vertical. Ce dernier peut être matérialisé par une colonne ou un pilastre ; il peut être aussi immatériel comme l'axe d'une porte d'entrée et de la fenêtre qui la surmonte, d'un tableau d'autel... Quoi qu'il en soit cette position est d'une grande prégnance et les anges en amortissement sont fortement désignés aux regards. Dès lors les postures qu'ils prennent, les gestes qu'ils accomplissent, les attributs qu'ils tiennent ou présentent, auront une grande importance dans le discours d'un autel.

33. Une inscription le précise sur la gauche de l'autel : Alexander Hujus Sacelli Picturam Vovit. Jacobus FELI GIUDICELLI Solvit 1843.

composition, une architecture, relativement sobre comparativement aux autres autels, encadre une niche surmontée d'un fronton courbe interrompu. Une statue sulpicienne du Sacré Cœur y a été ultérieurement logée. La consultation de l'inventaire de 1760, qui énumère dans l'ordre les autels du côté sud, *cornu epistole*, – à savoir *San Rocco*, *San Giovanni Battista*, *San Filippo Neri* et *Santissimo Rosario* – nous apprend que là était l'autel de la remise du Rosaire. Était-il dans cette chapelle ouverte au tout début du XIX^e semble-t-il ? A-t-il été d'abord et comme les autres adossé au mur sud ? Nous pensons que oui.

7° – Le chœur et l'autel majeur :

Les fresques sont dans un état déplorable. Néanmoins on voit encore, sur la partie gauche de la voûte du chœur, un encensoir et un ostensor surmontant un livre. Plus rien n'est lisible sur le côté droit.

L'autel majeur, récent et froid, pose d'énormes problèmes. L'ouvrage de Tencajoli³⁴ présente une photographie de l'« ancien » autel. Barrant le chœur, édifié en arc de triomphe, il est d'un magnifique baroque vernaculaire. Cependant il semble bien que l'irrédentiste n'ait pas photographié l'autel lui-même, *in situ*, mais ait repris une carte postale éditée par Aug. Olivi, Occiglioni, Ile-Rousse (Corse), portant le n° 19. On lit, sous l'image, « Intérieur de l'Église [sic] paroissiale du Doyenné d'Olmi et Cappella – Guinsani [resic] (Corse) ». Olivi a manifestement fait une erreur. Si l'on observe le mur derrière l'autel, on voit qu'il est rectiligne alors que celui d'Olmi Cappella est courbe. En fait cet autel se trouve dans l'église de la Nativité de Vallica ! Reprenons l'ouvrage de Tencajoli. Il parle d'un autel majeur – celui de la photographie Olivi – d'un baroque exubérant, orné de deux colonnes placées en 1818 et d'un cartouche, au centre du fronton, disant « *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus*. » C'est exactement ce que l'on voit et lit à Vallica !

L'autel actuel n'a donc pas remplacé celui photographié par Olivi et reproduit par Tencajoli – ou alors nous devrions admettre, ce qui est difficile, que celui de l'église piévane a été démonté et remonté à Vallica à l'occasion du remplacement de celui d'Olmi. Nous ne savons pas, pour l'instant, quand il a été fait

ni par qui. Sa froide sècheresse montre bien qu'il est largement postérieur au XVIII^e. Nous le daterions même volontiers des débuts du XX^e siècle.

La chaire en bois porte la date de 1755. Elle est décorée de rinceaux en relief et de figures en marqueterie. Un saloir est sur le côté gauche, rappelant la légende de saint Nicolas³⁵. La rambarde est soutenue par de fines colonnettes torses, dont une est manquante.

III– Les changements des mentalités, fin XIX^e/début XX^e siècles :

Ces changements, lointains héritiers de la Révolution de 1789, activés par des décennies de politique anticléricale et officialisés par la Loi de 1905 de séparation des Églises et de l'État, vont se faire sentir dans les pratiques et le décor des églises.

1°– La nouvelle confrérie d'Olmi Cappella :

L'Enquête de 1905 fournit l'état de la situation des confréries corses dans le demi-siècle écoulé. Le curé de Saint-Simon de Ville di Paraso affirme que les adhésions aux confréries sont intéressées. « Une pareille inscription n'est faite que dans le but d'avoir droit à la mort à une prime qui les [les confrères] aide à subvenir aux frais d'enterrement. » C'était l'une des fonctions, mais pas la seule, des anciennes confréries. Le curé de Saint-Thomas de Belgodere constate que « depuis quelques années leur [celui des confréries] rôle se réduit à une société de secours mutuel ayant pour chef le curé ». Cette expression de « secours mutuel » est reprise à Pioggiola et à Ortiporio où la confrérie est « plutôt une société de secours mutuel ».

Le « plutôt » est de trop à Olmi Cappella. Les statuts de la confrérie³⁶ indiquent que l'« Association de secours mutuel » a été « approuvée, vue la loi du 1/4/1898, le 20 novembre 1906 par le Ministre du Travail et de la Prévoyance Sociale, René Viviani ». La « société » est « confondue » avec l'ancienne confrérie de saint Antoine abbé qui existait au moins depuis 1760. Sa pensée et son vocabulaire sont pourtant surprenants, pour le moins ! Son but est l'enterrement des « camarades » au « champ de repos ! » « La pratique des cérémonies du culte catholique est facultative ! » Cela est clair : un monde est mort.

34. Tencajoli, *op. cit.* p. 220.

35. Nicolas de Myre, en Asie Mineure, ou de Bari, en Italie du sud/est, appartient au III^e siècle chrétien. Trois enfants abandonnés avaient demandé asile à un boucher qui, abusant de leur naïveté, les dépeça et les mit au saloir pour en faire de la charcuterie. Nicolas les « remembra » et les sauva.

Réau Louis, *op. cit.*, pp. 976-988.

36. Ils nous ont été aimablement communiqués par M. Santu Massiani, alors instituteur à Olmi Cappella. Ils ont été édités à Marseille par l'Imprimerie, Librairie, Papèterie Ferran jeune en 1907.

2° – L'invasion de la sulpicerie :

Comme partout, l'« art » sulpicien³⁷ a envahi Saint-Nicolas. À droite de l'autel de saint Jacques, en hauteur sur un cul-de-lampe, est la statue de saint Alexandre Sauli évêque d'Aleria fin XVI^e qui restaura la religion catholique en Corse dans le droit fil du Concile de Trente. De part et d'autre de la porte latérale apparaissent les statues de sainte Lucie, déjà présente sur le tableau de la Pietà, et de saint Nicolas. Rappelons les statues de saint Roch, dans la niche de l'autel éponyme, du Sacré-cœur de Jésus dans la chapelle autrefois dédiée à la remise du Rosaire, de la Vierge au Rosaire sur l'autel des frères Jean et Paul. Dans deux niches situées dans le chœur sont les statues de Jeanne d'Arc et Antoine de Padoue, auxquelles s'ajoutent celles de deux anges porte candélabres.

De telles « œuvres », d'une mièvrerie déconcertante, sont souvent placées sur les tabernacles – ce n'est heureusement pas ou plus le cas à Olmi Cappella – et masquent les tableaux d'autels des XVII^e et XVIII^e siècles conduisant les curés à déterminer la dédicace de la chapelle – comme celui de Muro renseignant Tencajoli vers 1930 – en se basant sur leur présence et non sur la lecture de l'image originelle. Elles ont souvent remplacé les toiles des XVII^e ou XVIII^e siècles comme sur les autels des frères Jean et Paul ou de saint Roch. Comment a-t-on pu accepter de les installer ? Que penser des curés qui les adoptèrent ? Certains ecclésiastiques de la fin XIX^e/début XX^e « allèguent qu'une église n'est pas un musée mais un lieu de prière et que les statues de plâtre colorié offertes par leurs paroissiens attirent plus d'oraisons et d'offrandes que les « antiquailles » dont ils se débarrassent. »

Qu'en faire ? Une logique esthétique, voire spirituelle, voudrait qu'on les élimine ou qu'on les place ailleurs, dans un autre bâtiment. Cela est plus que difficile tant elles sont le témoin, malgré tout, de la générosité et de la foi des paroissiens qui les offrirent. Le livre de fabrique de l'Assomption de Palasca, conservé à la mairie, énumère les donateurs pour sa paroisse. Il serait intéressant de les connaître pour le Giussani.

Conclusion :

L'état final d'une église comme celle d'Olmi Cappella n'a pas été formé en quelques années, contrairement à ce que pourrait laisser supposer, pour des non spécialistes, son apparente unité stylistique. Nous avons vu que le bâtiment datait vraisemblablement de la fin du XV^e siècle, que son plan a été modifié une première fois à la fin du XVI^e par un agrandissement et la mise en place d'une voûte moderne, une seconde fois par la réfection de cette voûte et l'épaississement des murs latéraux, une dernière fois par le percement d'une chapelle latérale sud/ouest qui aurait dû être suivi d'autres. Nous avons constaté que la symétrie des autels indiquait qu'ils furent réalisés en trois campagnes, même rapprochées : autel des frères Jean et Paul/autel de saint Roch, autel de saint Philippe Neri/autel de la Pietà ou de saint Jacques, autel du Purgatoire/autel du Scapulaire, les deux derniers bénéficiant du mécénat de Giovanni da Maltiola. Nous avons enfin noté l'invasion tardive de la sulpicerie.

Nous espérons avoir mis en lumière que ces réalisations furent faites par des chrétiens à la foi profonde et non par des amateurs d'art même si nous avons vu que les qualités artistiques étaient loin d'être absentes. Une foi profonde et profondément vécue, dans laquelle la sensualité tient toute sa place, a produit, s'est manifestée par un art qui fait consciemment appel aux sens. On a constaté que le changement de mentalité, en un mot la perte de la foi et l'éloignement des pratiques religieuses, avait conduit au placage d'un art de qualité inférieure sur un art très abouti, le sulpicien sur le baroque.

Une telle église est un corps vivant qui, comme un être humain désiré naît, grandit, évolue, se pervertit ou vieillit. Doit-il mourir ? Vaste et terrible question. Peut-on se résoudre à sa disparition ? Doit-on le conserver dans du formol s'il a cessé de servir ? Faut-il le maintenir en survie artificielle par un acharnement thérapeutique alors que les moyens financiers et matériels font défaut, alors que la spiritualité qui l'a produit s'est perdue ? Ne serait-il pas préférable qu'il trépasse naturellement comme ont trépassé nos parents et amis ? Mais alors saura-t-on encore, envers ce temple disparu, « *corrispondere con amore coi ? ?* »

37. Durand J. (Abbé), *Une manufacture d'art chrétien, la « sainterie » de Venduvre-sur-Barse, 1842-1961*, impr. Nemont S. A., 1978.

Ces statues de plâtre ou de « carton romain », vendues surtout dans le quartier de Saint-Sulpice à Paris, ont révolté de nombreux auteurs. Louis Réau se désolait de l'invasion de la « Saint-Sulpicerie » qui « déshonore nos églises » et Viollet-Le-Duc regrette « un fétichisme qui, en vérité, n'a rien de commun avec la religion ». Durand mentionne quelques adresses dans ce quartier parisien : rue Saint-Sulpice, rue Bonaparte, rue des Canettes, rue de Seine, particulièrement La statue religieuse, 64 rue Bonaparte. Cet « art » français fut créé pour concurrencer les importateurs étrangers, Blanchaert à Gand ou Meyer à Munich.

Ces statues étaient faites à la chaîne. On lit, p. 74 de l'ouvrage de Durand que, pour « faire » saint Philippe Neri par exemple, il suffit de prendre « saint Pierre Fourier, supprimer le manteau, mettre la tête de saint Joseph. »

INTROUVABLES

Atti del Congresso Internazionale di Amalfi, 5-8 dicembre 1983
« Gli interscambi culturali e socio-economici fra l'Africa settentrionale
e l'europa mediterranea », Napoli, 1983

Ogresse berbère et ogresse corse : Images de la femme méditerranéenne

Camille LACOSTE DUJARDIN

La regrettée Geneviève Massignon, publiant en 1963 des contes recueillis en Corse, les dédiait au souvenir de son père, Louis Massignon, « qui s'est tant intéressé à ces 'contes corses' où il voyait un trait d'union entre les peuples méditerranéens ».

Les contes sont en effet des productions culturelles dont on retrouve comme partout les thèmes universels sur les rives de la Méditerranée. Mais les cultures de cette aire marquent peut-être une prédilection pour certains d'entre ces thèmes, ou de leurs motifs particuliers, prédilection qui tient sans doute à un vieux fonds méditerranéen commun. Il en est de même de certains personnages féminins maléfiques : ogresses, sorcières, fées, vieilles, que l'on rencontre d'abondance sur les deux rives, figures de la femme qui occupent une place de choix dans l'imaginaire des peuples de la Méditerranée. Mais ces personnages, dans des rôles tout à fait comparables, n'ont pas toujours les mêmes caractéristiques ; mieux, des rôles identiques peuvent être tenus tantôt par des hommes, tantôt par des femmes, en Corse et au Maghreb par exemple.

Le degré de malfaisance n'est pas non plus constant : certaines de ces femmes sont ambivalentes, tantôt maléfiques, tantôt bénéfiques, mais d'autres sont plus nettement redoutables.

Les femmes surnaturelles ambivalentes jouent souvent, en Corse comme au Maghreb, des rôles secondaires dans l'action. Il s'agit le plus souvent du personnage féminin de l'instiga-

trice de quête qui envoie le héros ou l'héroïne quérir quelque objet ou être merveilleux, à travers maints périls. Ces femmes sont souvent qualifiées de fées en Corse, il s'agit plus souvent de vieilles au Maghreb. Cependant, point d'équivalent au Maghreb des fées bienfaitrices corses, dispensatrices de dons.

Ces fées corses, initiatrices de quête, indiquent à leur protégé des objets magiques à acquérir et poursuivent leur aide tout au long de la quête, levant les obstacles qui se présentent devant le garçon ou la fille, héros ou héroïne (n° 79 de Massignon). Il n'en est pas de même des vieilles maghrébines, nettement provocatrices, mettant le héros au défi d'obtenir tel objet de quête et l'envoyant sciemment au devant de dangers difficilement surmontables. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de femmes initiatrices, mais en Corse la fée est plus souvent bienfaitrice, assiste l'héroïne et lui permet de vaincre; au Maghreb la vieille est plutôt malfaisante, elle provoque le héros et l'envoie affronter seul des dangers; la victoire finale est aussi remportée malgré la vieille.

L'imaginaire corse connaît un autre personnage féminin, plus souvent bénéfique que maléfique: la bonne vieille interpellée avec respect par le héros sous le nom de « Zia »: tante, qui est aussi la conseillère du héros ou de l'héroïne. Elle annonce les événements qui vont survenir et indique la conduite à tenir, les interdits à observer et lui procure au besoin des objets magiques (Massignon: n°s 8, 11, 28, 33, 35, 45, 80, 91, 100, 101, 103).

Ce personnage a son équivalent dans les contes de la rive sud de la Méditerranée, mais il s'agit dans tous les cas, avec une remarquable constance, d'un personnage masculin, cet homme est bien connu en arabe sous le nom de *mudebbar*, et est appelé en berbère de Kabylie: *amgar azemni* (ou *azemri*) « vieillard sage ».

Autre personnage bien connu sur les deux rives de la Méditerranée, le responsable des « jours d'emprunt ». P. Galand-Pernet a consacré une remarquable étude à ce thème au Maroc, concluant à « l'existence dans le folklore de ce pays, d'un type de personnage sacré, démoniaque au niveau des légendes

et des croyances, humain au niveau des rites, celui de la vieille femme ». (Galand-Pernet, 1958, p. 94).

Sur les deux rives de la Méditerranée, est aussi connue cette légende qui raconte le prêt de jours d'un mois de l'année à l'autre (tantôt entre Janvier et Février, tantôt entre Février et Mars, voire même Mars et Avril, c'est le cas en Corse) qui doit permettre la persistance de la rigueur hivernale destinée à châtier d'imprudentes imprécations, mais alors que l'imprécatrice est une vieille plus ou moins sorcière au Maghreb, il s'agit, en Corse, d'un imprécateur berger. (Massignon n° 56).

Certes, sur les deux rives de la Méditerranée, les personnages plus ou moins surnaturels initiateurs, instigateurs de quête, concourant d'une façon ou d'une autre à relancer l'action par des interventions auprès du héros sont très fréquemment marqués du sceau de l'ambiguïté: à la fois bienfaisants et malfaisants, dans des proportions variables. Cependant des tendances sont assez nettement sensibles qui, au Maghreb font attribuer les rôles de malfaisance caractérisée à des femmes, alors que les rôles bénéfiques au héros sont plus souvent tenus par des hommes. Ainsi assiste-t-on, pour des mêmes emplois entre la rive nord et la rive sud de la Méditerranée, à des renversements du sexe des personnages qui les remplissent.

Le phénomène est encore plus marqué dans les contes où apparaissent des êtres surnaturels anthropophages: les ogres ou ogresses.

De tels personnages figurent dans plusieurs types de contes, tant en Corse qu'au Maghreb. Mais alors qu'en Corse (comme en Europe) l'être anthropophage est très généralement masculin, au Maghreb, on rencontre beaucoup plus communément des ogresses.

Ainsi en est-il du thème bien connu en Europe sous le nom de Poucet, Tom Pouce ou encore Hansel et Gretel, classé par Aarne et Thompson (1961) sous les T327: « The children and the Ogre » et T328: « The boy steals the Giant's Treasure ». G. Massignon (1963) en a donné deux versions corses: « Le grand magicien »: « U magone » (n° 58, p. 134-136) et « Spella » (n° 69, p. 153-156). J'ai moi-même fait par ailleurs une étude (1970, n° 12, p. 50-107) de trente versions maghré-

bins de ce même thème dont le héros peut porter les noms de « Mqidec », « Amar ennefs », « Hadidwan », « Hamou le rusé », etc.

La comparaison des façons différentes dont le thème est traité dans ses avatars corses et maghrébins permet d'approcher davantage les implications de ces changements de rôle entre homme et femme.

Voici le résumé du Mqidec kabyle, comparé au Spella corse (d'après les deux versions de G. Massignon):

	MAGHREB	CORSE
I - Naissance extraordinaire d'un infirme doué		
A - on l'appelle	Mqidec	Spella
B - il est le dernier d'une nombreuse fratrie	septième garçon	douzième
C - il est né	après remède à la stérilité	—
D - il est petit	et nain	le plus jeune
E - il est malin	rusé	le plus intelligent
F - il veille la nuit	n'a pas sommeil	ne dort pas
II - Il sauve ses frères d'un être anthropophage		
A - lui et ses frères rencontrent en partant pour	une ogresse la chasse	un ogre chercher fortune/travail
dans la nature	le maquis	la forêt
B - chez l'ogre ils se distinguent en	refusant de manger	tuant les filles de l'ogre
C - tandis que ses frères dorment	il veille	il veille
D - fuite - poursuite	sur le cheval de Mqidec	à pied
III - Le héros revient seul affronter l'ogresse		
A - du fait de la	jalousie de ses frères	jalousie de ses frères
B - il provoque l'ogre/sse à lui jeter: * une pièce de literie	un tapis	couverture à boules d'or
* outil (ménager?)	moulin	baguette en or
* une volaille	poule	poule et poussins cheval à selle en or

	MAGHREB	CORSE
IV - Il est capturé par l'ogre/sse mis à engraisser dans	une jarre à grains	la cave
trompe une femme	par séduction	par malice
il tue	la fille de l'ogresse	la femme de l'ogre
offre à l'ogre/sse de manger	sa fille	sa femme
V - Fin de l'ogre/sse et consécration du héros		
il fait périr l'ogre/sse	lui-même par le feu	le roi brûle l'ogre

La lutte des deux adversaires fait s'affronter ici un médiateur, rétablissant les valeurs de culture nécessaires à la survie des individus au sein de la famille, valeurs compromises par un être malfaisant, stérilisateur et sauvagement: ogresse en Kabylie, ogre en Corse.

J'ai étudié par ailleurs dans le détail la symbolique du conte maghrébin (Lacoste-Dujardin, 1970), j'en reprendrai ici les seules grandes lignes afin d'en comparer les axes principaux de part et d'autre de la Méditerranée.

La naissance miraculeuse du héros et de ses frères, après manducation par leurs mères d'un fruit remède à leur stérilité est un préalable particulier au Maghreb où cette stérilité constitue le manque initial qui détermine toute la suite du récit. Récit qui est traversé tout au long, avec une remarquable constance, par un couple d'oppositions symboliques: stérilité/fécondité. Certaines se retrouvent également dans le conte corse:

— Mqidec comme Spella sont tous deux derniers d'une nombreuse fratrie: ils sont septième et douzième garçon.

— Les objets jetés par l'ogre/sse sont à connotation féconde: pièce de literie, poule.

— Le héros, dans les deux cas, se livre à des activités de jardinage: cette activité féminine, en milieu humide, paraît un trait bien méditerranéen.

— Dans les deux cas le héros neutralise une — ou des — auxiliaire(s) féminine(s) de son adversaire: fille(s) ou femme de l'ogre/sse.

— Enfin, au terme du récit, le héros se marie en Corse comme au Maghreb.

La relation d'opposition stérilité/fécondité est plus insistante dans le conte kabyle qu'en Corse:

— Le nanisme du héros, ou sa partialité sont fortement marqués dans les versions maghrébines. Or les nains sont réputés dans l'eschatologie maghrébine devoir pulluler au jour dernier; ils sont symbole de prolifération.

— L'ogresse, dans maintes versions de Mqidec, doit être ramenée par le héros pour être épousée par le sultan; rien de semblable non plus dans le conte corse où l'ogre n'est ramené au roi que pour être exécuté par lui.

C'est que le manque initial qui est stérilité heureusement résolue dans le conte kabyle, est remplacé dans le conte corse par un autre manque qui n'est pas du domaine de l'opposition stérilité/fécondité. Ce manque initial en Corse est la pauvreté, la misère qui contraint le héros à « aller travailler au loin » (Spella) ou à partir « chercher fortune » (U Magone). Dans ce dernier cas, le héros est même enfant unique: les frères n'existent pas.

Ceci induit des différences majeures, quant au sens des deux contes.

Alors qu'au Maghreb la survie du groupe familial est compromise par la stérilité féminine, et qu'il importe avant tout de rétablir les valeurs de fécondité, en Corse le même problème est posé en termes de pauvreté que le travail ou les ressources financières peuvent corriger.

Alors que le héros est affronté, au Maghreb, à une femme qui devrait être féconde et se comporte tout à l'opposé comme agent de stérilité, en Corse le héros combat un homme qui paraît avoir moins à faire dans le domaine de la fécondité, devenue secondaire, que dans celui de la richesse en biens précieux.

Les objets jetés par l'ogresse kabyle sont objets banaux, usuels, mais fortement connotés symboliquement par les activités féminines et de fécondité. Les objets jetés par l'ogre corse sont, à l'exception de la poule, curieusement d'ailleurs présente dans le seul Spella et absente de U Magone, dotés, de surcroît, du prestige de la richesse: ils sont agrémentés

d'accessoires, ou sont eux-mêmes en or: couverture en or ou à boules d'or, baguette en or, selle en or pour le cheval.

Dans le conte kabyle la survie du groupe tient toujours à la seule fécondité féminine qui fournit le modèle de son développement exprimé en termes de reproduction, de croît naturel, de parenté. Dans le conte corse les questions de survie, dans une faible mesure encore liées à la fécondité, se posent cependant davantage en termes économiques et de richesse en biens précieux.

La prééminence de la fécondité en Kabylie justifie l'accent mis sur les différences sexuelles qui la fondent et l'assurent: au héros masculin est opposée une femme ogresse. En Corse où la fécondité n'est plus le seul moyen et modèle de développement, le héros masculin rencontre comme adversaire un autre homme, détenteur de biens.

Autre thème fort prégnant tout au long du conte: l'opposition de deux espaces, extérieur et domestique, plus ou moins complétés par l'opposition nature/culture.

Dans le conte maghrébin cette relation est redoublée très exactement par l'opposition des rôles masculin et féminin, tandis qu'elle se trouve moins claire dans le conte corse.

Au Maghreb l'espace domestique est très spécifié sexuellement: occupé par des femmes, l'ogresse et sa fille, à l'exclusion de tout homme. Le héros Mqidec est qualifié par son nom et ses actes comme médiateur entre l'espace masculin extérieur et l'espace intérieur féminin: la racine (arabe) QDC porte le sens de « servir, aider ou accomplir des travaux domestiques » (Dallet, 1982). Si le héros maghrébin transgresse l'opposition et s'introduit dans l'espace domestique, c'est pour provoquer l'ogresse à la dilapidation du contenu de cet espace et faire en sorte que, en violant des interdits, elle révèle son caractère de malfaisance et de sauvagerie. En Corse les deux espaces ne sont pas aussi nettement différenciés: l'ogre prend place dans l'espace domestique en compagnie de sa femme avec qui il partage ses repas et le repos nocturne. Il est vrai que le repas peut être pris (Spella) sur la terrasse qui prolonge la maison vers le dehors. Il est vrai aussi que, lors de l'épisode de l'engraissement du héros, Spella est, comme Mqidec, livré à une femme. L'épouse de l'ogre corse relaie alors

son mari dans l'exercice de cette fonction très féminine de gestion des provisions, dans ce rôle fondamentalement nourricier des mères méditerranéennes.

Dans le conte corse, aucune femme n'est séduite par le héros, au contraire de la fille de l'ogresse en Kabylie. Spella se joue de la seule bêtise de la femme du *magu*, et point de sa sexualité.

Ainsi la ségrégation, voire l'opposition, des rôles de sexe est beaucoup plus nettement marquée au Maghreb qu'en Corse où la maison de l'ogre apparaît beaucoup plus comme l'espace d'un couple, alors qu'au Maghreb la maison est un espace d'activité essentiellement et quasi exclusivement féminin, où il ne sied pas que l'homme se tienne trop souvent (il y a pour cela la maison des hommes) et où, en revanche la femme se trouve ainsi enfermée.

En outre, le repas cannibale provoqué par le héros est, en Kabylie, sacrilège de la fonction maternelle, puisque Mqidec donne à l'ogresse sa fille à manger. En Corse il est l'antithèse de la fonction conjugale: Spella propose à l'ogre sa femme en repas.

Ces différences relèvent de deux conceptions différentes du rôle de la femme, mère avant tout en Kabylie, épouse en Corse.

La maison reste en Corse lieu de thésaurisation de biens matériels acquis à l'extérieur, et dont le couple partage la gestion, tandis qu'en Kabylie elle est le temple de la fécondité dont la femme-mère est la prêtresse.

Une troisième série de différences me paraît essentielle entre l'expression corse de ce conte et son expression kabyle: ce sont celles qui ont trait au motif de la jalousie des frères présent dans les deux cas.

Cette jalousie menace également la cohésion du groupe sur les deux rives de la Méditerranée, mais les modalités diffèrent. Dans le conte kabyle la jalousie des frères est posée comme une donnée en quelque sorte inhérente aux structures de parenté qui fournissent le modèle d'organisation sociale traditionnelle.

Dans le conte corse cette jalousie résulte d'une discordance sociale dans le travail des frères; le roi promeut Spella

comme surveillant de ses frères: un contremaître, en quelque sorte. Dans la version corse intitulée U Magone, les frères n'existent pas et c'est le patron du héros qui lui ordonne d'aller ravir au *magu* ses objets précieux. Ainsi en Kabylie c'est le père de Mqidec et de ses frères qui impose le respect de l'ordre fondé sur la parenté. En Corse c'est le roi ou le patron qui institue l'ordre social.

En Kabylie la parenté est le fondement de l'organisation sociale, en Corse ces rapports sont remplacés par d'autres fondés sur des différences de niveaux sociaux.

Certes, de part et d'autre de la Méditerranée l'ordre social indispensable à la survie est un ordre essentiellement masculin, dirigé, dans le cadre familial, par le père de famille. Son défenseur est aussi, comme il se doit, un homme. Les virtualités de subversion qui le menacent relèvent du domaine sauvage et sont le fait d'un être anti-social, dont l'arme est la dévoration, dangereuse surtout pendant la période de vulnérabilité nocturne. L'anti-humanité de cet être anthropophage est démontrée par le héros qui l'amène à violer les lois protégeant et régissant l'espace domestique.

Certes, les fonctions exercées au sein de cet espace demeurent semblables pour une grande part: reproduction familiale, activité nourricière. Mais si, dans l'un et l'autre cas, la femme y est présente, elle n'y joue pas des rôles de semblable importance. En Corse, ses aptitudes à la fécondité ne sont pas exclusives au contraire de la Kabylie; elles peuvent être suppléées par la richesse matérielle dont l'homme est responsable. En Kabylie le héros doit prouver son aptitude à vaincre au sein de l'espace domestique féminin (*mqidec* = domestique), en Corse il est un voleur de biens (*spella* = spoliateur). En Kabylie, le sort familial repose exclusivement sur la fécondité féminine qui fournit aussi le modèle de la fécondité de la terre et permet de fonder les rapports de parenté qui organisent exclusivement les rapports sociaux. En Corse, la richesse familiale incombe aussi à l'homme qui peut tirer profit de rapports sociaux affranchis de la parenté et le couple partage ainsi la responsabilité de l'épanouissement familial. Si bien que ce même conte type paraît offrir, des deux côtés de la Méditerranée, deux interprétations de la patriar-

calité: en Corse, l'adulte effrayant, menaçant pour l'enfant masculin est le père, au Maghreb, l'adulte menaçant est la mère. En Corse l'accent est mis sur l'autorité paternelle, au Maghreb le pouvoir de la mère paraît exclusif entre les murs de la maison, dans cet espace domestique où il se trouve étroitement limité.

Ce conte-type n'est pas le seul où le rôle de l'ogre corse soit occupé au Maghreb, plus particulièrement en Kabylie, par une femme. Il en est ainsi du célèbre et universellement répandu type 300 de Aarne et Thompson qui inaugure sa classification des Ordinary Folktales. On en connaît pas moins de 1138 versions recensées à travers le monde, sous le titre général du héros sauroctone, ou tueur de dragons. En Corse l'adversaire du héros peut être: serpent, dragon à sept têtes, *magu* à sept langues, voire diable, toujours masculin; en Kabylie il est: *teryel* = ogresse, hydre = *talafsa* à sept têtes, voire même la propre mère du héros acharnée à sa perte.

Les fées, vieilles, sorcières en Corse sont souvent ambivalentes et sont rarement instituées en adversaires exclusifs du héros. Leur malfaisance, lorsqu'elle va jusqu'à l'anthropophagie, est alors subordonnée à celle de l'homme. La *maga*, l'ogresse est, par définition l'épouse du *magu*.

En Kabylie tout se passe comme si tout ce qui est malfaisant et nuisible à l'homme était, pour une part essentielle, féminin. Au point que les ogres sont rares au masculin et que le personnage sauvage et anthropophage est cette *teryel*, femme sans homme et mère redoutable.

Il semble bien que, à partir d'un fonds commun où la femme a pu jouer un rôle considérable en rapport avec la fécondité, on doive constater deux formes d'évolution de la place des femmes dans l'imaginaire qui n'est pas sans rapport avec cette même place dans les sociétés de part et d'autre de la Méditerranée, l'une, au nord, situant la femme au sein d'un couple, l'autre, au sud, crispée sur une ségrégation rigoureuse garante d'une fécondité toujours essentielle.

Ouvrages cités:

- A. Aarne et S. Thompson, *The types of folktale*, Helsinki 1964, Suomalainen tiedeakatemia (FF communications n. 184).
 J.-M. Dallet, *Dictionnaire kabyle-français*, Paris, Selaf, 1982.
 P. Galand-Pernet, *La vieille et la légende des jours d'emprunt au Maroc*, dans *Hesperis*, 1958, 1er-2è trimestre, p. 29-94.
 C. Lacoste-Dujardin, *Le conte kabyle*. Paris, Maspero, 1970.
 G. Massignon, *Contes corses*. Aix en Provence, Ed. Ophrys, 1963.

La Corse en dépendance. Élément pour une réflexion rétro-prospective

Serge DEMAILLY

En quelques années, le système de défense du peuple corse s'est développé à un point tel qu'il impose *en pratique* une problématique pour l'analyse de la Corse en dépendance : *rendre compte de la domination française sur l'île comme d'un fait colonial*.

Toute la différence entre une «revendication régionale» et une «question nationale» surgissant de l'intérieur d'un État-Nation multiséculaire comme la France, se condense, en définitive, dans un problème politique : quel est, concrètement, le facteur qui assure la convergence des mouvements sociaux ? La capacité d'initiative déployée par les mouvements corses, depuis la fin des années 60, légitime, en quelque sorte, cette démarche : interroger, *dans leurs propres termes*, un processus de domination/dépendance, qui est, *en tout état de cause*, le déterminant majeur de l'état actuel de la formation sociale insulaire.

Néanmoins, l'impératif politique, s'il est catégorique à son niveau, requiert d'autres légitimations que devrait fournir une analyse fondamentale, historique et matérialiste, des effets de la présence française dans l'île ; les transformations d'une dépendance qui astreint, depuis deux siècles, la formation sociale corse sont *primordiales pour délimiter et caractériser les forces sociales* qui œuvrent aujourd'hui, comme pour identifier certaines racines d'un «nationalisme corse» qui sert de plus en plus de référence aux mouvements actuels.

*
* *

Pour rendre compte d'une situation de dépendance coloniale, il n'est d'autre démarche que d'*interroger l'histoire*. C'est à l'histoire qu'il revient de montrer dans quelle mesure la formation sociale corse ne s'est pas dissoute dans l'État-Nation français, même si l'intégration proprement économique est restée limitée à hauteur du potentiel valorisable de l'île. Il faudra, ensuite, comprendre pourquoi ne sont pas apparus, en Corse, des éléments d'une bourgeoisie qui auraient pu réaliser l'assimilation, en se fondant dans la bourgeoisie nationale française. Ce qui renvoie à la formation sociale d'origine et à ses déformations, *essentiellement à l'incapacité* — justifiée par les occupations successives — *pour une classe dominante corse de se constituer en tant que telle, à différentes étapes de l'histoire*.

Interroger l'histoire de la Corse, certes ; mais aussi, par analogie, faire référence à d'autres pratiques coloniales de la France en Algérie, au Maroc... ou de l'Angleterre en Irlande (1) ; à d'autres situations de «peuples historiques» laissés pour compte de l'histoire (Euzkadi, Catalogne, Sardaigne...) ; à d'autres régions, tels certains pays d'Oc, qui ne sont françaises qu'à partir de leur propre enfouissement dans la dépendance.

*
* *

Ce recours à l'histoire et à certaines analogies historiques, s'inscrit dans des limites précises. Parce qu'elle se restreint, pour l'essentiel, à l'économie d'une totalité sociale, cette approche se situe *en deça* du champ complexe des relations sociales et culturelles. En ce sens, elle reste à la lisière de certaines articulations (juridiques, administratives, idéologiques...) de la société corse à l'État-Nation dominant, — sans doute celles-là mêmes qui manifestent, à leur plus fort degré, les tendances à l'assimilation/dissolution.

Si colonialisme il y a, le fait colonial français en Corse est *fortement spécifique*. Mais n'en a-t-il pas été de même toujours et partout ? Le colonialisme n'a jamais et nulle part atteint la rigueur d'un concept, encore que sa réalité soit souvent rigoureuse. Dès lors, il n'est pas réductible de tenter l'approche d'un fait colonial «a-typique» puisqu'il n'est pas de «type idéal» qui permettrait d'un contester *a priori* la pertinence. *A posteriori*, il revient à cette démarche, sinon d'acquiescer ses titres de légitimité, à tout le moins

d'atteindre une validation dont pourrait attester, par exemple, un certain caractère opératoire.

*
* *

I. L'ANNEXION DE LA CORSE (1768-1769) ET LA PROBLÉMATIQUE DU FAIT COLONIAL.

Les causes immédiates du Traité de Versailles (1768) par lequel la monarchie française «achète» à la République de Gênes ses droits sur la Corse sont indéniablement d'ordre géo-politique. L'affrontement entre l'Angleterre et la France a, depuis quelques décennies, pris le relais de la confrontation France/Autriche/Espagne. Cet affrontement est planétaire : 1768, c'est cinq ans après le Traité de Paris de 1763 qui date une série de défaites décisives de la Monarchie française au Canada et dans le sous-continent indien. Les deux puissances visent la grande mer intérieure : à l'encontre de l'occupation de la Corse par la France en 1769, l'Angleterre «verrouille» la Méditerranée Occidentale en s'assurant l'île de Malte en 1798 (Gibraltar est colonie britannique depuis 1713).

En fait, à deux siècles près, et même si les partenaires ont changé, le tableau ressemble à celui de 1553, décrit par Fernand Braudel, lors de la première tentative sérieuse faite par la Monarchie française pour s'annexer l'île de Corse. Les Bourbons se sont substitués aux Valois en France, l'Angleterre s'affirme hégémonique en place des Habsbourg, et la position de la Méditerranée s'est dégradée à l'échelle des espaces géo-politiques signifiants.

«Le tort de la Corse est d'avoir une signification extérieure plus grande que la sienne propre et de compter, dans cette guerre des Valois contre les Habsbourg, comme un nœud de communication. Plus qu'à Parme, plus même qu'à Sienne, l'occupation française en Corse gêne les communications internes des Impériaux et de leurs alliés... Les contemporains furent tout de suite conscients, les uns pour s'en réjouir, les autres pour s'en inquiéter, de l'importance de la conquête de ce «frein de l'Italie» comme disait Sampiero Corso» (2).

Néanmoins, en 1768/69, le *moment historique* est radicalement nouveau par rapport à 1553. Deux processus caractéristiques d'un capitalisme français, qui émerge de sa phase d'accumulation primitive, se combinent au moment de l'annexion de la Corse :

— la tendance à la formation d'une économie capitaliste nationale (— d'un marché national —) que différencie, par rapport à d'autres, une «péréquation», des conditions de l'accumulation/reproduction du capital (péréquation des taux de profits, formation d'un système homogène de prix et de rémunération des facteurs de production...) (3) ;

— la tendance à l'expansion du capitalisme (— du mode de production capitaliste (M.P.C.) —) et à la formation d'un marché mondial, à partir d'une concurrence entre des capitalismes «nationaux» pour l'occupation de l'espace disponible (4).

La conquête militaire (1769) et la répression qui s'en suivra jusqu'en 1820 (5) annexe l'économie corse à l'économie capitaliste française par le jeu combiné de ces deux processus. Or, l'un renvoie à la formation des bases économiques d'un État-Nation capitaliste, l'autre à la domination que cet État-Nation exerce sur des formations sociales qui lui restent extérieures. Là se trouve peut-être la clef ultime de la spécificité de la dépendance corse. Dans cette combinaison, la Corse constitue un cas-limite (6), mais est-ce qu'elle se situe pour autant à l'exacte charnière de ces deux processus ? Selon la logique de l'un, l'économie corse devrait tendre à se dissoudre, en tant qu'économie régionale intérieure, dans l'économie nationale française. Selon la logique de l'autre, la formation sociale corse tend à perdurer, dépendante mais distincte, «colonisée» par la puissance dominante. Dans la mesure où l'insertion de la Corse renvoie à ces deux aspects d'un M.P.C. qui émerge en France (7), peut-on évaluer précisément une limite entre ces deux processus ? Surtout, il s'agit de situer la question corse par rapport à cette limite, tel que cela ressort d'un double cheminement historique, celui du développement du capitalisme en France et celui du «statut» économique de la Corse par rapport à ce capitalisme national, depuis la fin du XVIII^{ème} siècle.

Au niveau économique, les rapports de domination/dépendance entre deux formations sociales sont toujours complexes. Ils ne sont pas révélés dans leur totalité par la mesure des échanges de marchandises et de monnaie. L'échange est inégal dans sa structure même (8). En l'occurrence, la question est double. Il importe de mettre à jour dans quelle mesure la formation sociale corse s'insère directement dans la formation de l'économie (capitaliste) nationale française d'une part, et dans quelle mesure l'espace économique corse a pu servir de support à la formation d'une économie mondia-

le capitaliste (l'extension capitaliste étant, en l'occurrence, assumée par le capital français). On peut préciser : comment la formation sociale corse s'insère-t-elle effectivement dans les processus complexes et tendanciels de péréquation qui expriment l'avènement et l'achèvement de la domination du M.P.C. dans la formation sociale française ? Cet ensemble de processus se donne ses propres limites — ne serait-ce que par rapport à d'autres formations sociales à dominante capitaliste. L'interrogation peut donc s'énoncer : au niveau des processus économiques, peut-on repérer une «frontière» entre formations sociales dominante et dominée qui signifierait une «discontinuité» dans la formation des prix, des salaires et des profits en France et en Corse ?

Dans le système relationnel France-Corse, les transferts de valeur renvoient-ils à d'autres rapports qu'à ceux impliqués dans un procès «homogène» et «continu» de péréquation, procès par lequel se définit une économie nationale capitaliste ?

*
* *

Le problème se complique d'autant lorsque l'on introduit dans cette problématique les transformations structurelles du capitalisme, et, plus particulièrement, son passage au stade impérialiste vers la fin du XIX^{ème} siècle : cela correspond à un nouveau mode d'expansion (l'accumulation devient un processus mondial) et d'exploitation des formations sociales périphériques (par l'exportation de capital), ce qui affecte la rationalité coloniale du M.P.C.

La colonisation n'a nulle part été une tendance abstraite, que l'on pourrait traiter sans considération de lieu ni de temps. La colonisation est une forme historique, concrète, que revêt l'expansion du mode de production capitaliste. Plus précisément, elle recouvre une certaine manière, pour le capitalisme occidental, de pénétrer une formation sociale et de s'y mettre en valeur, alors que se réalise une division internationale du travail. La colonisation implique une mise en tutelle politico-administrative, ce qui n'est pas toujours indispensable. Bien des régions du monde furent assujetties à une exploitation impérialiste sans pour autant, être colonisées, au sens strict du terme. Néanmoins, le mode colonial de domination est caractéristique d'une certaine époque de l'expansion mondiale du capitalisme. Le partage colonial du monde est un trait dis-

tinctif d'un système capitaliste qui devient *impérialiste*, à la fin du XIX^{ème} siècle (9). Les puissances coloniales ne cherchent plus seulement hors d'Europe une expansion de leurs marchés (10), mais de nouveaux lieux où puisse s'effectuer une mise en valeur de leurs capitaux : l'investissement productif direct dans des activités d'exploitation des richesses naturelles (agriculture et ressources minérales) est le signe discriminant de l'impérialisme. Cependant, dans la mesure où elle se situe avant même l'essor industriel de la bourgeoisie française, la situation dans laquelle la conquête militaire de 1769 place la Corse est plus complexe.

*
* *

II. SYSTEME DOUANIER ET FRONTIERES DE L'INTEGRATION CAPITALISTE (1769-1835-1870).

Pendant toute une période — qui dure jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle — le degré de non-intégration de la Corse dans l'économie française se mesure à l'existence d'un système douanier spécifique. La frontière est matérialisée entre les deux formations sociales et son maintien jusqu'en 1835 empêche d'y voir une simple contingence. De plus, la franchise pour l'entrée en France des *produits naturels corses* est parfaitement typique des relations commerciales coloniales (11). Par son expansion coloniale, l'économie capitaliste cherche, entre autres, l'accès à des matières premières agricoles qui lui permette d'assurer une diminution de la valeur de la force de travail qu'elle utilise sur son territoire. Ce sont justement ces produits naturels, dont il est prévu la libre circulation.

En ce sens, l'existence d'un système douanier spécifique concourt à (dé) montrer le statut colonial de l'île dans l'ensemble capitaliste français (12). Son évolution est à considérer avec précision, à partir du système douanier dont dispose la Nation Corse (1755-1769), ce qui est la norme pour tout État souverain.

a) La conquête militaire française annexe la Corse à l'espace économique français de l'époque. En matière douanière, cela se traduit ainsi (13) :

- les marchandises provenant de France sont taxées à 7,5%
- les marchandises provenant de l'étranger (essentiellement péninsule italienne et Sardaigne ; l'Espagne, via Marseille) sont taxées à 15%.

En sens inverse, les produits exportés vers la France sont eux aussi taxés, en règle générale, comme on peut le déduire du texte des Arrêtés Miot de 1801, pris postérieurement à la Révolution (14).

Dans la France de l'ancien régime, les systèmes douaniers intérieurs pour les trafics de provinces à provinces sont de règle. L'unification du marché intérieur à ce niveau-là, par la suppression des barrières douanières intérieures, est concomitante de l'abolition des provinces et la mise en place des départements (1793), tout comme de la «libération» de la force de travail et de l'initiative privée que permet la loi Le Chapelier (1791).

b) En ce qui concerne son système douanier, la Corse est maintenue à l'écart des grands mouvements «d'égalisation» déclenchés par la Révolution de 1789.

«La Révolution a donné aussi aux français l'égalité administrative, l'égalité devant la loi (...). En fait, c'est toute la réorganisation administrative de la France par la Constituante, et sa mise au point par la Convention et le Consulat, qui témoigne de cette égalité «géographique» (...) et assure à tous l'application des mêmes lois, le même régime fiscal ou pénitentiaire, d'un bout du royaume à l'autre» (15).

En fait, la Corse occupe une position intermédiaire entre la France métropolitaine et les territoires français d'Outre-Mer de l'époque (Guadeloupe, Martinique, une partie de Saint-Domingue, les comptoirs des Indes) où «l'inégalité politique et la privation des libertés se trouvent maintenues, au détriment des indigènes» (16).

Quant au statut économique de l'île, il convient de citer intégralement les textes réglementaires qui ont force de loi.

Arrêté Miot (1801).

.....
Article 2. — Les marchandises importées de l'étranger dans les Départements du Golo et du Liamone et celles exportées de ces mêmes départements à l'étranger paieront les droits fixés par le tarif qui est suivi dans les autres départements de la République, à l'exception des huiles qui continueront à payer les droits actuellement en usage.

Article 3. — Les marchandises importées des départements continentaux de la France dans ceux du Golo et du Liamone et celles exportées de ces deux départements pour les départ-

tements continentaux de la République, paieront le tiers du droit fixé pour chacune d'elles dans le tarif mentionné en l'article précédent relatif au commerce avec l'étranger à l'exception des huiles qui continueront à payer les droits actuellement en usage.

Article 4. — Seront exempts des droits d'entrée dans les Départements du Golo et du Liamone, de quelque part qu'ils viennent :

1) Les blés et légumes de toute espèce, les bêtes à cornes, les chevaux, mulets et autres bestiaux introduits soit pour l'amélioration des races, soit pour le service de l'agriculture ;

2) Les instruments aratoires en fer, acier et bois, différents de ceux qui sont en usage et se fabriquent dans les deux départements ;

3) Tous outils servant à l'établissement de quelque fabrique ou manufacture moyennant la permission de l'Autorité Administrative à qui la demande aura été faite préalablement ;

4) La mine de fer, la soude, les arbres fruitiers et les graines de plantes exotiques, propres à la teinture ou à toute autre branche d'industrie ;

5) Les instruments de Physique et de Mathématiques.

Article 5. — Seront exempts des droits de sortie quand ils seront exportés pour les départements continentaux de la République, les fruits secs et verts, la cire, la soie, le lin, le chanvre, le coton, la garance du cru des deux départements, les cuirs, les peaux tannées et les toiles et savons fabriqués dans les deux départements.

Décret impérial du 24 avril 1811.

DE L'INTRODUCTION
DES DENRÉES DU CRU DE LA CORSE
EN FRANCE EN EXEMPTION DES DROITS
DE DOUANE

Article 20. — A l'avenir, les huiles d'olive, le miel, les amandes, les châtaignes, noix, cédrats, citrons et oranges, la cire jaune non ouvrée, les cuirs de bœuf et de vache, secs, en poils, les vins du cru du Département de la Corse seront admis en France en exemption des droits de douane.

Article 21. — Les dits objets devront être expédiés avec des certificats des Autorités locales, qui en attesteront l'origine, visés par les Préfets et les Sous-Préfets et accompagnés d'expéditions délivrées par les Préposés chargés dans les différents ports, de la perception des droits de navigation.

Sans préjuger de la « bonne volonté » des administrateurs ou de l'état de l'industrie et de l'artisanat en Corse à cette époque, la logique dominante de ces mesures revient à accentuer les exportations en l'état des produits agricoles corses, au détriment d'une transformation même artisanale sur place. De même, la libre entrée du « blé et légumes de toute espèce » (Arrêtés Miot, article 4, al. 1), sans doute justifiée à l'époque pour lever certaines difficultés de ravitaillement alimentaire, ouvre la voie à ce qui sera le principal dissolvant de l'équilibre agro-pastoral insulaire.

c) Avec la Restauration, l'île de Corse est renforcée dans sa position particulière. La loi du 21 avril 1818 reproduit, dans les termes de ses articles 10 et 11, les prescriptions générales qui caractérisent les relations commerciales d'une métropole et d'une colonie : libres mouvements des marchandises métropolitaines, soumission des marchandises corses — autre que les « productions du sol » — au « tarif général comme venant de l'étranger » :

Article 10. — Les productions de la Corse seront admises en France aux conditions ci-après, savoir :

— Toutes les productions du sol de la Corse autres que les huiles expédiées de l'île pour la France, avec acquis à caution délivrés sur certificats des magistrats des lieux de la récolte, seront exemptes de tous droits de sortie de l'île et d'entrée en France dans les ports de Toulon, Marseille, Sète et Agde.

— Les huiles de la Corse seront reçues dans les ports de la Méditerranée, en exemption des droits de 15 ou 25 F lorsqu'elles auront acquitté à la sortie de l'île, le droit de 5 F pour 100 kg.

— Toutes les autres marchandises ou denrées envoyées de Corse en France, acquitteront à leur entrée, les droits du tarif général comme venant de l'étranger.

Article 11. — Les produits de fabriques de France pourront arriver en Corse en exemption de tous droits sauf à payer

ensuite les droits de sortie du tarif général, s'ils passaient définitivement à l'étranger.

d) Pour la Corse, par rapport à la France, un système douanier spécifique subsiste jusqu'en 1835, date de «la suppression des droits à l'exportation des produits du sol «huiles, soie, fer, granit» (17), c'est-à-dire des productions non-agricoles et des huiles soumises jusque-là à taxation.

1835 marque ainsi la date du commencement réel de l'intégration douanière de la Corse à la France (— il aura fallu soixante-cinq ans —) pour ce qui est des relations marchandes en général (18).

1835, la date est significative. Cette mesure de suppression de barrières douanières s'inscrit en pleine période d'un «libre-échange» qui triomphe (sur le plan de l'idéologie tout au moins) avec l'avènement d'un capitalisme (anglais) hégémonique, pour ce qui est de *l'ensemble des relations économiques internationales*. En France, la révolution industrielle capitaliste connaît son plein développement et affecte même les régions intérieures périphériques (19).

Mais comment comprendre cette mesure de 1835 pour ce qui est de la Corse dans son rapport avec le capitalisme français ? Est-ce l'indice décisif de la fusion d'une formation sociale distincte dans le marché intérieur français ?

Ou est-ce plutôt le signe d'une tentative «rationnelle» d'un certain colonialisme économique ? Dans cette hypothèse, l'abaissement/suppression de la frontière douanière serait une des modalités institutionnelles par laquelle on étend l'aire de réalisation d'un capital extérieur qui commence à s'investir dans l'île.

De fait, il semble que cette mesure ait principalement pour explication *une tentative d'un capitalisme français de se mettre en valeur en Corse*, et non pas une tentative d'une «bourgeoisie corse» inexistante de s'intégrer à la bourgeoisie française en cours de développement. L'embryon d'industrialisation qui s'affirme jusqu'en 1870 semble être surtout le fait de *capitalistes français* : les fonderies de Toga et Solenzara, qui en sont le fleuron et l'élément de référence (20), sont la propriété de «français continentaux» (21).

*
* *

1835, la date est encore significative : elle s'inscrit en plein dans la période de conquête de l'Algérie, puisque celle-ci décidée par Charles X en 1830, entamée par Louis-Philippe en 1831 trouve un premier épilogue en 1847-48 avec la reddition d'Abd El Kader le 23 décembre 1847.

Avec l'Algérie, colonie française indubitable, on retrouve une double concomitance :

— abaissement, voire suppression de certaines barrières douanières entre la métropole et la colonie en 1851. L'union douanière sera totale en 1892 ;

— premières tentatives de mise en valeur industrielle des ressources naturelles : cuivre en 1845, minerai de fer en 1846 (Bône), 1857 (Mokta el Hadid) et 1863 (Ouenza) (22).

L'analyse comparée des pratiques du capitalisme français en Corse et en Algérie est encore instructive en ce qui concerne l'établissement de *colons* français sur ces «nouvelles terres». De l'échec des tentatives d'implantations de lorrains à Poretta en 1773 (23) et d'alsaciens à Bonifacio et Ajaccio en 1839 (24), à la réussite (!) de telles initiatives sur la terre algérienne (arrivée de 20 000 colons entre 1848 et 1852) (25), il y a certes une différence remarquable : celle qui sépare le succès de l'échec d'un projet capitaliste, mais *la démarche est concrètement la même : coloniale* (26). Peut-on affirmer d'une colonisation qui échoue (en termes de rentabilisation capitaliste) qu'elle n'en est pas une ?

*
* *

III. LE PASSAGE A L'IMPÉRIALISME : EXPLOITATION ET SOUS-DÉVELOPPEMENT.

Les quelques tentatives du capital français de se mettre en valeur en Corse, dont on peut dater l'apogée du Second Empire, n'aboutiront pas. Aucun processus de reproduction élargie de ce capital ne s'enclanche : fermeture des fonderies, échec des tentatives agricoles (mûrier, ver à soie...), retrait progressif du capital extérieur investi dans les exploitations forestières... (27).

A fortiori, *il n'y a pas formation d'une bourgeoisie corse qui aurait pu se greffer sur la bourgeoisie française*. Le capital français, parce qu'il ne s'est pas lui-même investi en Corse, n'a pas pu être

un facteur d'émergence pour un capital corse dépendant, articulé au capital dominant (28). En ce sens, la faillite, en 1883, de la société corse qui assurait les transports maritimes entre l'île et le continent, et la reprise de ces activités par la Transat et la Compagnie Fraissinet est pleinement significative (29).

En effet, depuis 1850, et plus encore après 1880, les capitaux français disponibles pour l'investissement colonial trouvent dans le Maghreb, en Afrique Noire, en Indochine..., des opportunités beaucoup plus intéressantes ; les hommes aussi, d'ailleurs.

En fait, une nouvelle période s'ouvre en ce qui concerne l'articulation économique de la Corse à la formation sociale française. Puisque la colonisation de l'île ne s'avère pas productive dans le contexte de l'époque, la bourgeoisie française, qui devient impérialiste, limite la mise au potentiel immédiatement valorisable.

De ce potentiel, quelques facteurs de production, seulement, sont extraits et appropriés par le capital dominant. En fait, à grande échelle, il y en a deux :

- le lait de brebis, dont la collecte systématique est instituée par les sociétés de Roquefort, à la fin du XIX^e siècle (30).
- le potentiel humain, qui sera massivement investi dans ces activités certes non productives, mais socialement très nécessaires, que sont l'armée et la fonction publique.

La discussion sur ces deux éléments devrait permettre de préciser davantage les modalités d'articulation de la formation sociale corse au capital français dominant.

1) *L'émigration corse*, depuis le XIX^e siècle, renvoie à la logique et la réalité globale des mouvements de population en Europe à cette époque de révolution industrielle (31). En terme brut, l'émigration hors de l'île l'emporte sur l'immigration à partir des années 1840 ; la population de l'île commence à diminuer vers 1880. Un de ses caractères spécifiques tient aux *modalités d'insertion* des corses émigrés dans la formation sociale française. L'émigration corse fonctionne rarement comme force de travail productive engagée dans l'industrie, ce qui renvoie, peut-être, au statut juridico-politique de la Corse, partie intégrante de la République française. Le «citoyen» corse se prête sans doute moins à une surexploitation que l'immigré «étranger».

En tout état de cause, cette émigration conduit à une très forte articulation sociale et idéologique des deux formations sociales. Les

tendances à l'assimilation des corses émigrés sont puissantes, par le biais des mariages et de l'insertion dans l'appareil d'État français. Il reste un décalage avec l'économie, comme le rappelle François Pernet (32), niveau auquel l'assimilation n'opère pas. De cette désarticulation surgiront les traits les plus spécifiques de la crise actuelle de la Corse en dépendance.

Quant aux causes de l'immigration, elles sont immédiatement identifiables. L'absence ou le blocage d'une industrialisation d'une part qui renvoie directement à la domination française (cf. paragraphe précédent), et la désagrégation des activités agricoles pour lesquelles il n'existe pas, en Corse, d'avantages comparatifs (par rapport à la France) ou de protection naturelle, d'autre part (33). La survie et la croissance de l'élevage liées à la mise en valeur du lait de brebis recouvre parfaitement la soumission générale de l'économie corse à la valorisation du capital français.

2) Le problème posé par le *lait de brebis* peut paraître marginal. L'analyse économique n'est pas facilitée par le fait que ce soit un *produit agricole*, et non industriel. Mais le lait de brebis semble être un des rares produits à faire l'objet d'une relation commerciale systématique entre la France et la Corse depuis la fin du XIX^e siècle. On sait l'importance pour la formation sociale corse des pratiques des sociétés de Roquefort : elles sont la raison première de la survivance d'une activité pastorale, noyau dur de la formation sociale corse, jusqu'à la seconde guerre mondiale (34). Le fait remarquable, en la circonstance, est le système de prix du lait mis en place par les sociétés de Roquefort : *le maintien sur longue période d'un écart systématique entre le prix payé au producteur des Causses et celui payé au producteur corse* (35).

Or, si l'on se réfère aux prix actuels, il apparaît que cet écart (qui atteint environ 30 centimes par litre) ne peut pas être expliqué par la seule nécessité d'un transport de Corse en Aveyron (36). Le transport de la marchandise intervient — puisqu'il est travail productif — dans le processus global de la péréquation prix/profit, lequel détermine en dernière instance le prix (de production) du lait de brebis (37) à Roquefort. L'écart des prix effectifs recouvre un *transfert de la valeur* produite par les éleveurs corses et appropriée par les industriels de Roquefort (et peut-être aussi par les éleveurs des Causses — mais là n'est pas le problème). La structure monopoliste de la branche n'est, en l'occurrence, qu'un élément du mécanisme par lequel se réalise une *surexploitation spécifique*

des producteurs corses, *inexplicable dans le seul cadre d'un processus «national» de péréquation*. (Plus précisément, la structure monopoliste (38) de la branche n'explique pas le transfert de surplus — par contre, elle explique les modalités pratiques de ce transfert, qui se réalise par une «manipulation» du système des prix marchands).

*
* *

Capitalisme concurrentiel, capitalisme impérialiste, deux époques délimitées par deux stades du M.P.C., mais un même problème qui se résout selon des voies différentes : appropriation (absorption) d'un «surplus» externe au capital français pour ce qui est de sa génération, même si le capital français contribue éventuellement à sa production.

On s'introduit, par là, dans la logique de la «conservation-dissolution» d'une formation sociale dépendante. *Le surplus corse est certainement limité*, et un capital «extérieur» ne peut s'approprier que ce qui existe. Néanmoins, il reste le fait majeur d'une *discontinuité* entre le système économique français et son extension en Corse. *La persistance de barrières douanières spécifiques*, au moins jusqu'en 1835, une certaine *hétérogénéité du système de prix*, impliqué par l'implantation de capitaux «extérieurs», en sont l'indice — même si cette discontinuité change de signification à partir de 1957 (39).

Une question reste alors en suspens : *pourquoi la Corse ne s'est-elle pas intégrée, en tant que région intérieure, au capitalisme français dominant ?* Cela revient à poser le problème historique du «non-développement» d'une bourgeoisie corse, absente de ce fait pendant les périodes cruciales de 1750 à 1870.

*
* *

IV. L'IMPOSSIBLE BOURGEOISIE CORSE.

L'impérialisme correspond à un mode spécifique d'exploitation d'une formation sociale. Quand il prend une forme coloniale, l'impérialisme produit, dans la formation sociale qu'il domine, une restructuration de l'ensemble des relations sociales. En Corse, la domi-

nation française ne s'est pas traduite par une destruction de la formation sociale locale, ce qui aurait signifié l'assimilation du peuple corse (40).

A cela une raison essentielle : l'inexistence d'une bourgeoisie en Corse, *alors qu'elle aurait été la seule classe sociale à pouvoir assumer la fusion du peuple corse dans la Nation française* (41). La question nationale corse, cela reste encore très largement la question de l'impossibilité d'une bourgeoisie corse qui, de ce fait, ne s'est pas présentée aux deux rendez-vous qui lui furent assignés par l'histoire dans le courant du XVIII^{ème} siècle d'abord, du XIX^{ème} siècle ensuite.

Au XVIII^{ème} siècle, la révolution corse apparaît comme une révolution démocratique bourgeoise que l'inconsistance d'une bourgeoisie empêche de mener à son terme. La conquête militaire française de 1769, de ce point de vue, consacre une incapacité «de classe» à stabiliser une formation sociale bourgeoise (42).

Au XIX^{ème} siècle, jusqu'en 1870, c'est toujours l'inexistence d'éléments bourgeois corses qui bloque le processus de dissolution/intégration de la formation sociale dominée. En effet, aucune force sociale ne peut prendre l'initiative de se fondre dans la bourgeoisie française, et entraîner par ce mouvement, la fusion de la société corse dans la formation sociale française.

L'impossibilité d'une bourgeoisie corse, et le fait même que la question nationale corse soit encore ouverte après deux siècles de domination française, renvoie, en définitive, à la formation sociale d'origine et à son histoire (43). Le caractère principalement pastoral de l'économie corse et les dépendances successives envers Pise et Gênes *ont bloqué la formation d'une classe dominante*, maîtresse de la production et de la répartition du surplus. Le capital-argent a été drainé par les commerçants génois, hypothéquant ainsi la genèse d'une bourgeoisie corse — alors que l'appropriation communautaire des terres impliquées par l'économie pastorale gênent considérablement la «séparation» du travailleur de ses moyens de production (44).

*
* *

Les modalités de génération, circulation et centralisation du surplus définissent et délimitent la structure de classe d'une for-

En Corse, néanmoins, le capitalisme français se trouve confronté à une formation sociale qui lui préexiste, différente et suffisamment dense pour durer (52). Cette formation sociale ne s'est pas dissoute dans l'ensemble dominant *parce qu'il n'y avait pas de bourgeoisie corse qui aurait pu être le vecteur d'un tel processus*. Vaincue militairement, réprimée dans son identité et sa culture, dépendante économiquement et dominée politiquement, la formation sociale corse se maintient, périphérique et marginalisée, au travers des structures institutionnelles et sociales du clanisme, dont Charles Santoni a clairement analysé l'ambivalence :

«Ainsi, depuis deux siècles, au mépris de l'évolution économique, le clan résiste, persiste et se maintient. Sa permanence nous interpelle. Pourquoi cet anachronisme ?

Certes, la réponse doit faire référence aux structures coloniales de l'île, qui montrent sous un jour particulier l'alliance nouée par le capitalisme français avec les classes parasitaires corses.

(...) Le clan est, à sa façon, une expression de l'identité corse. Ceci pourrait bien expliquer sa pérennité (...) Le clan qui parlait corse, qui pensait corse, faisait tampon, s'interposait entre les pouvoirs publics et les gouvernés pour bloquer, dénaturer, miner tout ce qui était contraire au style de vie, aux coutumes de la population» (53).

En effet, la bourgeoisie française, après avoir fait table rase des embryons de bourgeoisie corse, est contrainte d'assurer un relais social et politique à sa domination : elle laisse une place pour une *alliance de classe «impérialiste»*, qu'elle suscite et à laquelle elle donne certains moyens pour assurer sa domination. Le relais, principalement assumé par des petites-bourgeoisies à base rurale/agraire et commerçante, fonctionne selon le mécanisme couplé de l'*émigration* et du *clientélisme*, mécanisme qui est solidement ancré dans le «clan», et secondairement dans le «village». Cette alliance de classe constitue la pièce maîtresse d'un système de pacification des contradictions qui assure, par son existence même, la persistance d'une formation sociale corse originale jusqu'après la seconde guerre mondiale (54).

L'arrivée impétueuse du grand capital dans l'agriculture et le tourisme, à partir de 1957, bouleverse un ensemble de relations sociales qu'elle frappe de plein fouet (55). Le passage de l'économie corse à une soumission réelle au capital impérialiste implique une décomposition à terme du système des clans en laminant la petite-bourgeoisie qui en forme l'ossature. Depuis peu, la dépendance co-

loniale signifie une agression contre la formation sociale corse, qui avait pu subsister jusque là, marginalisée dans sa position de dépendance. Contre cette agression, la formation sociale a réagi par un *système de défense particulièrement incisif*. Il resterait à en tenter une prospective.

*
* * *

NOTES

(1) Une analyse comparée, rétrospective, avec le système relationnel Irlande - Grande-Bretagne pourrait être particulièrement instructive, car l'analogie pourrait être poussée assez loin (ancienneté de la domination, insularité, migrations de populations...).

Cf. F. Engels : « On peut considérer l'Irlande comme la première colonie anglaise et comme une colonie qui, à cause de sa proximité, est administrée encore directement à l'ancienne mode... » (Lettre à Marx, 23 mai 1856, Correspondance, Tome IV, p. 306).

(2) Cf. Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (Tome II, p. 247, 3ème éd., Armand Colin, 1976). Fernand Braudel se réfère à Henri Joly, *La Corse française au XVIème siècle* (Lyon 1942) : « Tout navire allant à Carthagène, Valence, Barcelone, à Gênes, Livourne ou Naples passe fatalement en vue des côtes de Corse ; et ceci vaut plus encore pour le XVIème siècle où (...) la voie maritime normale contournait le Cap Corse ou empruntait les Bouches de Bonifacio ».

(3) Cette tendance triompha, en France, avec la période révolutionnaire ouverte en 1789 pendant laquelle seront supprimées les différentes barrières intérieures à la « libre-circulation » des marchandises, y compris la force de travail.

(4) Cette tendance est inhérente au M.P.C. dès son commencement : « La base de ce dernier est constitué par le marché mondial lui-même. D'autre part, l'immanente nécessité pour le mode capitaliste de produire à une échelle sans cesse plus grande incite à une extension perpétuelle du marché mondial... » Karl Marx *Le Capital* Livre III tome 1 page 341 (Ed. Sociales).

(5) Cf. Charles Santoni, *Résistance et répression en Corse, 1769-1819, Les Temps Modernes*, n° 324/325/326, 1973.

(6) Cette approche du problème doit beaucoup aux remarques faites par Christian Leucate.

(7) La monarchie absolue qui s'instaure au début du XVIIème siècle, en France, assume au niveau politique cette période de transition marquée par les processus d'accumulation primitive. Cf. Nikos Poulantzas, *Buvoir politique et classes sociales dans l'Etat capitaliste* (Maspéro, 1968).

(8) Cf. Arghiri Emmanuel, *L'échange inégal* (Maspéro, 1972) et le débat que cet ouvrage a ouvert, notamment les contributions de Charles Bettelheim, Samir Amin, Christian Palloix...

(9) Le partage de l'Afrique Noire, archétype de l'impérialisme colonial, est institutionnalisé par le Traité de Berlin en 1885.

(10) La tendance à la formation d'un marché mondial a pris jusque là des formes principalement commerciales. Les puissances européennes implantent des « comptoirs » commerciaux, beaucoup plus qu'elles n'occupent le terrain, en Afrique, en Amérique du Sud, en Asie.

(11) Telles que celles pratiquées par l'Angleterre par rapport à l'Inde ou la France par rapport à l'Algérie dans les dispositions douanières instaurées tout de suite après la conquête de 1851 (voir plus loin) : le « pacte colonial ».

(12) Associé au « monopole de pavillons », il est un élément historique mis en avant dans toutes les analyses des mouvements corses contemporains : *Autonomia* : « Comme si cela n'était pas suffisant, une politique douanière mise en œuvre pour frapper exclusivement l'exportation des produits corses, acheva le travail (p. 21, A.R.C., 1974). Min basse sur une île : « Arrachée de l'environnement économique tyrrénien par la conquête française qui entoura l'île d'un cordon douanier, l'économie agricole corse ne pouvait que périr (p. 22) ; Front Régionaliste Corse, Ed. J. Martineau, 1971.

(13) Cf. Pascal Arrighi, *La vie quotidienne en Corse au XVIIIème siècle*, (Hachette, 1970), p. 194.

(14) En 1801, l'administrateur général Miot de Melito précisait d'ailleurs : « Quant aux douanes, comme elles sont le seul produit réel de l'île, j'ai maintenu la perception qui n'a jamais cessé d'exister sur les denrées importées et exportées réciproquement de la Corse en France et de France en Corse ». Rapport de l'administrateur général Miot de Melito au citoyen Chaptal, Ministre de l'Intérieur, 6 Prairial, An IX (Pour tous les textes réglementant les douanes corses, nous nous référons à un mémoire présenté, en avril 1972, par Yves Le Bomin à la Chambre de Commerce et d'Industrie de Bastia/Corté/Balagne).

(15) Cf. G. Duby et R. Mandrou, *Histoire de la civilisation française* (tome II, p. 148), Armand Colin, 1958.

(16) Cf. Duby-Mandrou (op. cit., p. 148). L'égalisation du statut juridico-politique (les corses sont dès cette époque « citoyens français ») est certainement le principal facteur qui pourrait, à son niveau, contrebalancer la thèse de la dépendance coloniale. C'est, à tout le moins, une puissante composante de la spécificité du fait colonial français en Corse. Il n'est pas dans l'objet de cet article de discuter toutes les dimensions politiques, sociales et culturelles de la dépendance coloniale. Il faut cependant relever, avec Vincent Stagnara (*Du colonialisme contemporain en Corse, Revue Française d'Etudes Méditerranéennes* n° 28, 1977, p. 57) l'ambiguïté de cette mesure, comme en témoigne la terminologie utilisée dans le décret du 30 novembre 1789 qui proclame l'intégration de la Corse à « l'empire français ». La motion, rédigée par Salicetti, député corse du Tiers-Etat, dit explicitement : « L'Assemblée Nationale déclare que la Corse fait partie de l'empire français, que ses habitants doivent être régis par la même constitution que les autres français ».

(17) Cf. Pierre Antonetti, *Histoire de la Corse*, Laffont, 1973, p. 450. En droit, la loi de 1818 ne sera abrogée qu'en 1912. Néanmoins, pour ce qui nous préoccupe, la mesure de 1835 semble pertinente, en l'état actuel des investigations.

(18) En général, car subsiste jusqu'à aujourd'hui un certain système douanier prévu pour compenser, dans les relations Corse-France, l'effet de l'abaissement/suppression dans l'île de certaines taxes fiscales intérieures de l'Etat français, héritées de 1801 et 1811.

(19) Pour les pays d'Oc, cf. Robert Lafont qui parle de « l'occasion manquée d'une bourgeoisie régionale », à partir de 1830 qui « se perd dans la bourgeoisie française, ainsi elle perd sa vocation de classe au pouvoir chez elle au profit d'une conquête du pouvoir à Paris » (p. 70) ; (*La revendication occitane*, Flammarion, 1974).

(20) Cf. Min basse sur une île, p. 14 (1971 ; op. cit.) et *Autonomia* p. 21 (1974 ; op. cit.).

(21) Cf. Pierre Antonetti (1973, op. cit.), p. 454. Francis Pomponi précise : « Il est significatif que, dans les cas que nous venons de citer, l'initiative était venue d'ailleurs : l'usine de Toga était une succursale de la compagnie Retin et Gaudet de Rive de Giers, et celle de Solenzara une fondation des frères Jackson ». Cf. *Gise de structure économique et crise de conscience en Corse (fin XIXème début XXème)* in Typologies des crises dans les pays méditerranéens, Actes du Colloque de Bendor (mai 1976), édités par le Centre de la Méditerranée Moderne et Contemporaine, Nice.

(22) Sur l'histoire du colonialisme français en Algérie, on peut se référer à : - Abdallah Laroui, *Histoire du Maghreb* (tome II), Maspéro, 1975.

(37) Pour être rigoureux, il faudrait intégrer la formation des rentes différentielles et absolues, puisqu'il s'agit d'un produit agricole.

(38) Deux sociétés contrôlent la production de Roquefort : les Caves et Producteurs Réunis de Roquefort et Maria Grimal. Les Caves et Producteurs Réunis dominent de très loin l'activité, et le Groupe Perrier participe pour 25% à son capital.

(39) Par le plan de 1957, l'État français essaie d'entamer une mise en valeur capitaliste de la Corse, qui, en pratique, menace directement les positions occupées, dans les interstices de la domination française, par une petite bourgeoisie dont les réactions enclancheront le système de défense de la formation sociale corse.

(40) Cf. Paul Allès : «... La Corse est restée étrangère au processus de fusion nationale qui a brassé tous les peuples périphériques de la France de l'Ancien Régime » (Question nationale et question régionale ; *Critique communiste* n° 10-1976). Paul Allès sous-estime cependant le fait que cette fusion nationale des régions périphériques est un processus qui ne s'affirme vraiment qu'avec la montée de la bourgeoisie française (XIX^e siècle). Elle s'achève avec la guerre mondiale 1914-1918 qui brasse les peuples quasi-définitivement. Pour la Bretagne, Pierre Jakez Hélias en donne une description saisissante dans *Le cheval d'orgueil* (Hon, 1976).

(41) La problématique de cette thèse reste controversée. L'ainsi nommé «théorie de la question nationale» est encore largement en chantier. Outre les théoriciens marxistes du début du siècle (Lénine, Rosa Luxembourg, Otto Bauer..., cf. le recueil de textes de Haupt, Lowy, Weill : *Les marxistes et la question nationale*, 1848-1914 - Maspéro, 1974) le débat sur la question nationale est très largement renouvelé par l'irruption du Tiers-Monde dans ce champ politique et théorique. En ce sens, nous avons «utilisé» : Maxime Rodinson : *Le marxisme et la nation*, in *L'Homme et la Société*, n° 8, 1968, *Marxisme et monde musulman*, (Seuil, 1972), Anouar Abdelmalek : *La dialectique sociale*, (Seuil, 1972) Emmanuel Terray : *L'idée de nation et les transformations du capitalisme*, in *Les Temps Modernes*, n° 324-325-326/1973, Samir Amin, *La nation arabe. Nationalisme et luttes de classes* (Minuit, 1976).

(42) Ce jugement peut paraître péremptoire. En effet, sans intervention extérieure, on ne peut exclure l'achèvement, à terme, du processus entamé en 1730 et porté à son plus haut niveau par Paoli à partir de 1755. Mais la facilité apparente avec laquelle certaines fractions de la formation sociale corse se rallièrent à la France, avant même Ponte-Novu, est un fait qui va dans ce sens. Cela n'enlève rien à l'impact et au génie de l'œuvre entreprise par Pasquale Paoli, ce dont témoigne la renommée internationale qui l'entoura à l'époque. Cf. James Boswell, *État de la Corse* (1769), réédition en fac-similé par Laffitte-Reprints (Marseille, 1977), et Fernand Etti, *Comment un peuple s'efforce de devenir une nation, in Deux siècles de vie française* (Corse-Action, numéro spécial, 1968).

(43) La question de la bourgeoisie a toujours été essentielle dans l'accession d'une formation sociale à l'état de nation. On peut se référer à l'approche d'Abdallah Laroui, *Les origines sociales et culturelles du nationalisme marocain* (Maspéro, 1977). «Quelle que soit la définition (du nationalisme) adoptée, en fin de compte le pas essentiel à franchir vers une étude objective est une appréciation de la bourgeoisie locale, qu'elle ait été créée ex nihilo ou reconvertie à partir d'une structure traditionnelle» p. 14.

(44) On aura reconnu les deux processus caractéristiques de la phase d'accumulation primitive en Europe Occidentale à partir du XV^e siècle.

(45) Cf. F. Pernet et G. Lenclud : «Il est impossible de confondre l'élevage dominant des phases historiques anciennes, celui qui se stabilise dès le début du XVII^e siècle, celui qui est, enfin, cantonné dans ses effectifs comme dans son mode de prélèvement des ressources, tout au long du siècle précédent et au début du XX^e siècle. Le premier coïncide avec une économie quasi-exclusivement pastorale (...) Le second s'intègre de façon conflictuelle à une économie en voie de transformation. Une mutation interne, accélérée par la politique génoise, l'orienta vers un système véritablement agro-pastoral...» (p. 68-69) Berger en Corse, *essai sur la question pastorale* (P.U.G., 1977).

(46) Cf. Karl Marx, *Formes antérieures à la production capitaliste*, Fondements de la critique de l'économie politique (Anthropos, 1967, tome 1, p. 435 et suiv.).

(37) Pour être rigoureux, il faudrait intégrer la formation des rentes différentielles et absolues, puisqu'il s'agit d'un produit agricole.

(38) Deux sociétés contrôlent la production de Roquefort : les Caves et Producteurs Réunis de Roquefort et Maria Grimal. Les Caves et Producteurs Réunis dominent de très loin l'activité, et le Groupe Perrier participe pour 25% à son capital.

(39) Par le plan de 1957, l'État français essaie d'entamer une mise en valeur capitaliste de la Corse, qui, en pratique, menace directement les positions occupées, dans les interstices de la domination française, par une petite bourgeoisie dont les réactions enclancheront le système de défense de la formation sociale corse.

(40) Cf. Paul Allès : «... La Corse est restée étrangère au processus de fusion nationale qui a brassé tous les peuples périphériques de la France de l'Ancien Régime » (Question nationale et question régionale ; *Critique communiste* n° 10-1976). Paul Allès sous-estime cependant le fait que cette fusion nationale des régions périphériques est un processus qui ne s'affirme vraiment qu'avec la montée de la bourgeoisie française (XIX^e siècle). Elle s'achève avec la guerre mondiale 1914-1918 qui brasse les peuples quasi-définitivement. Pour la Bretagne, Pierre Jakez Hélias en donne une description saisissante dans *Le cheval d'orgueil* (Hon, 1976).

(41) La problématique de cette thèse reste controversée. L'ainsi nommé «théorie de la question nationale» est encore largement en chantier. Outre les théoriciens marxistes du début du siècle (Lénine, Rosa Luxembourg, Otto Bauer..., cf. le recueil de textes de Haupt, Lowy, Weill : *Les marxistes et la question nationale*, 1848-1914 - Maspéro, 1974) le débat sur la question nationale est très largement renouvelé par l'irruption du Tiers-Monde dans ce champ politique et théorique. En ce sens, nous avons «utilisé» : Maxime Rodinson : *Le marxisme et la nation*, in *L'Homme et la Société*, n° 8, 1968, *Marxisme et monde musulman*, (Seuil, 1972), Anouar Abdelmalek : *La dialectique sociale*, (Seuil, 1972) Emmanuel Terray : *L'idée de nation et les transformations du capitalisme*, in *Les Temps Modernes*, n° 324-325-326/1973, Samir Amin, *La nation arabe. Nationalisme et luttes de classes* (Minuit, 1976).

(42) Ce jugement peut paraître péremptoire. En effet, sans intervention extérieure, on ne peut exclure l'achèvement, à terme, du processus entamé en 1730 et porté à son plus haut niveau par Paoli à partir de 1755. Mais la facilité apparente avec laquelle certaines fractions de la formation sociale corse se rallièrent à la France, avant même Ponte-Novu, est un fait qui va dans ce sens. Cela n'enlève rien à l'impact et au génie de l'œuvre entreprise par Pasquale Paoli, ce dont témoigne la renommée internationale qui l'entoura à l'époque. Cf. James Boswell, *État de la Corse* (1769), réédition en fac-similé par Laffitte-Reprints (Marseille, 1977), et Fernand Etti, *Comment un peuple s'efforce de devenir une nation, in Deux siècles de vie française* (Corse-Action, numéro spécial, 1968).

(43) La question de la bourgeoisie a toujours été essentielle dans l'accession d'une formation sociale à l'état de nation. On peut se référer à l'approche d'Abdallah Laroui, *Les origines sociales et culturelles du nationalisme marocain* (Maspéro, 1977). «Quelle que soit la définition (du nationalisme) adoptée, en fin de compte le pas essentiel à franchir vers une étude objective est une appréciation de la bourgeoisie locale, qu'elle ait été créée ex nihilo ou reconvertie à partir d'une structure traditionnelle» p. 14.

(44) On aura reconnu les deux processus caractéristiques de la phase d'accumulation primitive en Europe Occidentale à partir du XV^e siècle.

(45) Cf. F. Pernet et G. Lenclud : «Il est impossible de confondre l'élevage dominant des phases historiques anciennes, celui qui se stabilise dès le début du XVII^e siècle, celui qui est, enfin, cantonné dans ses effectifs comme dans son mode de prélèvement des ressources, tout au long du siècle précédent et au début du XX^e siècle. Le premier coïncide avec une économie quasi-exclusivement pastorale (...) Le second s'intègre de façon conflictuelle à une économie en voie de transformation. Une mutation interne, accélérée par la politique génoise, l'orienta vers un système véritablement agro-pastoral...» (p. 68-69) Berger en Corse, *essai sur la question pastorale* (P.U.G., 1977).

(46) Cf. Karl Marx, *Formes antérieures à la production capitaliste*, Fondements de la critique de l'économie politique (Anthropos, 1967, tome 1, p. 435 et suiv.).

(47) Sur la Terra di a Communa et le mouvement paysan de 1358, les appréciations sont diverses : cf. Pierre Antonetti, 1973, *op. cit.*, pp. 151-155, René Emmanuelli, *Le pacte de 1358 et la Commune de Corse, Études CorSES*, n° 4/1975. Jacques Gregori, *Nouvelle histoire de la Corse*, (Martineau, 1967) et aussi *Au temps de Sambucucciu* (Kyrn, août 1977).

(48) Cf. Francis Pomponi, *Gênes et la domestication des classes possédantes au temps de Sampiero*, *Études CorSES*, n° 1/1973.

(49) Sans négliger, d'ailleurs, « les menaces que firent peser sur les communaux les prétentions domaniales de l'État qui entendait recueillir l'intégralité du legs génois et faire valoir ses droits de propriété éminente partout où le statut de la propriété était mal défini », p. 24. Cf. Francis Pomponi, *Un siècle d'histoire des biens communaux en Corse dans le Delà des Monts, 1770/1870, Études CorSES*, n° 3/1974 et n° 5/1975.

(50) Sur tous ces points relatifs au Plan Terrier, cf. Antoine ALBITRECCIA (1939) et Francis POMPONI (1974 et 1975). La conquête de l'Algérie par la France déclencha un processus analogue d'identification et d'appropriation des terres communes en introduisant la propriété individuelle des terres (Senatus consulte du 22 avril 1863 et décret impérial du 23 mars 1863). La propriété individuelle soumise au droit français sera définitivement établie par une loi du 26 juillet 1873 (cf. A. BENACHENOU, 1976). Cependant, en Corse, ce processus n'a pas abouti (au moins jusqu'en 1957-62) à une appropriation de terres par des « colons ». Ceci est une occasion de rappeler les limites dans lesquelles peuvent opérer les analogies à propos des situations respectives de la Corse et des colonies françaises du Maghreb, y compris celles utilisées dans cet article.

(51) Cf. Samir Amin, *La nation arabe. Nationalisme et lutte de classes*.

« (...) La nation apparaît si, par delà la réunion de conditions élémentaires de contiguïté géographique renforcée par l'usage d'une langue commune et confirmée par son expression culturelle, il existe, au sein de la formation sociale, une classe sociale, qui contrôle l'appareil central d'État et assure une unité économique à la vie de cette communauté (...) » p. 108 (Éd. de Minuit, 1976).

(52) L'insularité est une composante majeure de cette « résistance » de la formation sociale corse : la « différence » est matérialisée dans l'espace, la frontière persiste au-delà des mesures juridico-administratives, le territoire est délimité jusque dans la conscience des habitants de l'île.

(53) cf. Charles Santoni, *Les masques du discours politique en Corse*, in *Les Temps Modernes*, n° 357/1976.

(54) Analyse que nous avons esquissée, avec Xavier Sinibaldi : *Corse : question nationale et colonialisme*, in *Critique communiste*, n° 10 ; 1976.

(55) Vincent Stagnara rend compte des implications sociales de cette confrontation. Cf. *Du colonialisme contemporain en Corse*, in *Revue Française d'Étude Politique Méditerranéenne*, n° 28 ; 1977.

Sommaire des publications de l'ADECCEM

Bulletin de l' ADECCEM

N° 1 et 2 : épuisés

N° 3 et 4 (1985-1986) (vendus ensemble)

- « Introuvables » : R. et G. Hubert : « Le peuple corse : les genres de vie et les institutions familiales. Notes de sociologie culturelle », 1935
- G. Ravis-Giordani : « Quand les préfets se faisaient ethnographes : le Questionnaire de l'An X en Corse »
- P.-M. Agostini : « Un rite d'envoûtement de la pluie : *a spurtelaccia* »
- J. Padovania : « Le changement social dans une commune corse : le cas de Penta di Casinca »

N° 5 (1988)

- « Introuvables » : Adrien de Mortillet : « Rapport sur les monuments mégalithiques de la Corse », 1892

N° 6 (1990)

- « Introuvables » : F. Ratzel : « La Corse : étude anthropogéographique », 1899
- Documents d'archives : « Rapport sur la fabrication du goudron et autres produits résineux dans les forêts de Corse »
- G. Giovanangeli : « Les castelli du sud de la Corse à la fin du Moyen Âge »
- J. Padovania : « Le système de transmission des biens à Penta di Casinca »

N° 7 (avril 1991)

- « Introuvables » : Maximilien Bigot : « Paysans-bergers en communauté : porchers bergers des montagnes de Bastelica », *Les Ouvriers des deux mondes*, 1887
- Documents d'archives : « Mémoire de François Prieur adressé au duc de Choiseul, Premier Ministre, au sujet de l'installation de fabriques de fer en Corse » et « Observations sur ce mémoire par l'Intendant de la Corse » (1769)
- M.-F. Attard-Maraninchi : « Une migration de solidarité dans l'entre deux guerres : les Corses à Marseille »
- G. Ravis-Giordani : « Attention, une nation peut en cacher une autre ».
- G. Richez : « La fréquentation touristique d'un grand site en Corse : la vallée de la Restonica en 1990 »

N° 8 (décembre 1991)

- « Introuvables » : Dr Mattéi : « Études sur les premiers habitants de la Corse », 1877
- Documents d'archives : « Un instituteur en Corse, 1852-1942 » (présenté par Ch.-M. Géronimi)
- F. Ricciardi-Bartoli : « *Per un pate ne bramà* : garder, engranger, conserver. Réserves et conservation dans la Corse rurale : une approche ethnologique »
- S. Poggi : « Les étudiants corses d'Aix en Provence : sociabilité, loisirs, culture insulaire et identité »
- F. J. Casta : « Promenade toponymique dans le *circulu* de Calenzana »
- G. Ravis-Giordani : « Panorama des recherches en ethnologie sur la Corse »

STRADE

N° 1 : « L'intégration des Corses dans la société provençale » 1993, 81 p.

- « Introuvables » : P. Arrighi (sous la direction de) « Enquête sur l'esprit corse » (1929)
- G. Ravis-Giordani : « Les Corses à Marseille »
- M.-F. Attard-Maraninchi : « Loin des yeux, près du cœur... Témoignage d'un attachement »
- F. Mensah-Leccia : « Comment peut-on être Corse à Marseille ? »
- F. Ricciardi-Bartoli : « La communauté corse d'Aix en Provence »

N° 2 : « La Corse des autres » (Recueil de textes étrangers traduits) 1994, 105 p.

- G. Ravis-Giordani : « Des mots et des choses : l'ethnologie peut-elle s'en contenter ? (À propos du texte de W. Giese sur la culture populaire du Niolo, écrit en 1933) »
- Wilhelm Giese : « La Culture populaire du Niolo » (trad. B. Kiehn)
- Gunnar Alsmark : « Girolata, un village de pêche sans pêcheurs » (trad. J.-L. Alberti)
- Anne Knudsen : « Corps silencieux et âmes chantantes. Chants mortuaires corses : symbolique et au-delà » (trad. A. Soldati et J.-L. Alberti)
- Stephen Wilson : « Infanticide, abandon d'enfant et honneur féminin dans la Corse du XIX^e siècle » (trad. J.-L. Alberti)
- O.-D. Fais : « Population de la Sardaigne et de la Corse et modernisation culturelle » (trad. J.-L. Alberti)
- Alexandra Jaffé : « Perspectives corses pour 1992 » (trad. J.-L. Alberti)

N° 3 : « Sartène : ethnologie d'une micro société urbaine » 1995, 93 p.

STRUCTURES SOCIALES ET SOCIABILITÉ

- E. Salesse : « Les *sgio* »
- Catherine Petr : « La perception des gens de la montagne »
- Christine Biancarelli : « Le chant choral »

PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS DE L'ESPACE

- Laurent Jouve : « Chasse à la plume, battue au sanglier : deux logiques de chasse »
- Jean-Noël Deprez : « La pêche en rivière : pratique ludique et braconnage »
- Yves Jusserand et Béatrice Monticelli : « L'espace des morts »

RITES DE PASSAGE ET CROYANCES

- Cécile Colin : « L'accouchement : l'honneur des femmes »
- Annie Maltinti : « Le compérage de Saint Jean »
- Laetitia Merli : « Le mauvais œil »

N° 4 : « Mélanges » 1996, 78 p.

- Philippe Léandri : « Un grand domaine antique dans la montagne corse : *Cellae Cupiae* »
- Felix Ciccolini : « Population et cheptel dans les communautés de Sollacaro-Calvese et de Zicavo, d'après les dénombrements des années 1770 »
- Marc Joyeux : « Le retour des 'Américains' dans les communes du Cap Corse »
- Georges Ravis-Giordani : « Communautés rurales et sociétés complexes : une amorce de réflexion »
- Document : « Mémoire sur la Corse » par le Comte de Marbeuf (1774)
- Introuvables : « Île de Corse », extrait de *Tableaux des principaux peuples de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique...* par Jacques Grasset-Saint-Sauveur, Paris et Bordeaux, An VI de la République

N° 5 : « Matériaux pour un Atlas ethno-historique de la Corse » 1997, 107 p.

- Antoine Casanova : « Les unités de mesure de l'île à la fin du XVIII^e siècle »
- Francis Pomponi et Alii : « L'occupation de l'espace, du Moyen Âge à nos jours »
- Félix Ciccolini : « Le réseau routier en Corse au XIX^e siècle »
- Jean-Paul Pellegrinetti et Pascal Torre : « Cartographie de la vie politique en Corse sous la III^e République »
- Marie-Claude Acquaviva, Antoine Marchini, Georges Ravis-Giordani : « Les aires de mariages indicateurs ou marqueurs de territoires ? »

N° 6 : « De Terra Nova au Grand Bastia. Essais d'ethnologie » 1998, 134 p.

DE TERRA NOVA AU GRAND BASTIA

- Stéphanie Rolland : « Santa Croce, Cunfraterna di Bastia. Une confrérie urbaine de la Corse contemporaine »
- Isabelle Roc : « Rameaux et *pullezzule*, chef-d'œuvre de tradition populaire »
- Anna-Lisa Chiarello : La *granitula*, procession spiralée du vendredi Saint dans un village du Cap Corse »
- Karine Michel : « Les influences du système culinaire italien sur la cuisine corse de Bastia »
- Isabelle Wallach : « Le mauvais œil. Croyances et pratiques conjuratoires en milieu urbain : l'exemple de Bastia »
- Nicole Beuzit-Juin : « Restructurer un lieu pour en modifier l'image : l'exemple corse de l'étang de Biguglia »

MÉLANGES

- Alain Gagnon et Michel Verdon : « Le contrat social niolin : un malthusianisme collectif »
- Felix Ciccolini : « Le réseau routier de la Corse pendant la première moitié du XX^e siècle »

N° 7 : « Bonifacio, entre traditions et modernité », 1999, 164 p.

- Georges Ravis-Giordani : Avant Propos

ESPACES ET SOCIABILITÉ

- Estelle Ponsard : « Marine et Haute-Ville : Étude spatio-sociale de Bonifacio »
- Jessica Debene : « Espaces masculin et féminin dans les cafés de Bonifacio »
- Cécile Quesada : « Les aires de mariage de Bonifacio : exogamie ou endogamie ? »

PRATIQUE ET IDENTITÉ

- David Jamar : « Pêcheurs bonifaciens ; le fonds et la ressource »
- Rachel Reckinger : « La cuisine bonifacienne : un marqueur emblématique face au changement »

LES CONFRÈRES, HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN

- Marie-Laure Mione : « Sociologie des confréries de Bonifacio »
- Magali Grana : « Des *casci* et des hommes : dimension symbolique et dimension emblématique »
- Caroline Moreno : « Une confrérie aux portes de Bonifacio »

N° 8 : Balagne : essais et documents. Mélanges, 2000, 100 pages

- Georges Ravis-Giordani : Avant Propos

DOSSIER BALAGNE

- Pierre Bianco : « Origine et évolution de la population de Calvi jusqu'à la fin du XVIII^e siècle »
- Nicolas Mattei : « Essai sur le devenir des confréries corse (XVII^e-XX^e siècles) »
- Jean-Luc Albertini : « Aires de mariages et professions à Manso et à Galeria, 1876-1950. Sédentarisation des Niolins dans le Falasorma »

INTROUVABLES

- Jacques Vidal : « Intermédiaires et affairistes dans une seigneurie foncière corse aux derniers siècles du Moyen Âge »
- Commandant Leca : « La Balagne économique, politique et sociale. Maux et remèdes (1945) »
- Marcel Migozzi : Poésies »

MÉLANGES

- Corinne Casse : « Identités et territoires dans les quartiers sud de Bastia : l'exemple de la Cité « Aurore » »
- Jean-Paul Pellegrinetti : « Les maires corses sous la III^e République (1871-1914) »

N° 9 : « Le regard des géographes français sur la Corse - XVIII^e-XIX^e siècles »

Choix de textes et de cartes, introduits et commentés par Joseph Martinetti, 2001, 170 pages

Textes de l'Encyclopédie, de J.-N. Bellin, P. Barral, l'Abbé Gaudin, Volney, Vérard, Pietry, le Baron de Beaumont, Malte-Brun-Lavallée, l'Abbé de Lempis, Elisée Reclus, J. Renaud, Charpentier, J. Le Bondidier, E. Levasseur, J. Mathieu

N° 10 : Dossier Calvi-Calenzana. Mélanges, 2002, 107 pages

DOSSIER CALVI-CALEZANA

- Emmanuel Besson : « La Citadelle de Calvi : symbole identitaire et image touristique »
- Céline Pech : « Chasse et randonnée à la croisée des chemins. Représentations de la nature »
- Florence Chatot : « Les pêcheurs de Calvi : la transmission des savoirs »
- Bénédicte Radal : « Calenzana, une confrérie corse au XXI^e siècle »
- Christophe Richtarch : « *Ochju* et *signadore* : un aspect des pratiques médico-magiques en Balagne »

MÉLANGES

- Didier Rey : « Football et nationalisme en Corse »
- Corinne Casse et Marie-Claude Acquaviva : « Étude ethnographique de quelques quartiers ajaciens : Saint Jean, les cannes, les Salines : quel vécu et quelle perception pour les habitants des cités populaires ? »
- Philippe-Dominique Graziani : « La *nivera* de Murato »
- Marcel Maget : « Caractéristiques techniques de l'architecture rurale corse »

MÉLANGES

- Pierre Bertoncini : « Les pochoirs corses. Le cas de la Balagne »
- Hervé Duvermy : « Lumio, une commune de Balagne au XIX^e siècle »
- Nicolas Mattei : « L'église saint Jean-Baptiste de calvi »
- Catherine Herrgott : « Pratiques culinaires et rites alimentaires de la Semaine sainte dans la confrérie de Vescovato »
- Emmanuel Bernabeu-Casanova : « Les conséquences démographiques de la modernisation des sociétés corse et sarde »

CHANTIERS EN COURS

- Georges Ravis-Giordani : « Des lieux de mémoire : les monuments aux morts »
- Jean-Paul Pellegrinetti, Georges Ravis-Giordani : « Chantier de recherches : monuments aux morts. Appel à contributions. »
- Antoine Casanova, Françoise Hurstel : « Chantier de recherches en cours : *Sonni et finzione*. Contribution des études corses et méditerranéennes à la compréhension et à la sauvegarde du patrimoine onirique de l'humanité. »

INTROUVABLES

- « La main-d'œuvre kabyle en Corse » (extrait du *Petit bastiais*, 26 avril 1913)

BON DE COMMANDE OU D'ADHÉSION
(à adresser à : ADECEM, Hameau de Pruno, 20238 MORSIGLIA)

M^{me}, M^{lle}, M.

Adresse :

- souhaite ADHÉRER à l'ADECEM pour l'année 2005, (la cotisation, 20 euros, donne droit au service du numéro 13, à paraître en cours d'année)

- souhaite RECEVOIR (entourer les numéros commandés) :
(l'achat de numéros n'est pas soumis à l'adhésion)

- le(s) numéro(s) 3/4 (ensemble), 5, 6, 7, 8 du *Bulletin de l'ADECEM*
(le numéro : 6 euros ; 3 numéros et plus : 5 euros le numéro)

- le(s) numéro(s) 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 de *Strade*
(le numéro : 15 euros ; 3 numéros et plus : 12 euros le numéro ; la collection complète de *Strade* : 130 euros)

Les prix s'entendent franco de port.

Joint un chèque bancaire / postal d'un montant de euros,
à l'ordre de : ADECEM : CCP 3194 33 Z MARSEILLE

Mélanges

Georges RAVIS-GIORDANI

Avant-propos

Jacques BARTOLI

Trois soldats corses dans la Grande Guerre

Sylvain GREGORI

A Culuniale, a sciarpa e u suggellu. Migrations coloniale
et élites municipales : l'itinéraire « exemplaire »
d'Albert-Timothée Giudicelli

Christophe ROUX

La Corse et la science politique : une introduction
à la littérature

Sylvie GAUCHET

Les représentations du paysage, du XVIII^e siècle à nos jours,
au travers des récits de voyage et des guides touristiques

Nicolas MATTEI

L'église Saint Nicolas d'Olmi-Cappella

Introuvables

Camille LACOSTE-DUJARDIN

Ogresse berbère et ogresse corse : images
de la femme méditerranéenne

Serge DEMAILLY

La Corse en dépendance. Éléments
pour une réflexion rétro-prospective

15 €



9 782846 981262